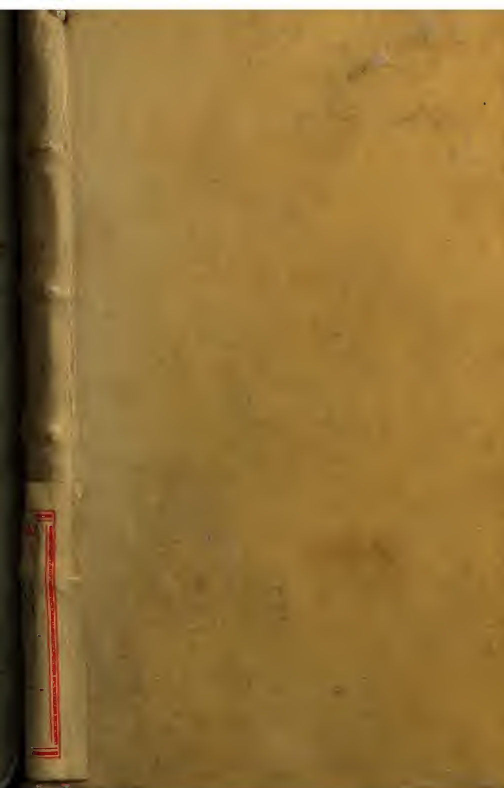


ESSAIS
DE
MONTAIGNE,

Avec les notes de M. Coste;

SUIVIS DE SON ÉLOGE.

NOUVELLE ÉDITION.

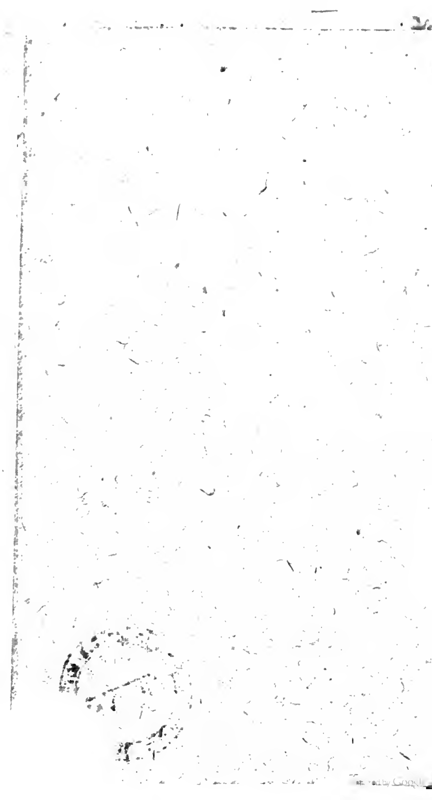
TOME NEUVIEME.

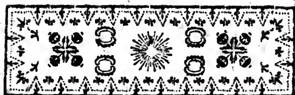


A Genève,
et A PARIS;
Chez Volland, Libraire, Quai des Augustins, n°. 25.

M. DCC. XCII.







ESSAIS DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE III ET DU CHAPITRE XIII.

ENFIN, toute cette fricaſſée que je barbouille ici, n'eſt qu'un regiſtre des eſſais de ma vie, qui eſt pour l'interne ſanté exemplaire aſſez, à prendre l'inſtruction à contrepoil. Mais quant à la ſanté corporelle, perſonne ne peut fournir d'expérience plus utile que moy : qui la preſente pure, nullement corrompue & alte-

tée par art, & par opination. L'experience est proprement sur son fumier au subject de la Medecine, où la Raison lui quitte toute la place. Tibere disoit, que (22) quiconque avoit vescu vingt ans, se devoit respondre des choses qui luy estoient nuisibles ou salutaires, & se sçavoir conduire sans Medecine. Et le pouvoit avoir apprins de Socrates (23) : le-

---

(22) Je ne sais où Montagne a trouvé que Tibere disoit, que *dès l'âge de vingt ans* on devoit pouvoir se passer des remedes de la Médecine. *Suetone* dit seulement, que dès l'âge de trente ans Tibere gouverna sa santé à sa fantaisie, & sans le secours ou conseil des Medecins : *Valetudinem à trigesimo ætatis anno arbitratu suo rexit, sine adjumento consiliove Medicorum.* Suetone, dans la *vie de Tibere*, §. 68. Et Plutarque nous dit dans son excellent Traité, intitulé, *Les regles & préceptes de santé*, « qu'il se souvient d'avoir entendu, » que Tibere souloit dire, que l'homme qui a » soixante ans passez merite d'estre moqué, quand » il tend la main au Medecin pour se faire taster » le pouls, *c.* xxiij. *de la version d'Amyot.* M. *Barbeyrac* croit qu'ici Montagne citant de mémoire, a mis *vingt* pour *trente*, mais qu'il semble avoir eu dans l'esprit ce passage où *Tacite*, parlant de *Tibere*, dit : *Solitusque eludere Medicorum artes, atque eos, qui post tricesimum ætatis annum, ad internoscenda corpori suo utilia vel noxia, alieni consilii indigerent.* Annal. VI. 46.

(23) Dans *Xenophon*, Choses mémorables, L. VI. c. vij. §. 9.

quel conseillant à ses disciples soigneusement, & comme un très-principal estude de leur santé, adjoustoit, qu'il estoit malaysé qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire & à son manger, ne discernast mieux que tout Medecin, ce qui lui estoit bon ou mauvais. Si fait la Medecine profession d'avoir tousjours l'experience, pour touche de son operation. Ainsi Platon avoit raison de dire (24) que pour estre vray Medecin, il seroit necessaire que celuy qui l'entreprendroit, eust passé par toutes les maladies, qu'il veut guarir, & par tous les accidents & circonstances de quoy il doit juger. C'est raison qu'ils prennent la verole, s'ils la veulent sçavoir panser. Vrayment je m'en fierois à celui-là. Car les autres nous guident, comme celuy qui peint les mers, les escueils & les ports, estant assis sur sa table, & y faict prononcer le modele

(24) *De Republ.* L. III. p. 408.

d'un navire en toute ſeureté : Jettez-le à l'effect, il ne ſçait par où s'y prendre : ils font telle deſcription de nos maux, que faict une trompette de ville, qui crie un cheval ou un chien perdu, tel poil, telle hauteur, telle oreille : mais preſentez-le luy, il ne le cognoit pas pourtant. Pour Dieu que la Medecine me faſſe un jour quelque bon & perceptible ſecours, voir comme je crieray de bonne foy,

(n) *Tandem efficaci do manus ſcientiæ.*

Les Arts qui promettent nous tenir le corps en ſanté, & l'ame en ſanté, nous promettent beaucoup : mais auſſi n'en eſt-il point, qui tiennent moins ce qu'elles promettent. Et en noſtre temps ceux qui font profeſſion de ces Arts entre nous, en monſtrent moins les effects que tous autres hommes. On peut dire d'eux : pour le plus, qu'ils vendent les drogues medecinales : mais qu'ils

---

(n) Je reconnois enfin la ſolidité & l'efficace de cet art. *Horat.* Epod. xvij. *vſ.* 1.

ſoient Medecins ; cela ne peut-on dire. J'ay aſſez veſcu, pour mettre en compte l'uſage qui m'a conduict ſi loing. Pour qui en voudra gouſter, j'en ay faict l'eſſay, ſon eſchanſon. En voicy quelques articles, comme la ſouvenance me les fournira. Je n'ay point de façon, qui ne ſoit allée variant ſelon les accidents : mais j'enregiſtre celles que j'ay plus ſouvent veu en train : qui ont eu plus de poſſeſſion en moy juſqu'à cette heure.

Ma forme de vie eſt pareille en maladie comme en ſanté : meſme lict, meſmes heures, meſmes viandes me ſervent, & meſme breuvage. Je n'y adjouſte du tout rien, que la moderation du plus & du moins, ſelon ma force & appetit. Ma ſanté, c'eſt maintenir ſans deſtourbier mon eſtat accouſtumé. Je voy que la maladie m'en deſloge d'un coſté : ſi je croy les Medecins, ils m'en deſtourneront de l'autre : & par fortune, & par Art, me voyla hors de ma route. Je ne croy rien plus certainement que cecy : que je ne

sçaurois estre offencé par l'usage des choses que j'ay si long-temps accoustumées. C'est à la coustume de donner forme à nostre vie, telle qu'il lui plaist, elle peut tout en cela. C'est le breuvage de Circé, qui diversifie nostre nature, comme bon luy semble. Combien de Nations, & à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serein, qui nous blesse si apparemment : & nos bateliers, & nos paysans s'en moquent. Vous faites malade un Allemand, de le coucher sur un matelas : comme un Italien sur la plume, & un François sans rideau & sans feu. L'estomach d'un Espagnol ne dure pas à nostre forme de manger, ny le nostre à boire à la Souysse. Un Allemand me feit plaisir à *Auguste* (25), de combattre l'incommodité de nos fouyers, par ce mesme argument, dequoy nous nous servons ordinairement à condamner

(25) C'est-à-dire, *à Augsbourg.* — AUGSBOURG ou AUGUSTE, riche & puissante ville en Allemagne, *Augusta*, *Augusta Vindelicorum.* Nicot.

leurs poyles. Car à la verité, cette chaleur croupie, & puis la senteur de cette matiere reschauffée, dequoy ils sont composez, enteste la plus part de ceux qui n'y sont experimentez : moy non. Mais au demeurant, estant cette chaleur esgale, constante & universelle, sans lueur, sans fumée, sans le vent que l'ouverture de nos cheminées nous apporte, elle a bien par ailleurs, dequoy se comparer à la nostre. Que n'imitons-nous l'Architecture Romaine ? Car on dit qu'anciennement, le feu ne se faisoit en leurs maisons que par le dehors, & au pied d'icelles ? d'où s'inspiroit la chaleur à tout le logis, par les tuyaux pratiquez dans l'espais du mur, lesquels alloient embrassant les lieux qui en doivent estre eschauffez : ce que j'ay veu clairement signifié, je ne sçay où, en Seneque (26).

(26) *Quadam nostrâ demum prodisse memoriâ scimus, — impressos parietibus tubos per quos circumfunderetur calor, qui ima simul & summa foveret æqualiter.* Epist. xc.

Cettuy-cy, m'oyant loüer les commoditez, & beautez de sa Ville, qui le merite certes, commença à me plaindre, dequoy j'avois à m'en esloigner. Et des premiers inconveniens qu'il m'allegua, ce fut la poisanteur de teste, que m'apporteroient les cheminées ailleurs. Ils avoit ouï faire cette plainte à quelqu'un & nous l'attachoit, estant privé par l'usage de l'appercevoir chez luy.

Toute chaleur qui vient du feu, m'affoiblit & m'appesantit. Si disoit Evenus, (27) que le meilleur condiment de la vie, estoit le feu. Je prends plustost toute autre façon d'eschapper au froid.

Nous craignons les vins au bas: en Portugal, cette fumée est en delices, & est le breuvage des Princes. En somme, chasque Nation a plusieurs coustumes & usances, qui sont non seulement incogneues, mais farouches & miraculeuses à

(27) Plutarque, dans ses *Questions Platoniques*, c. viij.

quelque autre Nation. Que ferons-nous à ce peuple qui ne fait recepte que de tesmoignages imprimez, qui ne croit les hommes, s'ils ne sont en livre, ny la verité, si elle n'est d'aage competant? Nous mettons en dignité nos sottises, quand nous les mettons en moule. Il y a bien pour lui autre poids, de dire : je l'ay leu : que si vous dictes, je l'ay ouy dire. Mais moy, qui ne mescrois non plus la bouche, que la main des hommes : & qui sçay qu'on escript autant indiscrettement qu'on parle : & qui estime ce siecle, comme un autre passé, j'allegue aussi volontiers un mien amy, que Aulugelle, & que Macrobe, & ce que j'ay veu, que ce qu'ils ont escrit. Et comme ils tiennent de la vertu, qu'elle n'est pas plus grande, pour estre plus longue : j'estime de mesme de la verité, que pour estre plus vieille, s'il n'est pas plus sage. Je dis souvent que c'est pure sottise, qui nous fait courir après les exemples estrangers & scholastiques : leur fertilité est pareille à

cette heure, à celle du temps d'Homere & de Platon. Mais n'est-ce pas, que nous cherchons plus l'honneur de l'allégation, que la verité du discours ? Comme si c'estoit plus, d'emprunter de la boutique de *Vascosan* ou de *Plantin*, nos preuves, que de ce qui se voit en nostre village : Ou bien certes, que nous n'avons pas l'esprit d'esplucher, & faire valoir ce qui se passe devant nous, & le juger assez vifvement, pour le tirer en exemple. Car si nous disons, que l'authorité nous manque, pour donner foy à nostre tesmoignage, nous le disons hors de propos. D'autant qu'à mon advis, des plus ordinaires choses, & plus communes, & cogneues, si nous sçavions trouver leur jour, se peuvent former les plus grands miracles de Nature, & les plus merveilleux exemples, notamment sur le subject des actions humaines.

Or sur mon subject, laissant les exemples que je sçay par les livres, & ce que

dit Ariſtote (28) d'Andron Argien, qu'il traverſoit ſans boire les arides ſablons de la Libie, un Gentil-homme qui s'eſt acquitté dignement de pluſieurs charges, diſoit où j'eſtois, qu'il eſtoit allé de Madrid à Lisbonne, en plein Eſté, ſans boire. Il ſe porte vigoureuſement pour ſon aage, & n'a rien d'extraordinaire en l'uſage de ſa vie, que cecy, d'eſtre deux ou trois mois, voire un an, ce m'a-t'il dit, ſans boire. Il ſent de l'alteration, mais il la laiſſe paſſer : & tient, que c'eſt un appetit qui s'allanguit ayſément de ſoy-meſme : & boit plus par caprice, que pour le beſoing, ou pour le plaiſir.

En voicy d'un autre. Il n'y a pas long-temps, que je rencontray l'un des plus ſçavans hommes de France, entre ceux de non mediocre fortune, eſtudiant au coin d'une ſalle, qu'on luy avoit rembarré de

(28) Diogene Laërce, dans la vie de Pyrrhon, Lib. VI. Segm. lxxxj. On peut voir les propres paroles d'Ariſtote, dans *les obſervations de Menage* ſur cet endroit de Diogene Laërce, p. 734.

tapisserie : & autour de luy, un (29) tabut de ses valets, plein de licence. Il me dit, & Seneque (30) quasi autant de soy, qu'il faisoit son profit de ce tintamarre: comme si battu de ce bruict, il se ramenast & resserrast plus en soy, pour la contemplation, & que cette tempeste de voix repercutast ses pensées au dedans. Estant escholier à Padoue, il eust son estude si long'temps logée à la batterie des cloches, & du tumulte de la place, qu'il se forma non seulement au mespris, mais à l'usage du bruict, pour le service de ses estudes. Socrates respondit à Alcibiades, s'estonnant comme il pouvoit porter le continuel tintamarre de la teste de sa femme: (31) *Comme ceux, qui sont accoustumez à l'ordinaire bruit des roues à puiser de l'eau.* Je suis bien au contraire : j'ay l'esprit tendre & facile à prendre l'essor. Quand il est

(29) Vacarme, tracas. — *Tabuter*, inquietare, molestare : *Nicot*.
(30) Dans sa Lettre lvj.
(31) *Diogène Laërce*, dans la vie de Socrate, L. II, *Segm.* xxxvj.

empesché à part soy, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine. Seneque (32) en sa jeunesse ayant mordu chaudement, à l'exemple de Sextius, de ne manger chose, qui eust prins mort, s'en passoit dans un an, avec plaisir, comme il dit. Et s'en deporta seulement, pour n'estre soupçonné d'emprunter cette reigle d'aucunes Religions nouvelles, qui la semoyent. Il print quant & quant des preceptes d'Attalus, (33) de ne se coucher plus sur des loudiers, qui enfondrent : & employa jusqu'à la vieillesse ceux qui ne cedent point au corps. Ce que l'usage de son temps luy faict compter à rudesse, le nostre nous le faict tenir à molesse. Regardez

---

(32) Abstinere animalibus cœpi, *dit* Seneque *Epist.* 108. & anno peracto, non tantum facilis erat mihi consuetudo, sed dulcis. Quæris quomodo desierim? In Tiberii Cæsaris principatum juventæ tempus inciderat, alienigenarum gentium sacra movebantur. Sed inter argumenta superstitionis ponebatur quorundam animalium abstinentia. Patre itaque meo rogante, ad pristinam consuetudinem redii.

(33) Laudare solebat Attalus culcitram, quæ resisteret corpori. Tali utor etiam Senex, in quâ vestigium apparere non possit. *Senec.* Epist. cviij.

la difference du vivre de mes valets à bras, à la mienne : les Scythes & les Indes n'ont rien plus esloigné de ma force, & de ma forme. Je sçay avoir retiré de l'aumosne, des enfants pour m'en servir, qui bientost après m'ont quitté, & ma cuisine, & leur livrée, seulement, pour se rendre à leur premiere vie. Et en treuvay un, amassant depuis, des moules emmy la voirie, pour son disner, que par priere, ny par menasse, je ne sceu distraire de la faveur & douceur, qu'il treuvoit en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences, & leurs voluptez, comme les riches : &, dit-on, leurs dignitez & ordres politiques. Ce sont effects de l'accoutumance. Elle nous peut dire, non seulement à telle forme qu'il luy plaist (pourtant, disent les sages (34) nous faut-il planter à la

(34) *Pythagore*, dans *Stobée*, Serm. xxix. Voici comment la maxime est rapportée par *Plutarque*, qui l'attribue aux *Pythagoriciens*. *Choisis la voye qui est la meilleure, l'accoustumance te la rendra agréable & plaisante.* De l'exil, c. vij. version d'*Amyot*.

meilleure, qu'elle nous facilitera incontinent), mais aussi au changement & à la variation : qui est le plus noble, & le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'estre flexible & peu opiniastre. J'ay des inclinations plus propres & ordinaires, & plus agreables, que d'autres : Mais avec bien peu d'effort je m'en destourne, & me coule aysément à la façon contraire. Un jeune homme doit troubler ses reigles, pour esveiller sa vigueur : la garder de moisir & s'apoltronir : Et n'est train de vie, si sot & si debile, que celuy qui se conduict par ordonnance & discipline :

(o) *Ad primum lapidem vectari cùm placet, hora*
Sumitur ex libro : si prurit frictus ocelli
Angulus, inspectâ genesi collyria quærit.

Il se rejettera souvent aux excez mesmes,

(o) Qui voulant faire une promenade d'un mille, prend l'heure que lui marque son Livre d'Astrologie : ou qui sentant quelque démangeaison à l'œil, pour se l'être un peu frotté, ne prend un collyre qu'après avoir examiné son horoscope. *Juvenal*, Sat. VI. *vs.* 429.

s'il m'en croit : autrement, la moindre desbauche le ruyne : il se rend incommode & desagreable en conversation. La plus contraire qualité à un honneste homme : c'est la delicatesse & obligation à certaine façon particuliere. Et elle est particuliere, si elle n'est ployable & soupple. Il y a de la honte, de laisser à faire par impuissance, ou de n'oser, ce qu'on voit faire à ses compaignons. Que telles gents gardent leur cuisine. Par tout ailleurs, il est indecent : mais à un homme de guerre, il est vitieux & insupportable : lequel, comme disoit Philopœmen (35), se doit accoustumer à toute diversité, & inegalité de vie.

Quoy que j'aye esté dressé autant qu'on a peu, à la liberté & à l'indifference, si est-ce que par nonchalance, m'estant, en veillissant, plus arresté sur certaines formes (mon aage est hors d'institution, &

(35) Ou plutôt, comme on disoit à Philopœmen, ainsi que le rapporte *Plutarque*, dans la vie de ce grand Capitaine, ch. j. de la Traduction d'*Amyot*. Je dois cette remarque à M. *Barbeyrac*.

n'a desormais dequoy regarder ailleurs qu'à se maintenir) la coustume a desja sans y penser imprimé si bien en moy son caractere, en certaines choses, que j'appelle excez de m'en despartir. Et sans m'essayer, ne puis, ny dormir sur jour, ny faire collation entre les repas, ny desjeuner, ny m'aller coucher sans grand intervalle, comme de trois heures, après le soupper : ny faire des enfants, qu'avant le sommeil : ny les faire debout : ny porter ma sueur : ny m'abreuver d'eau pure ou de vin pur ; ny me tenir nud teste longtemps : ny me faire tondre après disner. Et me passerois autant mal aysément de mes gants, que de ma chemise & de me laver à l'issue de table & à mon lever : & de ciel & rideau à mon lict, comme de choses bien necessaires. Je disnerois sans nappe : mais à l'Allemande sans serviette blanche, très-incommodément. Je les souille plus qu'eux & les Italiens ne font : & m'ayde peu de cullier & de fourchette. Je plains qu'on aye suivy un train, que

j'ay veu commencer à l'exemple des Roys: Qu'on nous changeast de serviette, selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux Soldat Marius (36) que vieillissant, il devint delicat en son boire : & ne le prenoit qu'en une sienne couppe particuliere. Moy je me laisse aller de mesme à certaine forme de verres, & ne boy pas volontiers en verre commun : non plus que d'une main commune : Tout metail m'y desplaist au prix d'une matiere claire & transparente : Que mes yeux tastent aussi selon leur capacité. Je dois plusieurs telles mollesses à l'usage. Nature m'a aussi d'autre part apporté les siennes ; comme de ne soustenir plus deux plains repas en jour, sans surcharger mon

(36) Ce fait est pris d'un Traité de *Plutarque*, intitulé, *Comment il faut refrener la colere*, ch. xiij. Version d'*Amyot*. Il y a grande apparence qu'en effet Marius ne devint si délicat que lorsqu'il commença de *vieillir* : mais Plutarque n'en dit rien ici, où il nomme *Marius* tout court. Pour *Amyot*, qui a mis *le vieil Marius*, il ne l'a fait que pour distinguer le pere d'avec le fils, qu'on nomme ordinairement *le jeune Marius*.

estomach : Ny l'abstinence pure de l'un des repas, sans me remplir de vents, assecher ma bouche, estonner mon appetit : de m'offenser d'un long serein. Car depuis quelques années, aux courvées de la guerre, quand toute la nuict y court, comme il advient communément, après cinq ou six heures, l'estomach me commence à troubler, avec vehemente douleur de teste : & n'arrive point au jour, sans vomir. Comme les autres s'en vont desjeuner, je m'en vais dormir : & au partir de-là, aussi gay qu'auparavant. J'avois toujours emprins, que le serein ne s'espandoit que la naissance de la nuict : mais hantant ces années passées familierement, & long-temps, un Seigneur imbu de cette créance, que le serein est plus aspre & dangereux sur l'inclination du Soleil, une heure ou deux avant son coucher : lequel il évite soigneusement, & mesprise celuy de la nuict : il a cuidé m'imprimer, non tant son discours, que son sentiment. Quoy que le doubte mes-

me, & l'inquisition frappe notre imagination, & nous change? Ceux qui cedent tout à coup à ces pentes, attirent l'entiere ruyne sur eux. Et plains plusieurs Gentils hommes, qui par la sottise de leurs Medecins, se sont mis en chartre tous jeunes & entiers. Encores vaudroit-il mieux souffrir un rheume, que de perdre pour jamais, par desacoustumance, le commerce de la vie commune, en action de si grand usage. Fascheuse science: qui * nous descrie les plus douces heures du jour. Estendons nostre possession jusques aux derniers moyens. Le plus souvent on endurcit, en s'opiniastrant, & corrige l'on sa complexion: comme fit César le haut mal (37) à force de le mespriser & corrompre. On se doit adonner aux meilleures reigles, mais non pas s'y asservir: Si ce n'est à

* *Nous inspire du mépris, du dégoût pour les plus douces heures du jour*: ce qui fait le plus grand agrément de la vie.

(37) Voyez sa vie dans *Plutarque*, ch. v. version d'*Amyot*.

celles, s'il y en a quelqu'une ausquelles l'obligation & servitude soit utile.

Et les Roys & les Philosophes fientent, & les Dames aussi : Les vies publiques se doivent à la ceremonie : la mienne obscure & privée, joüit de toute dispense naturelle. Soldat & Gascon, sont qualitez aussi, un peu subjectes à l'indiscretion : Parquoy, je diray cecy de cette action : qu'il est besoing de la renvoyer à certaines heures, prescriptes & nocturnes, & s'y forcer par coustume, & assubjectir, comme j'ay faict : Mais non s'assubjectir, comme j'ay faict en vieillissant, au soing de particuliere commodité de lieu & de siege, pour ce service : & le rendre empeschant par longueur & mollesse. Toutesfois aux plus sales offices, est-il pas aucunement excusable, de requerir plus de soing & de netteté : (p) *Naturâ homo mundum & elegans animal est.*

(p) L'homme est de sa nature un animal propre & poli. *Senec.* Epist. xcij.

De toutes les actions naturelles, c'est celle que je souffre plus mal volontiers, m'estre interrompue. J'ay veu beaucoup de gens de guerre, incommodez du desreiglement de leur ventre : Tandis que le mien & moy, ne nous faillions jamais au poinct de nostre assignation qui est au sault du lict, si quelque violente occupation, où maladie ne nous trouble.

Je ne juge donc point, comme je disois, où les malades se puissent mettre mieux en seureté, qu'en se tenant coy, dans le train de vie où ils se sont eslevez & nourris. Le changement, quel qu'il soit, estonne & blesse. Allez croire, que les chastaignes nuisent à un Perigourdin, ou à un Lucquois : ou le laict & le fromage aux gens de montaigne : on leur va ordonnant, une non seulement nouvelle, mais contraire forme de vie : Mutation qu'un sain ne pourroit souffrir. Ordonnez de l'eau à un Breton de soixante-dix ans : enfermez dans une estuve un homme de marine ; deffendez le pro-

mener à un laquay Basque : ils les privent de mouvement, & enfin d'air & de lumiere.

(q) ——— *An vivere tanti est ?*
Cogimur à suetis animum suspendere rebus,
Atque ut vivamus, vivere desinimus :
. . . .
Hos superesse reor quibus & spirabilis aër,
Et lux quâ regimur, redditur ipsa gravis.

S'ils ne font autre bien, ils font au moins cecy, qu'ils preparent de bonne heure les patiens à la mort, leur sapant peu à peu & retranchant l'usage de la vie.

Et sain & malade, je me suis volontiers laissé aller aux appetits qui me pressoient. Je donne grande authorité à mes desirs & propensions. Je n'ayme point à guarir le mal par le mal. Je hay les remedes qui

(q) La vie est-elle d'un si grand prix? On nous oblige à nous sevrer des choses auxquelles nous sommes tout accoutumés ; & pour nous faire vivre on nous prive de la vie. — Car comment mettre au rang des vivans des personnes à qui l'on rend incommode l'air que nous respirons à tout moment, & la lumiere qui dirige tous nos pas? *Corn. Gall.* Eleg. j. *vs.* 55. — 255.

importunent plus que la maladie. D'estre subject a la colique, & subject à m'abstenir du plaisir de manger des huistres, ce sont deux maux pour un. Le mal nous pince d'un costé, la reigle de l'autre. Puisqu'on est au hazard de se mescompter, hazardons-nous plustost à la suicte du plaisir. Le monde faict au rebours, & ne pense rien utile, qui ne soit penible : La facilité luy est suspecte. Mon appetit en plusieurs choses, s'est assez heureusement accommodé par soy-mesme, & rangé à la santé de mon estomach. L'acrimonie & la poincte des sauces m'agréent estant jeune : mon estomach s'en ennuyant depuis, le goust l'a incontinent suivy. Le vin nuit aux malades : c'est la premiere chose, de quoy ma bouche se degouste, & d'un degoust invincible. Quoy que je reçoive desagréablement, me nuyt, & rien ne me nuyt, que je fasse avec faim, & alaigresse. Je n'ay jamais receu nuysance d'action, qui m'eust esté bien plaisante. Et si ay faict ceder à mon plai-
sir,

sir, bien largement, toute conclusion medecinale. Et me suis, jeune,

(r) *Quem circumcursans hùc atque hùc sæpè Cupido*
Fulgebat crocinâ splendidus in tunicâ,

presté autant licentieusement & inconsiderément, qu'autre, au desir qui me tenoit ainsi :

(s) *Et militavi non sine gloriâ :*

Plus toutesfois en continuation & en durée, qu'en saillie.

(t) *Sex me vix memini sustinuisse vices.*

Il y a du malheur certes, & du miracle, à

(r) Lorsque le Dieu Cupidon vêtu d'une belle robe pourpre étoit souvent à mes trousses, me harcelant de tous côtés. *Catull.* Carm. LXVI. *vs.* 133.

[s] Et j'ai acquis quelque gloire dans cette espece de milice. *Horat.* L. III. Od. xxvj. *vs.* ij.

[t] *Ovide* qui se vante de quelque chose de plus, *Amor.* L. III. Eleg. vij. *vs.* 26. Il y a des gens curieux qui blâmeroient de n'avoir pas expliqué ce petit vers latin ; & d'autres personnes que j'aime mieux contenter, me donneroient sur les doigts, si je l'avois fait. Tout ce que je puis faire en faveur des premiers c'est de les renvoyer à un Conte de la *Fontaine*, intitulé LE BERCEAU, *vs.* 246. Ce que Pinucio dit là, Montagne déclare qu'à peine il croit avoir jamais pu l'assurer pour son propre compte.

confesser, en quelle foiblesse d'ans, je me rencontray premierement en sa subjection. Ce fut bien rencontre : car ce fust long-temps avant l'aage de choix & de cognoissance ? Il ne me souvient point de moy de si loing. Et peut-on marier ma fortune à celle de (38) Quartilla, qui n'avoit point memoire de son fillage.

(u) *Inde tragus celeresque pili, mirandaque matri*
Barba meæ.

Les Medecins ployent ordinairement avec utilité, leurs reigles, à la violence des envies aspres, qui survïennent aux malades. Ce grand desir ne se peut imaginer si estranger & vicieux, que Nature ne s'y applique. Et puis, combien est-ce de contenter la fantaisie ? A mon opinion,

---

(38) Qui dit dans Petrone, *Junonem meam iratam habeam, si unquam me meminerim virginem fuisse*, pag. 17. *Edit. Patiss.* an. 1587. Cap. xxv. p. 84. Ep. *Burm.* 1709.

(u) C'est pour cela que j'eus bientôt du poil sous l'aisselle, & de la barbe au menton: agréable sujet de surprise à ma mere. *Martial.* L. IX. Epigr. xxiij. *vs.* 7 & 8.

cette piece-là importe de tout : au moins, au-delà de tout autre. Les plus griefs & ordinaires maux sont ceux que la fantasie nous charge. Ce mot Espagnol me plaist à plusieurs visages : (x) *Defienda me Dios de my*. Je plains estant malade, dequoy je n'ay quelque desir qui me donne ce contentement de l'assouvir : à peine m'en destourneroit la Medecine. Autant en fay-je sain : je ne voy guere plus qu'esperer & vouloir. C'est pitié d'estre alanguy & affoibly, jusques au souhaiter.

L'art de Medecine n'est pas (39) si resolue, que nous soyons sans authorité, quoy que nous facions. Elle change selon les Climats, & selon les Lunes : selon Fernel & selon l'Escale. Si vostre Medecin ne treuve bon que vous dormez, que vous usez de vin ou de telle viande, ne vous chaille : je vous en treuveray un autre qui ne sera pas de son advis.

(x) *Je prie Dieu qu'il me défende de moi-même.*
(39) *Si nettement fondée sur des principes précis & déterminés*, &c.

La diversité des arguments & opinions medecinales, embrasse toutes sortes de formes. Je vis un miserable malade, crever & se pasmer d'alteration, pour se guarir ; & estre mocqué depuis par un autre Medecin, condamnant ce conseil comme nuisible. Avoit-il pas employé sa peine ? Il est mort freschement de la pierre, un homme de ce mestier, qui s'estoit servy d'extresme abstinence à combattre son mal : ses compaignons disent, qu'au rebours, ce jeusne l'avoit asseché, & luy avoit cuit le sable dans les rongnons.

J'ay apperceu qu'aux blessures, & aux maladies, le parler m'émeut & me nuit, autant que desordre que je face. La voix me couste, & me lasse : car je l'ay haute & efforcée : Si que, quand je suis venu à entretenir l'oreille des Grands, d'affaire de poids, je les ay mis souvent en soing de moderer ma voix.

Ce conte merite de me divertir. Quel-

qu'un, (40) en certaine eſchole Grecque, parloit haut comme moy : le maiſtre des ceremonies luy manda qu'il parlaſt plus bas : *Qu'il m'envoye*, fit-il, *le ton auquel il veut que je parle.* L'autre luy repliqua : *qu'il prinſt ſon ton des oreilles de celuy à qui il parloit.* C'eſtoit bien dit, (41) pourveu qu'il s'entende : Parlez ſelon ce que vous avez à faire à voſtre auditeur. Car ſi c'eſt à dire, ſuffiſe vous qu'il vous oye : ou, reiglez-vous par luy, je ne treuve pas que ce fuſt raiſon. Le ton & mouvement de la voix, a quelque expreſſion, & ſignification de mon ſens : c'eſt à moy à le conduire, pour me repreſenter. Il y a voix pour inſtruire, voix pour flatter, ou pour tancer. Je veux que ma voix non ſeulement arrive à luy, mais à l'adventure qu'elle le frappe, & qu'elle

(40) C'étoit *Carneade*, Philoſophe Academicien, comme on peut voir dans ſa Vie par Diogene Laërce, L. IV. *Seg.* lxiij.

(41) *Pourvu qu'on l'entende en ce ſens* : Parlez ſelon ce que vous avez à traiter avec votre auditeur.

le perce. Quand je mastine mon laquay, d'un ton aigre & poignant, il seroit bon qu'il vinst à me dire : Mon maistre, parlez plus doux, je vous oy bien. (y) *Est quædam vox ad auditum accommodata, non magnitudine, sed proprietate.* La parole est moitié à celuy qui parle, moitié à celuy qui l'escoute. Cettuy-cy se doibt preparer à la recevoir, selon le bransle qu'elle prend. Comme entre ceux qui joüent à la paulme, celuy qui soustient,* se desmarche & s'appreste selon qu'il voit remuer celuy qui luy jette le coup, & selon la forme du coup.

L'experience m'a encores apprins cecy, que nous nous perdons d'impatience. Les maux ont leur vie & leurs bornes, leurs maladies & leur santé. La constitution des maladies est formée au patron de la cons-

(y) Il y a une sorte de voix qui est faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue, que par sa propriété. *Quintil.* Inst. Orat. L. XI. c. iij. *De la traduction de M. l'Abbé* GEDOYN, *excellente copie qui durera apparemment autant que l'original.*

* *Se recule*, se retire en arriere.

titution des animaux. Elles ont leur fortune limitée dès leur naissance, & leurs jours. Qui essaye de les abbreger imperieusement, par force, au travers de leur course, il les allonge & multiplie : & les harcelle, au lieu de les appaiser. Je suis de l'advis de Crantor, qu'il ne faut ny obtinément s'opposer aux maux, & à l'estourdi : ny leur succomber de mollesse : mais qu'il leur faut ceder naturellement, selon leur condition & la nostre. On doit donner passage aux maladies : & je treuve qu'elles arrestent moins chez moy, qui les laisse faire. Et en ay perdu de celles qu'on estime plus opiniastres & tenaces, de leur propre decadence : sans ayde & sans art, & contre ses reigles. Laissons faire un peu à nature : elle entend mieux ses affaires que nous. Mais un tel en mourut. Si ferez-vous : sinon de ce mal-là, d'un autre. Et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois Medecins à leur cul ? L'exemple est un mirouer vague, universel & à tout sens. Si c'est une

Medecine voluptueuse, acceptez-là : c'est toujours autant de bien present. Je ne m'arresteray ny au nom ny à la couleur, si elle est delicieuse & appetissante : Le plaisir est des principales especes du profit. J'ay laissé envieillir & mourir en moy, de mort naturelle, des rheumes, des fluxions gouteuses, relaxation, battement de cœur, micraines, & autres accidents, que j'ay perdu quand je m'estois à demy formé à les nourrir. On les conjure mieux par courtoisie, que par braverie. Il faut souffrir doucement les loix de nostre condition. Nous sommes pour vieillir, pour affoiblir, pour estre malades, en depit de toute Medecine. C'est la premiere leçon que les Mexicains font à leurs enfans, quand au partir du ventre des meres, ils les vont saluant ainsi : *Enfant, tu es venu au monde pour endurer ; endure, souffre & tais-toy*. C'est injustice de se douloir qu'il soit advenu à quelqu'un, ce qui peut advenir à chascun. (z) *Indignare*,

(z) Plains-toi, si l'on t'impose à toi seul une

si quid in te iniquè propriè constitutum est.

Voyez un vieillard, qui demande à Dieu qu'il luy maintienne sa santé entiere & vigoureuse, c'est-à-dire qu'il le remette en jeunesse :

(a) *Stulte, quid hæc frustra votis puerilibus optas.*

N'est-ce pas folie ? sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion, sont symptosmes des longues années : comme des longs voyages, la chaleur, les pluyes, & les vents. Platon ne croit pas (42) qu'Esculape se mit en peine, de pourvoir par regimes, à faire durer la vie, en un corps gasté & imbecile, inutile à son pays, inutile à sa vacation, & à produire des enfants sains & robustes : & ne treuve pas, ce soing convenable à la justice & prudence divine,

peine que tu n'aurois pas méritée. *Senec.* Epist. xcj.

(a) Fou que tu es, à quoi bon tous ces vœux puériles qui ne sauroient être accomplis ? *Ovid.* Trist. L. II. Eleg. viij. *vf.* 11.

(42) De Republ. L. III. p. 423. C.

qui doit conduire toutes choses à l'utilité. Mon bon homme, c'est faict : on ne vous sçauroit redresser : on vous plastrera pour le plus, & estançonnera un peu, & allongera l'on de quelque heure vostre misere.

(b) *Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,*
Diversis contrà nititur obicibus,
Donec certa dies, omni compage solutâ,
Ipsum cum rebus subruat auxilium.

Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut éviter. Nostre vie est composée comme l'harmonie du Monde, de choses contraires, aussi de divers tons, doux & aspres, aigus & plats, mols & graves. Le Musicien qui n'en aymeroit que les uns, que voudroit-il dire? Il faut qu'il s'en sçache servir en commun, & les mesler: Et nous aussi, les biens & les maux, qui sont consubstantiels à nostre vie. Nostre estre ne peut aller sans ce meslange : & y

(b) Ainsi lorsqu'on veut soutenir un bâtiment, on l'étaye dans les endroits où il menace ruine, jusqu'à ce qu'enfin toute la machine venant à se dissoudre, les étançons tombent avec l'édifice. *Cornel. Gall.* Eleg. I. *vs.* 173, &c.

eſt l'une bande non moins neceſſaire que l'autre. D'eſſayer à regimber contre la neceſſité naturelle, c'eſt repreſenter la folie de Cteſiphon (43), qui entreprenoit de faire à coup de pied avec ſa mule.

Je conſulte peu des alterations que je ſens: car ces gents icy ſont (44) avantageux, quand ils vous tiennent à leur miſericorde. Ils vous gourmandent les oreilles de leurs prognoſtiques; & me ſurprenant autrefois affoibly du mal, m'ont injurieuſement traicté de leurs dogmes & troigne magiſtrale: me menaſſe tantoſt de grandes douleurs, tantoſt de mort prochaine. Je n'en eſtois abbattu, ny deſlogé de ma place, mais

(43) Certain eſcrimeur de qui *Plutarque* a rapporté cela, dans le Traité, *comment il faut refr ner la colere*, c. viij. Verſion d'*Amyot*.

(44) Hautains, impérieux. *Avantageux*, ſuperbus, *Avantageuſement parler*, altè loqui: *Nicot*.— Ce mot commence à renaître. On le dit en converſation, & je l'ai vu depuis peu dans un livre nouveau très-bien écrit, intitulé, *Synonimes François* Mais je doute fort que l'uſage le rétabliſſe jamais dans la Langue, où il ne ſeroit bon qu'à cauſer du déſordre.

j'en estois heurté & poussé : Si mon jugement n'en estoit ni changé ni troublé, au moins il en estoit empesché. C'est tousjours agitation & combat.

Or je traicte mon imagination le plus doucement que je puis ; & la descharge-rois, si je pouvois, de toute peine & contestation. Il la faut secourir, & flatter, & pipper qui peut. Mon esprit est propre à cet office. Il n'a point faute d'apparences par tout. S'il persuadoit, comme il presche, il me secourroit heureusement. Vous en plaist-il un exemple ? Il dict, que c'est pour mon mieux, que j'ay la gravelle : Que les bastimens de mon aage ont naturellement à souffrir quelque gouttiere. Il est temps qu'ils commencent à se lascher & desmentir : C'est une commune necessité : Et n'eust-on pas faict pour moy un nouveau miracle. Je paye par-là le loyer deu à la vieillesse, & ne sçaurois en avoir meilleur compte. Que la compagnie me doit consoler, estant tombé en l'accident le

plus ordinaire des hommes de mon temps. J'en vois par tout d'affligez de mesme nature de mal. Et m'en est la societé honorable, d'autant qu'il se prend plus volontiers aux Grands : son essence a de la noblesse & de la dignité. Que des hommes qui sont frappez, il en est peu de quittes à meilleure raison : & si, il leur couste la peine d'un fascheux regime, & la prinse ennuyeuse & quotidienne des drogues medecinales : Là où je le doy purement à ma bonne fortune. Car quelques bouillons communs de l'eringium, & herbe de Turc, que deux ou trois fois j'ay avalé, en faveur des Dames, qui plus gracieusement que mon mal n'est aigre, m'en offroyent la moitié du leur, m'ont semblé esgalement faciles à prendre, & inutilement en operation. Ils ont à payer mille vœux à Æsculape, & autant d'escus à leur Medecin, * de la

* Pour un écoulement de sable aisé & abondant, &c. *Profluvion* est purement latin, *Profluvium sanguinis*, flux de sang.

profluvion de ſable aiſée & abondante, que je reçoy ſouvent par le benefice de nature. La decence meſme de ma contenance en compagnie, n'en eſt pas troublée: & porte mon eau dix heures, & auſſi long-temps qu'un ſain. La crainte de ce mal, dit-il, t'effrayoit autresfois, quand il t'eſtoit incogneu: les cris & le deſeſpoir de ceux qui l'aigriſſent par leur impatience, t'en engendroient l'horreur. C'eſt un mal qui te bat les membres, par leſquels tu as le plus failly: Tu es homme de conſcience:

(c) *Quæ venit indignè pœna, dolendo venit.*

Regarde ce chaſtiement: il eſt bien doux au prix d'autres, & d'une faveur paternelle. Regarde ſa tardifveté; il n'incommode & occupe que la ſaiſon de ta vie, qui ainſi, comme ainſi eſt meshuy perdue & ſterile, ayant faict place à la licence & plaiſirs de ta jeuneſſe, comme

(c) C'eſt le mal qu'on n'a pas mérité, dont on a droit de ſe plaindre. *Ovid.* Epiſt. V. Œnone Paridi. *vſ.* 8.

par composition. La crainte & pitié que le peuple a de ce mal, te sert de matiere de gloire : Qualité, de laquelle si tu as le jugement purgé, & en as guery ton discours, tes amis pourtant en recognoissance encore quelque teinture en ta complexion. Il y a plaisir à oüy dire de soy : *Voyla bien de la force : voyla bien de la patience.* On te voit suer d'ahan, pallir, rougir, trembler, vomir jusques au sang, souffrir des contradictions & convulsions estranges, degoutter par fois de grosses larmes des yeux, rendre les urines espesses, noires, & effroyables, ou les avoir arrestées par quelque pierre espineuse & herissée qui te poinct & escorche cruellement le col de la verge, entretenant cependant les assistans, d'une contenance commune : * bouffonant à pauses avec tes gents : tenant ta partie en un discours tendu : excusant de parole ta douleur, & rabattant de ta souffrance. Te souvient-il de ces gens du temps passé, qui

* *Plaisantant, riant de temps en temps.*

recherchoient les maux avec si grand faim, pour tenir leur vertu en haleine, & en exercice ? mets le cas, que nature te porte & te pousse à cette glorieuse eschole, en laquelle tu ne fusses jamais entré de ton gré. Si tu me dis, que c'est un mal dangereux & mortel : Quels autres ne le sont ? Car c'est une pipperie medicinale, d'en excepter aucuns, qu'ils disent n'aller point de droict fil à la mort. Qu'importe, s'ils y vont par accident ; & s'ils glissent, & gauchissent aysément, vers la voye qui nous y meine ? Mais tu ne meurs pas de ce que tu es malade : tu meurs de ce que tu es vivant. La mort te tue bien, sans le secours de la maladie. Et à d'aucuns, les maladies ont esloigné la mort : qui ont plus vescu, de ce qu'il leur sembloit s'en aller mourants. Joint qu'il est comme des playes, aussi des maladies medecinales & salutaires. La colique est souvent non moins vivace que vous. Il se voit des hommes, ausquels elle a

continué depuis leur enfance jusques à leur extreme vieillesse : & s'ils ne luy eussent failly de compagnie, elle estoit pour les assister plus outre. Vous la tuez plus souvent qu'elle ne vous tue. Et quand elle te présenteroit l'image de la mort voisine, seroit-ce pas un bon office, à un homme de tel aage, de la ramener aux cogitations de sa fin ? Et qui pis est, tu n'as plus pourquoy guarir : Ainsi, comme ainsi, au premier jour la commune necessité t'appelle. Considere combien artificiellement & doucement, elle te desgoute de la vie, & desprend du monde : non te forçant, d'une subjection tyrannique, comme tant d'autres maux que tu vois aux vieillards, qui les tiennent continuellement entravez, & sans relasche, de foiblesse & douleurs : mais par advertissement, & instructions reprinses à intervales ; entremeslant des longues pauses de repos, comme pour te donner moyen de mediter & repeter sa leçon à ton ayse. Pour te donner moyen

de juger sainement, & prendre party en homme de cœur, elle te presente l'estat de ta condition entiere, & en bien & en mal; & en mesme jour, une vie très-alaigre tantost, tantost insupportable. Si tu m'accoles la mort, au moins tu luy touches en paume, une fois le mois. Par où tu as de plus à esperer, qu'elle t'attrapera un jour sans menace. Et qu'estant si souvent conduit jusques au port, te fiant d'estre encore aux termes accoustumez, on t'aura, & ta fiance, (45) passé l'eau un matin, inopinément. On n'a point à se plaindre des maladies qui partagent loyallement le temps avec la santé. Je suis obligé à la fortune, dequoy elle m'assaut si souvent de mesme sorte d'armes : elle m'y façonne, & m'y

(45) *On t'aura passé l'eau*, signifie ici *on t'aura fait passer dans l'autre monde*, par allusion, si je ne me trompe, à ce que disoient les anciens Grecs & Romains, que les morts passoient au-delà du Styx dans la barque de Caron : Fantaisie dont nous ornons encore notre Poésie, & que nous adoptons quelquefois en prose, dans un style familier, comme est ici celui de Montagne.

dresse par usage, m'y durcit & habitue : Je sçay à peu près meshuy, en quoy j'en dois estre quitte. A faute de memoire naturelle, j'en forge de papier. Et comme quelque nouveau symptome survient à mon mal, je l'escris : d'où il advient, qu'à cette heure, estant quasi passé par toutes sortes d'exemples : si quelque estonnement me menace : feuilletant ces petits brevets descousus, comme des feuilles Sibyllines, je ne faux plus treuver où me consoler, de quelque prognostique favorable, en mon experience passée. Me sert aussi l'accoutumance, à mieux esperer pour l'advenir. Car la conduicte de ce vuidange, ayant continué si long temps, il est à croire, que Nature ne changera point ce train, & n'en adviendra autre pire accident, que celuy que je sens. En outre, la condition de cette maladie n'est point mal-advenante à ma complexion prompte & soudaine. Quand elle m'assaut mollement, elle me faict peur, car c'est pour long temps : mais

naturellement elle a des excez vigoureux & gaillards. Elle me secoue à outrance, pour un jour ou deux. Mes reins ont duré un aage, sans alteration : il y en a tantost un autre, qu'ils ont changé d'estat. Les maux ont leur periode comme les biens : à l'adventure est cet accident à sa fin. L'aage affoiblit la chaleur de mon estomach : sa digestion en estant moins parfaicte, il renvoye cette matiere crue à mes reins. Pourquoy ne pourra estre à certaine revolution affoiblie pareillement la chaleur de mes reins, si qu'ils ne puissent plus petrifier mon flegme, & nature s'acheminer à prendre quelque autre voye de purgation ? Les ans m'ont évidemment faict tarir aucuns rheumes ? Pourquoy non ces excremens, qui fournissent de matiere à la grave ? Mais est-il rien doux, au prix de cette soudaine mutation, quand d'une douleur extreme, je viens par le vuidange de ma pierre, à recouvrer, comme d'un esclair, la belle lumiere de la santé, si

libre, & si pleine, comme il advient en nos soudaines & plus aspres coliques ? Y a-t-il rien en cette douleur soufferte, qu'on puisse contrepoiser au plaisir d'un si prompt amendement ? De combien la santé me semble plus belle après la maladie, si voisine & si contiguë, que je les puis recognoistre en presence l'une de l'autre, en leur plus haut appareil : où elles se mettent à l'envy, comme pour se faire teste & (46) contrecarre ! Tout ainsi que les Stoïciens disent, (47) que les vices sont utilement introduicts, pour donner prix & faire espaule à la vertu : nous pouvons dire, avec meilleure raison, & conjecture moins hardie, que Nature nous a presté la douleur, pour l'honneur & service de la volupté & indolence. Lorsque Socrates (48) après

(46) *Un Contrecarre*, *ou contrequarre*, opposition, *antisophisma* : NICOT, COTGRAVE.

(47) Ce sentiment est expressément combattu par *Plutarque*, dans le Traité *des communes conceptions contre les Stoïques*, ch. x. & *suiv.*

(48) Dans le PHEDON de *Platon*, p. 60.

qu'on l'eust deschargé de ses fers, sentit la franchise de cette demangeaison que leur pesanteur avoit causé en ses jambes, il se resjouit, à considerer l'estroitte alliance de la douleur à la volonté : comme elles sont associées d'une liaison necessaire : si qu'à tours, elles se suivent, & entr'engendrent : Et s'escrioit au bon Esope, qu'il deust avoir prins, de cette consideration, un corps propre à une belle Fable.

Le pis que je voye aux autres maladies, c'est qu'elles ne sont pas si griefves en leur effect, comme elles sont en leur issue. On est un an à se ravoir, tousjours plein de foiblesse & de crainte. Il y a tant de hazard, & tant de degrez, à se reconduire à sauveté, que ce n'est jamais faict. Avant qu'on vous aye desfublé d'un couvre-chef, & puis d'une calote; avant qu'on vous aye rendu l'usage de l'air & du vin, & de vostre femme, & des melons; c'est grand cas si vous n'estes recheu en quelque nou-

velle misere. Cette-cy a ce privilege, qu'elle s'emporte tout net; là où les autres laissent tousjours quelque impression, & alteration, qui rend le corps susceptible de nouveau mal, & se prestent la main les uns aux autres.

Ceux-là sont excusables, qui se contentent de leur possession sur nous, sans l'entendre, & sans introduire leur sequele; mais courtois & gratieux sont ceux, de qui le passage nous apporte quellque utile consequence. Depuis ma collique je me treuve deschargé d'autres accidents, plus ce me semble que je n'estois auparavant, & n'ay point eu de fiebvre depuis. J'argumente, que les vomissements extresmes & frequents que je souffre, me purgent, & d'autre costé, mes degoustemens, & les jeusnes estranges, que je passe, digerent mes humeurs peccantes : & Nature vuide en ces pierres, ce qu'elle a de superflu & nuisible. Qu'on ne me die point que c'est une medecine trop cher vendue. Car quoy,

tant de puans breuvages, cauteres, incisions, * suées, sedons, dietes, & tant de formes de guerir, qui nous apportent souvent la mort, pour ne pouvoir soustenir leur violence, & importunité? Par ainsi, quand je suis atteint, je le prends à medecine : quand je suis exempt, je le prends à constante & entiere delivrance.

Voicy encore une faveur de mon mal particuliere. C'est qu'à peu près, il faict son jeu à part, & me laisse faire le mien; ou il ne tient qu'à faute de courage. En sa plus grande esmotion, je l'ai tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement, vous n'avez que faire d'autre regime : Jouez, disnez, courez, faictes cecy, & faictes encore cela, si vous pouvez; vostre desbauche y servira plus qu'elle ny nuira. Dites-en autant à un verolé, à un goutteux, à un hernieux. Les autres maladies ont des obligations plus universelles, gehennent bien autrement nos

* *Remedes sudorifiques.*

actions,

actions, troublent tout nostre ordre, & engagent, à leur consideration, tout l'estat de la vie. Cette-ci ne faict que pincer la peau : elle vous laisse l'entendement & la volonté en vostre disposition, & la langue, & les pieds ; & les mains. Elle vous esveille plustost qu'elle ne vous assoupit. L'ame est frapée de l'ardeur d'une fiebvre, & atterée d'une epilepsie, & disloquée par une aspre micraine, & enfin estonnée par toutes les maladies qui blessent la masse, & les plus nobles parties : Icy, on ne l'attaque point. S'il luy va mal, à sa coulpe : Elle se trahit elle-mesme, s'abandonne, & se desmonte. Il n'y a que les fols qui se laissent persuader, que ce corps dur & massif, qui se cuyt en nos rongnons, se puisse dissoudre par breuvages. Parquoy depuis qu'il est esbranlé, il n'est que de luy donner passage, aussi bien le prendra-t'il.

Je remarque encore cette particuliere commodité, que c'est un mal, auquel nous avons peu à deviner. Nous sommes

disposez du trouble, auquel les autres maux nous jettent, par l'incertitude de leurs causes, & conditions, & progrez: trouble infiniment penible. Nous n'avons que faire de consultations & interpretations doctorales : les sens nous montrent que c'est, & où c'est. Par tels arguments, & forts & foibles, comme Cicero * le mal de sa vieillesse, j'essaye d'endormir & amuser mon imagination, & graisser ses playes. Si elles s'empirent demain, demain nous y pourvoyrons d'autres eschappatoires. Qu'il soit vray. Voicy depuis de nouveau, que les plus legers mouvements espreignent le pur sang de mes reins. Quoy pour cela ? Je ne laisse de me mouvoir comme devant, & picquer après mes chiens, d'une juvenile ardeur, & insolente. Et treuve que j'ay grand'raison, d'un si important accident, qui ne me couste qu'une sourde poisanteur, &

* Tâche d'adoucir & d'amuser le mal de sa vieillesse, dans son Livre *de Senectute*, *j'essaye d'endormir*, &c.

tion en cette partie. C'eſt quelque
: pierre, qui foulle & conſomme la
ance de mes rongnons; & ma vie,
e vuide peu à peu, non ſans quel-
aaturelle douceur, comme un excre-
t hormais ſuperflu & empeſchant. Or
-je quelque choſe qui crouſle: ne
s attendez pas que j'aille m'amu-
à recognoiſtre mon pouls, & mes
es, pour y prendre quelque prevoyan-
nnuyeuſe. Je ſeray aſſez à temps à
tir le mal, ſans l'allonger par le mal de
eur. Qui craint de ſouffrir, il ſouffre
ja ce qu'il craint. Joint que la du-
ation & ignorance de ceux qui ſe meſ-
t d'expliquer les reſſorts de Nature,
ſes internes progrez; & tant de faux
ognoſtiques de leur art, nous doit faire
gnoiſtre, qu'elle a ſes moyens infini-
ent incognus. Il y a grande incertitude,
ariété & obſcurité, de ce qu'elle nous
romet ou menace. Sauf la vieilleſſe, qui
ſt un ſigne indubitable de l'approche de
a mort: de tous les autres accidents,

je voy peu de signes de l'advenir sur quoy nous ayons à fonder nostre divination. Je ne me juge que par vray sentiment, non par discours : A quoy faire ? puisque je n'y veux apporter que l'attente & la patience. Voulez-vous sçavoir combien je gaigne à tout cela ? Regardez ceux qui sont autrement, & qui dependent de tant de diverses persuasions & conseils : combien souvent l'imagination les presse * sans le corps. J'ay maintes fois prins plaisir estant en seureté, & delivré de ces accidents dangereux, de les communiquer aux Medecins, comme naissant lors en moy : Je souffroy l'arrest de leurs horribles conclusions, bien à mon ayse ; & en demeuroy de tant plus obligé à Dieu de sa grace, & mieux instruict de la vanité de cet art.

Il n'est rien qu'on doive tant recommander à la jeunesse, que l'activité & la vigilance. Nostre vie n'est que mouvement. Je m'esbranle difficilement, & suis tardif par tout : à me lever, à me cou-

* *Sans que le corps s'en ressente.*

r, & à mes repas. C'est matin pour
›y que sept heures : & où je gouverne ;
ne disne ny avant onze, ny ne souppe
ı'après six heures. J'ay autrefois attri-
ıé la cause des fiebvres, & maladies où
: suis tombé, à la pesanteur & assoupis-
'ement que le long sommeil m'avoit
apporté. Et me suis tousjours repenty de
me rendormir le matin. Platon veut plus
de mal (49) à l'excès du dormir, qu'à
l'excès du boire. J'ayme à coucher dur,
& seul, voire sans femme, à la royale :
un peu bien couvert. On ne bassine ja-
mais mon lict : mais depuis la vieillesse,
on me donne quand j'en ay besoing, des
draps, à eschauffer les pieds & l'esto-
mach. On treuvoit à redire au grand
Scipion, (50) d'estre dormant ; non à
mon advis pour autre raison, sinon qu'il

(49) Montagne a tiré ceci de la vie de Platon, par Diogene Laërce, L. III, Segm. 39.

(50) Comme on peut voir dans Plutarque, tout à la fin du Traité, *qu'il est requis qu'un Prince soit savant.*

faschoit aux hommes, qu'en luy seul, il n'y eust aucune chose à redire. Si j'ay quelque curiosité en mon traictement, c'est plustost au coucher qu'à autre chose; mais je cede & m'accommode en general, autant que tout autre, à la necessité. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie, & le continue encore en cet aage, huit ou neuf heures, d'une haleine.

Je me retire avec utilité, de cette propension paresseuse : & en vaux evidemment mieux. Je sens un peu le coup de la mutation : mais c'est faict en trois jours. Et n'en voy guere, qui vive à moins, quand il est besoing : & qui s'exerce plus constamment, ny à qui les corvées poisent moins. Mon corps est capable d'une agitation ferme; mais non pas vehemente & soudaine. Je fuy meshuy les exercices violents, & qui me menent à la sueur : mes membres se lassent avant qu'ils s'eschauffent. Je me tiens debout, tout le long du jour, & ne m'ennuye point à me promener : mais sur le

pavé, depuis mon premier aage, je n'ay aymé d'aller qu'à cheval. A pied, je me crotte jusques aux fesses; & les petites gens sont subjects par ces ruës, à estre chocquez & coudoyez à faute d'apparence. Et ay aimé à me reposer, soit couché, soit assis, les jambes autant ou plus haultes que le siege.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire: occupation & noble en execution (car la plus forte, genereuse, & superbe de toutes les vertus, est la vaillance) & noble en sa cause. Il n'est point d'utilité, ny plus juste, ny plus universelle, que la protection du repos, & grandeur de son pays. La compagnie de tant d'hommes vous plaist, nobles, jeunes, actifs: la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques: la liberté de cette conversation, sans art, & une façon de vie, masle & sans ceremonie: la variété de mille actions diverses: cette courageuse harmonie de la musique guerriere, qui vous entretient & eschauffe & les

oreilles & l'ame : l'honneur de cet exercice : son aspreté mesme & sa difficulté, que Platon estime si peu, qu'en sa Republique il en faict part aux femmes & aux enfans. Vous vous conviez aux rolles, & hazards particuliers, selon que vous jugez de leur esclat, & de leur importance, soldat volontaire : & voyez quand la vie mesme y est excusablement employée,

(d) *Pulchrumque mori succurrit in armis.*

De craindre les hazards communs, qui regardent une si grande presse ; de n'oser ce que tant de sortes d'armes osent, & tout un peuple, c'est à faire à un cœur mol & bas outre mesure. La compaignie asseure jusques aux enfans. Si d'autres vous surpassent en science, en grace, en force, en fortune, vous avez des causes tierces à qui vous en prendre : mais de leur ceder en fermeté d'ame, vous n'a-

(d) Qu'il est beau de mourir les armes à la main. VIRG. *Æneid.* L. II, *vs.* 317.

ez à vous en prendre qu'à vous. La
ıort est plus abjecte, plus languissante
: penible dans un lict, qu'en un combat:
:s fievres & les caterrhes, autant dou-
ɔureux & mortels qu'une harquebuza-
e: Qui seroit faict à porter valeureuse-
ıent les accidents de la vie commune,
'auroit point à grossir son courage, pour
e rendre gendarme. (e) *Vivere, mi Lu-
ili, militare est.*

Il ne me souvient point de m'estre
amais veu galleux: Si est la graterie,
les gratifications de Nature les plus dou-
es, & autant à main. Mais elle a la
ɔenitence trop importunément voisine. Je
'exerce plus aux oreilles; que j'ay au
ledans (51) pruantes, par secousses.

(e) Notre vie, Lucilius, est un train de guerre. *Senec.* Epist. xcvj.

(51) C'est un terme gascon, francisé par Mon-
agne, *qui*, dit-il ici, *se gratte les oreilles, parce*
ue de temps en temps il y sont de la démangeaison
u dedans. Il y a un proverbe gascon qui dit:

Que se gratto quan se *prus*,
No un fa mal à degus.

Du mot *prus*, ou *prusi*, vient *pruant*, qui dé-
ange.

Je suis nay de tous les sens, entiers quasi à la perfection. Mon estomach est commodément bon, comme est ma teste: & le plus souvent, se maintiennent au travers de mes fiebvres, & aussi mon haleine. J'ay outrepassé l'aage auquel des nations, non sans occasion, avoient prescript une si juste fin à la vie, qu'elle ne permettoient qu'on l'excedast. Si ay-je encore des remises, quoy qu'inconstantes & courtes, si nettes, qu'il y a peu à dire de la santé & indolence de ma jeunesse. Je ne parle pas de sa vigueur & alaigresse: ce n'est pas raison qu'elle me suive hors ses limites:

(f) *Non hoc amplius est liminis, aut aquæ*
Cœlestis patiens latus.

Mon visage & mes yeux me descouvrent incontinent. Tous mes changements commencent par-là: & un peu plus aigres, qu'ils ne sont en effect. Je fay

(f) Je n'ai plus la force de rester la nuit devant la porte d'une Maîtresse, à souffrir le froid ou la pluie. *Horat.* L. III, Od. 10, *vs.* 19.

ouvent pitié à mes amis, avant que j'en 'ente la caufe. Mon miroüer ne m'eftonne pas : car en la jeuneffe mefme, il m'eft advenu plus d'une fois, de chauffer ainfi un teinct & un port trouble, & de mauvais prognoftique, fans grand accident : en maniere que les Medecins, qui ne trouvoyent au dedans caufe qui refpondift à cette alteration externe, l'attribuoient à l'efprit, & à quelque paffion fecrette, qui me rongeaft au dedans. Ils fe trompoyent. Si le corps fe gouvernoit autant felon moy, que faict l'ame, nous marcherions un peu plus à noftre ayfe. Je l'avois lors, non feulement exempte de trouble, mais encore pleine de fatisfaction, & de fefte : comme elle eft le plus ordinairement : moitié de fa complexion, moitié de fon deffein :

(g) *Nec vitiant artus ægræ contagia mentis.*

(g) Et jamais mon efprit n'a mis du dérangement dans mon corps. *Ovid.* Trift. L. III, Eleg. viij, *vf.* 24. — La maniere dont Montagne applique ici les paroles d'Ovide dans un fens tout

Je tiens que cette sienne temperature, a relevé maintesfois le corps de ses cheutes. Il est souvent abbatu : que si elle n'est enjouée, elle est au moins en estat tranquille & reposé. J'eus la siebvre quarte, quatre ou cinq mois, qui m'avoit tout devisagé : l'esprit alla tousjours non paisiblement, mais plaisamment. Si la douleur est hors de moy, l'affoiblissement & langueur ne m'attristent guere. Je vois plusieurs deffaillances corporelles, qui font horreur seulement à nommer, que je craindrois moins que mille passions & agitations d'esprit que je vois en usage. Je prends party de ne plus courre, c'est assez que je me traisne ; ny ne me plains de la décadence naturelle qui me tient,

(h) *Quis tumidum guttur miratur in Alpibus?*

---

opposé à celui qu'elles ont dans ce Poëte, n'est pas fort naturelle. Car ce qu'il a directement dessein de dire, c'est que son esprit n'est point troublé par ce qu'il peut y avoir de dérangé dans son corps.

[h] Qui s'étonne de voir les habitans des Alpes avec un coû gros & enflé, *Juvenal* Sat. XII. *vs.* 162.

Non plus, que je ne regrette, que ma durée ne soit aussi longue & entiere que celle d'un chesne.

Je n'ay point à me plaindre de mon imagination : J'ay eu peu de pensées en ma vie qui m'ayent seulement interrompu le cours de mon sommeil, si elles n'ont esté du desir qui m'esveillast sans m'affliger. Je songe peu souvent ; & lors c'est des choses fantastiques & des chimeres, produictes communément de pensées plaisantes, plustost ridicules que tristes. Et tiens qu'il est vray que les songes sont loyaux interpretes de nos inclinations ; mais il y a de l'art à les assortir & entendre.

(i) *Rex, quæ in vitâ usurpant homines, cogitant, curant, vident,*
Quæque aiunt vigilantes, agitantque, ea se cui in somno accidunt,
Minùs mirum est.

---

[i] O Roi, il n'est pas surprenant que les hommes voyent en songe les choses qui les occupent ordinairement, à quoi ils pensent, qu'ils considérent, dont ils s'entretiennent, & qu'ils

Platon dit davantage (52) que c'est l'office de la prudence, d'en tirer des instructions divinatrices pour l'advenir. Je ne voy rien à cela, sinon les merveilleuses experiences, que Socrates, Xenophon, Aristote en recitent, personnages d'authorité irreprochable. Les histoires disent; (53) que les Atlantes ne songent jamais : qu'ils ne mangent aussi rien, qui aye prins mort : ce que j'adjouste, d'autant que c'est à l'adventure l'occasion pourquoy ils ne songent point. Car Pythagoras ordonnoit (54) certaine preparation de nourriture, pour faire les songes à propos. Les

---

roulent dans leur esprit lorsqu'ils sont éveillés. *Cic. de Divinat.* L. I. c. xxij. —— Les vers Latins sont pris d'une Tragédie d'*Accius*, intitulé *Brutus*. C'est un Devin, qui parle ici à Tarquin le Superbe, l'un des premiers personnages de la piece. Il ne reste que quelques fragmens des ouvrages de cet ancien Poëte Tragique.

[52] Dans le *Timée*, p. 71, où il traite du Foye.

(53) *Herodote*, L. IV. p. 322.

[54] Et *Platon* aussi, au rapport de *Cicéron*, d'où Montagne a pris ce qu'il nous dit ici de Pythagore : *Jam* Pythagoras & Plato.... *quo in somnis certiora videamus, præparatos quodam cultu atque victu proficisci ad dormiendum jubent.* de Divinat. L. II. c. 58.

miens font tendres, & ne m'apportent aucune agitation de corps, ny expression de voix. J'ay veu plusieurs de mon temps, en estre merveilleusement agitez. Theon le Philosophe (55) se promenoit en songeant : & le valet de Pericles sur les tuilles mesmes & faiste de la maison.

Je ne choisis guere à table, & me prens à la premiere chose & plus voisine : & me remue mal volontiers d'un goust à un autre. La presse des plats, & des services me desplaist, autant qu'autre presse. Je me contente aysément de peu de mets, & hay l'opinion de Favorinus (56) qu'en

[55] *Diogene Laërce*, dans la vie de Pyrrhon, L. IX. *Segm.* lxxxij. J'ai connu un savant homme qui soutenoit que c'étoient là de vrais contes à dormir debout. On trouve dans les *Observations de Menage* sur cet endroit de Diogene Laërce un passage de Galien, où ce docte Medecin nous apprend, qu'*ayant ouï dire*, *qu'il arrivoit à certaines gens de marcher tout endormis*, *il n'en avoit rien cru jusqu'à ce qu'ayant été engagé à voyager à pié toute une nuit*, *il fut forcé de le croire*, *par l'experience qu'il en fit lui-même*, &c. Mais par ce principe, Galien nous met en droit de n'en rien croire, que nous ne l'ayons éprouvé aussi bien que lui.

[56] Ou plutôt celle de certains Directeurs d'une

un festin, il faut qu'on vous desrobe la viande où vous prenez appetit, & qu'on vous en substitue toujours une nouvelle: Et que c'est un miserable souper, si on n'a saoulé les assistans de crouppions de divers oyseaux, & que le seul bequefigue merite qu'on le mange en entier. J'use familierement de viandes sallées; si aymé-je mieux le pain sans sel: Et mon boulanger chez moy, n'en sert pas d'autre pour ma table, contre l'usage du pays. On a eu en mon enfance principalement à corriger le refus, que je faisois des

extravagante délicatesse de bouche, dont *Favorinus* avoit montré le ridicule dans une Oraison composée sur ce sujet: c'est ce qui paroit clairement par un passage qui nous a été conservé par *Aulu-gelle, L. XV, c. viij. & qui commence ainsi*; Præfecti popinæ atque luxuriæ negant cœnam lautam esse, nisi, quàm libentissimè edis, tum auferatur, & alia esca melior atque amplior succinturietur. Is nunc flos cœnæ habetur inter istos, qui negant ullam avem præter ficedulam totam comesse oportere; ceterarum avium atque altilium, nisi tantùm apponatur ut à cluniculis inferiori parte saturi fiant, convivium putant inopiâ sordere. — Je ne comprends pas comment Montagne a pu dire après avoir lu ces paroles, *Je hais l'opinion de Favorinus*, c'est ce que Favorinus condamne directement.

choses que communement on ayme le mieux, en cet aage, succres, confitures, pieces de four. Mon gouverneur combattit cette hayne de viandes delicates, comme une espece de delicatesse. Aussi n'est-elle autre chose, que difficulté de goust, où qu'il s'applique. Qui oste à un enfant certaine particuliere & obtinée affection au pain bis; & au lard, ou à l'ail, il luy oste la friandise. Il en est, qui sont les laborieux, & les patiens pour regretter le bœuf, & le jambon, parmy les perdris. Ils ont bon temps: c'est la delicatesse des delicats; c'est le goust d'une molle fortune, qui s'affadit aux choses ordinaires & accoustumées, (k) *Per quæ luxuria divitiarum tædio ludit.* Laisser à faire bonne chere de ce qu'un autre la faict; avoir un soing curieux de son traictement, c'est l'essence de ce vice:

(k) Par lesquelles le luxe se joue du dégoût qui accompagne les richesses. *Senec.* Epist. xviij.

(l) *Si modicâ cœnare times olus omne patellâ.*

Il y a bien vraymenṭ cette difference, qu'il vaut mieux obliger son desir, aux choses plus aysées à recouvrer; mais c'est tousjours vice de s'obliger. J'appellois autresfois delicat, un mien parent qui avoit desaprins en nos galeres, à se servir de nos lits, & se despouiller pour se coucher.

Si j'avois des enfans masles, je leur desirasse volontiers ma fortune. Le bon pere que Dieu me donna (qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde) m'envoya dès le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, & m'y tient autant que je fus en nourisse, & encore au-delà; me dressant à la plus basse & commune façon de vivre: (m) *Magna pars libertatis est*

(l) Si tu ne sais point te contenter d'un petit plat d'herbes pour ton souper. *Horat.* L. I. *v.* 2.

(m) Une grande partie de notre liberté dépend d'un ventre bien morigené. *Senec.* Epist. cxxiij.

benè moratus venter. Ne prenez jamais, donnez encore moins à vos femmes, la charge de leur nourriture; laiſſez-les former à la fortune, ſous des loix populaires & naturelles; laiſſez à la couſtume, de les dreſſer à la frugalité & l'auſterité; qu'ils ayent pluſtoſt à deſcendre de l'aſpreſté, qu'à monter vers elle. Son humeur viſoit encore à une autre fin. De me rallier avec le peuple, & cette condition d'hommes, qui a beſoing de noſtre ayde : & eſtimoit que je fuſſe tenu de regarder pluſtoſt vers celuy qui me tend les bras, que vers celuy qui me tourne le dos. Et fut cette raiſon, pourquoy auſſi il me donna à tenir ſur les fonts, à des perſonnes de la plus abjecte fortune, pour m'y obliger & attacher.

Son deſſein n'a pas du tout mal ſuccédé. Je m'adonne volontiers aux petits; ſoit pour ce qu'il y a plus de gloire : ſoit par naturelle compaſſion, qui peut infiniment en moy. Le party que je condamneray en nos guerres, je le condamneray plus

asprement, fleurissant & prospere. Il sera pour me concilier aucunement à soy quand je le verray miserable & accablé. Combien volontiers je considere la belle humeur (57) de Chelonie, fille & femme de Roys de Sparte ! Pendant que Cleombrotus son mary, aux desordres de sa ville, eust advantage sur Leonidos son pere, elle fist la bonne fille, se r'allie avec son pere, en son exil, en sa misere, s'opposant au victorieux. La chance vint-elle à tourner ? la voylà changée de vouloir, avec la Fortune, se rangeant courageusement à son mary, lequel elle suivit par tout, où sa ruine le porta : N'ayant ce me semble autre choix, que de se jetter au party, où elle faisoit le plus de besoing, & où elle se montroit plus pitoyable. Je me laisse plus naturellement aller après l'exemple de Flaminius, qui

(57) Ceux qui ont l'ame noble & tendre, feront fort bien de quitter ici Montagne, pour aller lire ce que Plutarque rapporte de cette généreuse Princesse, dans la vie *d'Agis & Cleomene*, ch. v. de la traduction d'Amyot.

(58) se prestoit à ceux qui avoient besoing de luy plus qu'à ceux qui luy pouvoient bien faire : que je ne fais à celuy de Pyrrhus (59) propre à s'abaisser sous les grands, & s'enorgueillir sur les petits.

Les longues tables m'ennuyent, & me nuisent : car, soit pour m'y estre accoustumé enfant, à faute de meilleure contenance, je mange autant que j'y suis. Pourtant chez moy, quoy qu'elle soit des courtes, je m'y mets volontiers un peu après les autres, sur la forme d'Auguste [60] : Mais je ne l'imite pas, en ce qu'il en sortoit aussi avant les autres. Au rebours, j'ayme à me reposer long temps après, & en oyr conter : pourveu que je ne m'y mesle point ; car je me lasse & me blesse de parler, l'estomach plein ; autant comme je treuve l'exercice de crier, & contester avant le repas, très salubre & plaisant.

---

(58) Dans sa Vie, par *Plutarque*, c. I.
(59) Voyez sa Vie, par *Plutarque*, c. ij.
(60) *Suetone*, Dans la Vie de cet Empereur, c. lxxiv.

Les anciens Grecs & Romains avoient meilleure raison que nous, assignants à la nourriture, qui est une action principale de la vie, si autre extraordinaire occupation ne les en divertissoit, plusieurs heures, & la meilleure partie de la nuict : mangeants & beuvants moins hastivement que nous, qui passons en poste toutes nos actions : & estendans ce plaisir naturel, à plus de loisir & d'usage, y entresemants divers offices de conversation, utiles & agreables.

Ceux qui doivent avoir soing de moy, pourroient à bon marché me desrober ce qu'ils pensent m'estre nuisible : car en telles choses, je ne desire jamais, ny ne treuve à dire, ce que je ne vois pas : Mais aussi de celles qui se presentent, ils perdent leur temps de m'en prescher l'abstinence : Si que quand je veux jeusner, il me faut mettre à part des souppeurs : & qu'on me presente justement autant qu'il est besoing pour une reiglée collation ; car si je me mets à table, j'ou-

blie ma resolution. Quand j'ordonne qu'on change d'appreſt à quelque viande ; mes gens ſçavent, que c'eſt-à-dire que mon appetit & allanguy, eſt que je n'y toucheray point.

En toutes celles qui le peuvent ſouffrir, je les aime peu cuites. Et les aime fort mortifiées ; & juſques à l'alteration de la ſenteur, en pluſieurs. Il n'y a que la dureté qui generallement me faſche (de toute autre qualité, je ſuis auſſi nonchalant & ſouffrant qu'homme que j'aye cogneu) ſi que contre l'humeur commune, entre les poiſſons meſme, il m'advient d'en treuver, & de trop frais, & de trop fermes. Ce n'eſt pas la faute de mes dents, que j'ay eu tousjours bonnes juſques à l'excellence ; & que l'aage ne commence de menacer qu'à cette heure. J'ay apprins dès l'enfance, à les frotter de ma ſerviette, & le matin, & à l'entrée & iſſue de la table. Dieu faict grace à ceux à qui il ſouſtrait la vie par le menu. C'eſt le ſeul benefice de la vieilleſſe.

La derniere mort en sera d'autant moins pleine & nuisible : & elle ne tuera plus qu'un demy, ou un quart d'homme. Voilà une dent qui me vient de cheoir, sans douleur, sans effort, c'estoit le terme naturel de sa durée. Et cette partie de mon estre, & plusieurs autres, sont desja mortes, autres demy mortes, des plus actives, & qui tenoyent le premier rang pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que je fonds, & eschappe à moy : Quelle bestise sera-ce à mon entendement, de sentir le sault de cette cheute, desja si avancée, comme si elle estoit entiere ? Je ne l'espere pas. A la verité, je reçoy une principale consolation aux pensées de ma mort, qu'elle soit des justes & naturelles : & que meshuy je ne puisse en cela, requerir ny esperer de la destinée, faveur * qu'illegitime. Les hommes se font accroire, qu'ils ont eu autresfois, comme la stature, la vie aussi plus grande.

* *Qu'extraordinaire, contre les regles.*

Mais

Mais ils se trompent : & Solon, qui est de ces vieux temps-là, [61] en taille pourtant l'extreme durée à soixante & dix ans. Moy qui ay tant adoré & si universellement [62] cet *àriston mêtron*, du temps passé, & qui ay tant prins pour la plus parfaicte, la moyenne mesure : pretendray-je une demesurée & prodigieuse vieillesse? Tout ce qui vient au revers du cours de Nature, peut estre fascheux : mais ce qui vient selon elle, doit estre tousjours plaisant. [n] *Omnia, quæ secundum naturam fiunt, sunt habenda in bonis.* Par ainsi, dit Platon [63] la mort que les playes ou maladies apportent, soit violente : mais celle qui nous surprend, la vieillesse nous y conduisant, est de toutes la plus legere, & aucunement

(61) *Herodote*, L. I. c. xxij.
(62) Cette *excellente mediocrité*, si recommandée autrefois, & en particulier par *Cleobule*, un des sept Sages de Grece, comme on peut oir dans *Diogene Laërce*, L. I. Segm. xciij.
(n) Tout ce qui se fait selon la Nature, doit re compté pour un bien. *Cic.* de Senect. c. xix.
(63) In Timæo, p. 81.

delicieuse. [o] *Vitam adolescentibus vis aufert, senibus maturitas.* La mort se mesle & confond partout à nostre vie: le declin préoccupe son heure, & s'ingere au cours de nostre avancement mesme. J'ay des portraits de ma forme de vingt & cinq, & de trente cinq ans: je les compare avec celuy * d'asteure: Combien de fois, ce n'est plus moy! Combien est mon image presente plus esloignée de celles-là, que de celle de mon trespas! C'est trop abuser de Nature, de la tracasser si loing, qu'elle soit contraincte de nous quitter: & abandonner nostre conduicte, nos yeux, nos dents, nos jambes, & le reste, à la mercy d'un secours estranger & mandié: & nous resigner entre les mains de l'Art, las de nous suyvre. Je ne suis excessivement desireux, ny de salades, ny de fruicts, sauf les melons.

(o) La vie est comme arrachée de force aux jeunes gens; & c'est la maturité qui l'ôte aux vieillards. *Cic.* de Senect. c. xix.

* Orthographe & prononciation Gasconne, au lieu d'*à cette heure*.

Mon pere haïssoit toute sorte de sauces, je les ayme toutes. Le trop manger m'empesche : mais par sa qualité, je n'ay encore cognoissance bien certaine, qu'aucune viande me nuise : comme aussi je † ne remarque, ny lune pleine, ny basse, l'automne du printemps. Il y a des mouvemens en nous, inconstants & incogneus. Car des raiforts, pour exemple, je les ay treuvez premierement commodes, depuis fascheux, à present derechef commodes. En plusieurs choses, je sens mon estomach & mon appetit aller ainsi diversifiant : J'ay rechangé du blanc au clairet, & puis du clairet au blanc.

Je suis friand de poisson, & fais mes jours gras de maigres, & mes festes des jours de jeusnes. Je croy ce qu'aucuns disent, qu'il est de plus aisée digestion que la chair. Comme je fais conscience de manger de la viande, le jour de poisson : aussi fait mon goust, de mesler le

† *Je ne distingue — ni l'Automne du Printemps.*

poisson à la chair : Cette diversité me semble trop esloignée.

Dès ma jeunesse, je desrobois par fois quelque repas ; ou afin d'aiguiser mon appetit au lendemain (car comme Epicurus jeusnoit & faisoit des repas maigres pour accoustumer sa volupté à se passer de l'abondance ; moy au rebours, pour dresser ma volupté à faire mieux son profit, & se servir plus alaigrement, de l'abondance,) ou je jeusnois, pour conserver ma vigueur au service de quelque action de corps ou d'esprit : car & l'un & l'autre s'apparesse cruellement en moy, par la repletion : [Et sur-tout, je hay ce sot accouplage, d'une Deesse si saine & si alaigre, avec ce petit Dieu indigeste & roteur, tout bouffy de la fumée de sa liqueur] ou pour guarir mon estomach malade, ou pour estre sans compaignie propre. Car je dy comme ce mesme Epicurus [64], qu'il ne faut pas

[64] *Ante, inquit* (Epicurus) *circumspiciendum est, cum quibus edas & bibas, quàm quid edas & bibas.* Senec. *Epist.* xcj.

tant regarder ce qu'on mange, qu'avec qui on mange. Et loue Chilon, [65] de n'avoir voulu promettre de se treuver au festin de Periander, avant que d'estre informé, qui estoient les autres conviez. Il n'est point de si doux apprest pour moy, ny de sauce si appetissante, que celle qui se tire de la societé. Je croy qu'il est plus sain, de manger plus bellement & moins, & de manger plus souvent : Mais je veux faire valoir l'appetit & la faim : je n'aurois nul plaisir à traisner à la medecinale, trois ou quatre chetifs repas par jour, ainsi contraincts. Qui m'asseureroist, que le goust ouvert, que j'ay ce matin, je le retreuvasse encore à souper? Prenons, sur-tout les vieillards, le premier temps opportun qui nous vient. Laissons aux faiseurs d'almanachs les esperances & les prognostiques. L'extreme fruict de ma santé, c'est la volupté : tenons-nous à la premiere presente,

(65) Dans *le Banquet des sept Sages*, par Plutarque c. iij. *de la traduction d'Amyot.*

& cogneue. J'evite la constance en ces Loix de jeusne. Qui veut qu'une forme luy serve, fuye à la continuer : nous nous y durcissons, nos forces s'y endorment : six mois après, vous y aurez si bien acoquiné vostre estomach, que votre profit, ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user autrement sans dommage.

Je ne porte les jambes, & les cuisses, non plus couvertes en hyver qu'en esté ; un bas de soye tout simple. Je me suis laissé aller pour le secours de mes rheumes, à tenir la teste plus chaude, & le ventre, pour ma colique : Mes maux s'y habituerent en peu de jours, & desdaignerent mes ordinaires provisions. J'estois monté d'une coiffe à un couvrechef, & d'un bonnet à un chapeau double. Les embourreures de mon pourpoinct ne me servent plus que (*66*) de galbe : ce n'est rien, si je n'y adjouste une peau de lievre, ou de

(66) *De montre, d'apparence.* Sur le mot *Galbe* ou *Garbe*, voyez ce qui a été dit ci-dessus.

vautour : une calote à ma teste. Suyvez cette gradation, vous irez beau train. Je n'en feray rien. Et me desdirois volontiers du commencement que j'y ay donné, si j'osois. Tombez-vous en quelque inconvenient nouveau ? cette reformation ne vous sert plus : vous y estes accoustumé, cherchez-en une autre. Ainsi se ruynent ceux qui se laissent empestrer à des regimes contraincts, & s'y astreignent superstieusement : il leur en faut encore, & encore après, d'autres au-delà ; ce n'est jamais fait.

Pour nos occupations, & le plaisir, il est beaucoup plus commode, comme faisoyent les Anciens de perdre le disner, & remettre à faire bonne chere à l'heure de la retraicte & du repos, sans rompre le jour : ainsi le faisois-je autres-fois. Pour la santé, je treuve depuis par experience au contraire, qu'il vaut mieux disner, & que la digestion se fait mieux en veillant. Je ne suis guere subject à estre alteré ny sain/ny malade : J'ay bien volontiers lors

la bouche seche, mais sans soif. Et communement je ne bois que du desir qui m'en vient en mangeant, & bien avant dans le repas. Je bois assez bien, pour un homme de commune façon : En Esté, & en un repas appetissant, je n'outrepasse point seulement les limites d'Auguste, (67) qui ne beuvoit que trois fois precisement : mais pour n'offenser la reigle de Democritus, [68] qui deffendoit de s'arrester à quatre, comme à un nombre mal fortuné : Je coule à un besoing, jus-

[67] Voyez sa Vie, par *Suetone*, ch. lxxvij.
[68] Ceci est tiré de *Pline*, Hist. Nat. Lib. XXVIII. c. vj. Sect. xvij. *Ed. Hard.* Mais Montagne a mis *Democritus* au lieu de *Demetrius* qui est dans l'Original, & dans la vieille Version Françoise. J'apprens de M. *Barbeyrac*, qui m'a indiqué ce passage de *Pline*, qu'*Erasme* l'ayant cité dans ses *Adages* [Chiliad. II. Cent. iij. Art. j.] avoit aussi mis *Democritus* pour *Demetrius* : d'où l'on peut raisonnablement inferer que Montagne a été puiser dans *Erasme*, sans se donner la peine de consulter *Pline*. Il n'y a guere de Savans, sans en excepter ceux du premier ordre, qui ne soient coupables d'une pareille négligence ; & je ne sais s'il s'en trouve aucun qui ait eu le courage de l'avouer aussi librement que Montagne. *Tel allegue Platon & Homere*, dit-il, *qui ne les vid onques* ; *& moy*, ajoute-t-il, *ay prins des lieux assez ailleurs qu'en leur source* : L. III. c. xij.

ques à cinq. Trois demy septiers, environ. Car les petits verres sont les miens favoris : Et me plaist de les vuider, ce que d'autres evitent comme choses mal seante. Je trempe mon vin plus souvent à moitié, par fois au tiers d'eau. Et quand je suis en ma maison, d'un ancien usage que mon Medecin ordonnoit à mon pere, & à soy, on mesle celuy qu'il me faut, dès la sommellerie, deux ou trois heures avant qu'on serve. Ils disent, que Cranaus [69] Roy des Atheniens fut inventeur de cet usage, de tremper le vin : utilement ou non, j'en ay veu debattre. J'estime plus decent & plus sain, que les enfans n'en usent qu'après seize ou dix-huict ans. La forme de vivre plus usitée & commune, est la plus belle : Toute particularité m'y semble à éviter : & haïrois autant un Aleman qui mist de l'eau au vin, qu'un

(69) Si nous en croyons *Athenée*, ce n'est pas *Cranaus*, mais *Amphictyon*, Roi des Athéniens, qui fut l'inventeur de cet usage. *Athenai*, L. II. c. ij. p. 18. *Je dois cette remarque à* M. Barbeyrac.

François qui le * buroit pur. L'usage public donne loy à telles choses.

Je crains un air empesché, & fuy mortellement la fumée : [la premiere reparation où je courus chez moy, ce fust au cheminées, & aux retraicts, vice commun des vieux bastiments, & insupportable :] & entre les difficultez de la guerre, contre ces espaisses poussieres, dans lesquelles on nous tient enterrez au chauld tout le long d'une journée. J'ay la respiration libre & aysée : & se passent mes morfondements le plus souvent sans offense du poulmon, & sans toux.

L'aspreté de l'Esté m'est plus ennemie que celle de l'Hyver : car outre l'incommodité de la chaleur, moins remediable que celle du froid, & outre le coup que les rayons du Soleil donnent à la teste, mes yeux s'offencent de toute lueur esclatante, je ne sçaurois à cette heure disner assis, vis-à-vis d'un feu ardent, & lumineux.

* *Boiroit.*

Pour amortir la blancheur du papier, au temps que j'avois accoustumé de lire, je couchois sur mon livre une piece de verre, & m'en treuvois fort soulagé. J'ignore jusques à present, l'usage des lunettes : & vois aussi loing, que je fis oncques, & que tout autre : Il est vray, que sur le declin du jour, je commence à sentir du trouble, & de la foiblesse à lire : dequoy l'exercice a tousjours travaillé mes yeux ; mais sur tout nocturne. Voilà un pas en arriere : à toute peine sensible. Je reculeray d'un autre ; du second au tiers, du tiers au quart, si coïement qu'il me faudra estre aveugle formé, avant que je sente la decadence & vieillesse de ma veue. Tant les Parques destordent artificiellement nostre vie ! Si suis-je en doubte, que mon ouïe marchande à s'espaissir : verrez que je l'auray demy perdue, que je m'en prendray encore à la voix de ceux qui parlent à moy. Il faut bien bander l'ame, pour lui faire sentir comme elle s'escoule. Mon marcher est prompt &

ferme : & ne sçay lequel des deux, ou l'esprit ou le corps, j'ay arresté plus malaisément, en mesme poinct. Le prescheur est bien de mes amis, qui oblige mon attention, tout un sermon. A un lieu de ceremonie, où chascun est si bandé en contenance, où j'ai veu les Dames tenir leurs yeux mesmes si certains, que je ne suis jamais venu à bout, que quelque piece des miennes n'extravague tousjours : encore que j'y sois assis, j'y suis peu rassis. Comme la chambriere du Philosophe Chrysippus disoit de son maistre : [70] qu'il n'estoit yvre que par les jambes : car il avoit cette coustume de les remuer, en quelque assiette qu'il fust ; & elle le disoit, lors que le vin esmouvant ses compaignons, luy n'en sentoit aucune altération : on a peu dire aussi dès mon enfance, que j'avoy de la follie aux pieds ou de l'argent vif : tant j'ay de remuement

(70) *Diog. Laërce*, dans la Vie de Chrysippe, L. VII. *Segm.* clxxxiij.

& d'inconstance naturelle, en quelque lieu que je les place.

C'est indecence, outre ce qu'il nuit à la santé, voire & au plaisir, de manger goulument, comme je fais : Je mors souvent ma langue, par fois mes doigts de hastiveté. Diogenes (71) rencontrant un enfant qui mangeoit ainsi, en donna un soufflet à son precepteur. Il y avoit des hommes à Rome, qui enseignoient à mascher, comme à marcher de bonne grace. J'en perds le loisir de parler, qui est un si doux assaisonnement des tables, pourveu que ce soyent des propos de mesme, plaisants & courts.

Il y a de la jalousie & envie entre nos plaisirs ; ils se choquent & empeschent l'un l'autre. Alcibiades, homme bien entendu à faire bonne chere, chassoit la Musique mesme des tables, pour qu'elle ne troublast la douceur des devis, par la

(71) Plutarque, dans le Traité *Que la vertu se peut enseigner*, c. ij.

raison, que Platon luy preste (72) : *Que c'est un usage d'hommes populaires, d'appeller des joueurs d'instruments & des chantres aux festins, à faute de bons discours & agreables entretiens, dequoy les gents d'entendement sçavent s'entrefestoyer.* Varro demande cecy au convive : (73) l'assemblée de personnes belles de presence, & agreables de conversation, qui ne soyent ny muets ny bavards : netteté & delicatesse aux vivres, & aux lieux : & le temps serein. Ce n'est pas une feste peu artificielle, & peu voluptueuse, qu'un bon traictement de table : ny les grands chefs de guerre, ny les grands Philosophes, n'en ont desdaigné l'usage & la science. Mon imagination en a donné trois en garde à ma memoire, que la fortune me rendit de souveraine douceur,

---

(72) Dans le Dialogue, intitulé *Protagoras*. p. 347.

(73) *Si belli homunculi collecti sunt, si lectus locus, si tempus lectum, si apparatus non neglectus* : Paroles de Varron qui nous ont été conservées par *Aulu-Gelle*, L. XIII. c. xj.

en divers temps de mon aage plus fleuriſſant. Mon eſtat preſent m'en forcloſt. Car chaſcun pour ſoy y fournit de grace principale, & de faveur, ſelon la bonne trempe de corps & d'ame, en quoy lors il ſe treuve. Moy qui ne manie que terre à terre, hay cette inhumaine ſapience, qui nous veut rendre deſdaigneux & ennemis de la culture du corps. J'eſtime pareille injuſtice, de prendre à contre-cœur des voluptez naturelles, que de les prendre trop à cœur : (74) Xerxès eſtoit un fat, qui enveloppé en toutes les voluptez humaines, alloit propoſer prix à qui luy en treuveroit d'autres. Mais non guere moins fat eſt celuy, qui retranche celles que Nature luy a treuvées. Il ne les faut ny ſuyvre ny fuir : il les faut recevoir. Je les reçois un peu plus graſſement & gracieuſement, & me laiſſe plus

(74) Xerxes — refertus omnibus præmiis, doniſque fortunæ, — præmium propoſuit, qui inveniſſet novam voluptatem. *Cic.* Tuſc. Quæſt. L. V, c. 7.

volontiers aller vers la pente naturelle. Nous n'avons que faire d'exagerer leur inanité : elle se faict assez sentir, & se produit assez. Mercy à nostre esprit maladif, rabat-joye, qui nous desgouste d'elles, comme de soy-mesme, il traicte & soy, & tout ce qu'il reçoit, tantost avant, tantost arriere, selon son estre insatiable, vagabond & versatile.

(p) *Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis, acescit.*

Moy, qui me vante d'embrasser si curieusement les commoditez de la vie, & si particulierement, n'y treuve, quand j'y regarde ainsi finement, à peu près que du vent. Mais quoy? nous sommes par tout vent. Et le vent encore, plus sagement que nous, s'aime à bruire, & à s'agiter : Et se contente en ses propres offices : sans desirer la stabilité, la solidité, qualitez non siennes.

(p) Tout ce que vous versez dans un vase s'aigrit si le vase n'est pas net. *Horat.* L. I. Epist. II. *vs.* 54.

Les plaisirs purs de l'imagination, ainsi que les desplaisirs, disent aucuns, sont les plus grands, comme l'exprimoit (75) la balance de Critolaüs. Ce n'est pas merveille. Elle les compose à sa poste, & se les taille en plein drap. J'en voy tous les jours, des exemples insignes & à l'adventure desirables. Mais moy d'une condition mixte, grossiere, ne puis mordre si à faict, à ce seul object, si simple que je ne me laisse tout lourdement aller aux plaisirs presents de la loy humaine & generale, intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels. Les Philosophes Cyrenaïques veulent, que comme les douleurs, aussi les plaisirs corporels soyent plus puissants, & comme doubles, & comme plus justes. Il en est, comme dit Aristote, qui d'une farousche stupidité, en font les desgoutez. J'en cognois

(75) Je crois que Montagne applique ici la *balance de Critolaüs* à un usage fort différent de celui qu'en faisoit Critolaüs, s'il faut juger de cette balance par ce qu'en dit Ciceron, *Tusc. Quæst.* L. V. c. 17.

d'autres qui par ambition le font. Que ne renoncent-ils encore au respirer ? que ne vivent-ils du leur & ne refusent la lumiere, de ce qu'elle est gratuite : ne leur coustant ny invention ny vigueur ? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les substantent pour voir au lieu de Venus, de Cerès, & de Bacchus. Chercheront-ils par la quadrature du cercle, jugez sur leurs femmes ? Je hay, qu'on ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table. Je ne veux pas que l'esprit s'y cloue, ny qu'il s'y veautre : mais je veux qu'il s'y applique : qu'il s'y seye, non qu'il s'y couche. Aristippus ne deffendoit que le corps, comme si nous n'avions pas d'ame : Zenon n'embrassoit que l'ame, comme si nous n'avions pas de corps : tous deux vicieusement. Pithagoras, disent-ils, a suivi une Philosophie toute en contemplation : Socrate toute en mœurs & en action : Platon en a treuvé le temperament entre les deux. Mais ils le disent pour en conter.

Et le vray temperament se treuve en Socrates ; & Platon est plus Socratique, que Pythagorique : Et luy sied mieux. Quand je dance, je dance : quand je dors, je dors : Voi e, & quand je me promeine solitairement en un beau verger, si mes pensées se sont entretenues des occurrences estrangeres quelque partie du temps : quelque autre partie je les rameine à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude, & à moy.

Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjoinctes pour nostre besoing, nous fussent aussi voluptueuses ; & nous y convie, non-seulement par la raison, mais aussi par l'appetit : c'est injustice de corrompre ses reigles. Quand je voy, & Cesar, & Alexandre, au plus espais de sa grande besongne, jouir si pleinement des plaisirs humains & corporels, je ne dis pas que ce soit relascher son ame, je dis que c'est la roidir ; sousmettant par vigueur de courage, à l'usage de la vie ordinaire, ces violentes

occupations & laborieuses pensées. Sages, s'ils eussent creu, que c'estoit-là leur ordinaire vocation, cette-cy, l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols. Il a passé sa vie en oisiveté, disons-nous : je n'ay rien faict d'aujourd'huy. Quoy ? avez-vous pas vescu ? C'est non-seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. Si on m'eust mis au propre des grands maniements, j'eusse monstré ce que je sçavoy faire. Avez-vous sceu mediter & manier vostre vie ? vous avez faict la plus grande besongne de toutes. Pour se monstrer & exploicter, Nature n'a que faire de fortune. Elle se montre esgalement en tous estages : & derriere, comme sans rideau. Avez-vous sceu composer vos mœurs ? vous avez bien plus faict que celuy qui a composé des livres. Avez-vous sceu prendre du repos ? vous avez plus faict, que celuy qui a prins des Empires & des Villes.

Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme, c'est vivre à propos. Toutes autres choses,

regner, thesauriser, bastir, n'en sont qu'appendicules & adminicules, pour le plus. Je prends plaisir de voir un General d'armée au pied d'une breche qu'il veut tantost attaquer, se presentant tout entier & delivre, à son disner, au devis, entre ses amis : & Brutus ayant le Ciel & la Terre conspirez à l'encontre de luy, & de la liberté Romaine, desrober à ses rondes, quelques heures de nuict, pour lire & (76) breveter Polybe en toute securité. C'est aux petites ames ensevelies du poids des affaires, de ne s'en sçavoir purement desmesler : de ne les sçavoir & laisser & reprendre.

(q) *O fortes, pejoraque passi*
Mecum sæpè viri, nunc vino pellite curas :
Cras ingens iterabimus æquor.

Soit par gausserie, soit à certes, que le vin Theologal & Sorbonique est passé en

---

(76) C'est-à-dire, *en composer un abrégé* ou *sommaire*, comme a dit Amyot, dans la vie de Marcus Brutus, par Plutarque, c. 1.

[q] Courage, mes amis : vous avez déjà essuyé avec moi de plus grands travaux : noyons nos soucis dans le vin, & demain nous nous rembarquerons. *Horat.* L. I, Od. vij. *vs.* 30, &c.

proverbe, & leurs festins, je trenve que c'est raison, qu'ils en disnent d'autant plus commodement & plaisamment, qu'ils ont utilement & serieusement employé la matinée à l'exercice de leur eschole. La conscience d'avoir bien dispensé les autres heures, est un juste & savoureux condiment des tables. Ainsi ont vescu les Sages. Et cette inimitable contention à la vertu, qui nous estonne en l'un & l'autre Caton, cette humeur severe jusques à l'importunité, s'est ainsi mollement soubmise, & pleue aux loix de l'humaine condition, & de Venus & de Bacchus. Suivant les preceptes de leur secte, qui demandent le sage parfaict, autant expert & entendu à l'usage des voluptez qu'en tout autre devoir de la vie. (r) *Cui cor sapiat, ei & sapiat palatus.*

Le relaschement & facillté, honore ce semble à merveilles, & sied mieux à une

(r) Qu'il ait le palais délicat, aussi bien que le jugement. *Cic.* de Finib. Bon. & Mal. L. II. c. ix.

ame forte & genereuse. (77) Epaminondas n'estimoit pas que de se mesler à la dance des garçons de sa ville, de chanter, de sonner, & s'y embesongner avec attention, fust chose qui desrogeast à l'honneur de ses glorieuses victoires, & à la parfaicte reformation des mœurs qui estoient en luy. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'ayeul, personnage digne de l'opinion d'une geniture celeste, il n'est rien qui luy donne plus de grace, que de le voir nonchalamment & puerillement baguenaudant à amasser & choisir des coquilles (78), & joüer à cornichon va devant, le long de la marine avec Lelius : Et s'il faisoit mauvais temps, s'amusant & se chatouillant à

(77) C'est une conséquence assez naturelle de ce que dit *Cornelius Nepos*, qu'Epaminondas avoit si bien appris à chanter, à danser, & à jouer des instrumens, qu'aucun Thébain ne lui étoit supérieur dans ces différens exercices ; *Eruditus autem sic ut nemo Thebanus magis*, &c. *Corn. Nepos*, dans la Vie d'Epaminondas, c. ij.

(78) Cic. de *Orat.* L. II. c. vj. Lælium semper ferè cum Scipione solitum rusticari, eosque incredibiliter repuerascere esse solitos, — conchas eos & umbilicos ad Cajetam & ad Laurentum legere consuesse,, &c.

representer par escript en Comedies (79), les plus populaires & basses actions des hommes. Et la teste pleine de cette merveilleuse entreprinse d'Annibal & d'Afrique ; [80] visitant les escholes en Sicile, & se treuvant aux leçons de la Philosophie, jusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome : Ny chose

(79) Ces Comédies sont celles de *Terence*, auxquelles Scipion & Lælius eurent beaucoup de part, s'il en faut croire *Suetone*, dans la vie de ce Poëte: dequoi Montagne étoit si fortement persuadé, qu'il déclare expressément ailleurs, *qu'on lui feroit desplaisir de le desloger de cette creance :* L. I. c. xxxix.

(80) Il y a ici une petite méprise, où Montagne doit être tombé pour avoir mal expliqué un passage de Tite-Live. Scipion étant allé faire en Sicile des préparatifs pour une expédition de la derniere importance, on publioit à Rome, dit cet Historien, que Scipion « loin d'être en habit de Soldat, » paroissoit en public habillé non à la mode des » Romains, mais à la Grecque, se promenant en » manteau & en pantoufles dans le lieu des exer» cices, y donnant audience, & s'exerçant lui» même en cet équipage : » *Ipsius etiam Imperatoris non Romanus modo, sed ne Militaris quidem cultus jactabatur, cum pallio crepidisque ambulare in Gymnasio, libelli etiam Palæstræque operam dare*, &c. L. XXXIX. c. xix. Montagne a pris le *Gymnasium*, lieu destiné aux exercices du corps, pour une Ecole de Philosophes, dont l'habit ordinaire étoit un *Manteau.* — Cette critique m'a été communiquée par M. *Barbeyrac*.

chose plus remarquable en Socrates, [81] que ce que tout vieil, il treuve le temps de se faire instruire à baller & joüer des instruments : & le tint pour bien employé. Cettuy-cy s'est veu en extase debout, un jour entier & une nuict, en presence de toute l'armée Grecque, surprins & ravy par quelque profonde pensée. Il s'est veu le premier parmy tant de vaillants hommes de l'armée, courir au secours d'Alcibiades, accablé des ennemis : le couvrir de son corps, & le descharger de la presse, à vive force d'arme. En la bataille Delienne, relever & sauver Xenophon, renversé de son cheval. Et emmy tout le peuple d'Athenes, outré, comme luy, d'un si indigne spectacle, se presenter le premier à recourir Theramenes, que les trente tyrans faisoient mener à la mort par leurs satellites; & ne desista cette hardie entreprinse, qu'à la remontrance de Theramenes mesme :

---

(81) *Xenophon*, dans son *Festin*, c. ij. §. 16. & *suiv.*

quoy qu'il ne fust suivy que de deux, en tout. Il s'est veu, recherché par une beauté, de laquelle il estoit esprins, maintenir au besoing une severe abstinence. Il s'est veu continuellement marcher à la guerre, & fouler la glace les pieds nuds; porter mesme robe en Hyver & en Esté, surmonter tous ses compaignons en patience de travail, ne manger point autrement en festin qu'en son ordinaire: Il s'est veu vingt & sept ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfans, les griffes de sa femme: Et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers, & le venin. Mais cet homme-là estoit-il convié de (82) boire à lut par devoir de civilité:

(82) Bien boire, boire d'autant, *pergraecari*. Cette expression se trouve en ce sens dans Nicot: mais on n'y explique point ce que veut dire proprement *à lut*. Après avoir cherché, pensé, & consulté, je trouve enfin que cette expression nous est venue d'Allemagne, comme l'a prouvé nettement le Commentateur de *Rabelais*, sur ces mots du Prologue du III. Livre: *Je ne suis pas de ces importuns Lifrelofres, qui par force, par oultraige & violence contraignent les Lans & compaignons trin-*

c'estoit aussi celuy de l'armée, à qui en demeuroit l'avantage. Et ne refusoit ny à joüer aux noisettes avec les enfans, ny à courir avec eux sur un cheval de bois, & y avoit bonne grace : Car toutes actions, dit la Philosophie, sient esgallement bien, & honorent esgallement le sage. On a dequoy, & ne doict-on jamais se lasser de presenter l'image de ce personnage à tous patrons & formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie, pleins & purs. Et faict-on tort à nostre instruction, de nous en proposer tous les jours, d'imbeciles & manques, à peine bons à un seul ply : qui nous tirent arriere plustost : corrupteurs plustost que correcteurs. Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts où l'extremité sert de borne, d'arrest & de

---

quer, voire carous, & allus *qui pis est.* On dit encore *faire carouce*, boire à lampées, de l'Allemand *gar-auss*, dit cet habile Commentateur : Et *boire allus*, dont on a fait ensuite *à lut*, par corruption, vient aussi de l'Allemand *all-auss*, & signifie continuer à boire de même durant tout le repas, *pergraecari.*

guide, que par la voye du milieu, large & ouverte ; & selon l'Art, que selon Nature ; mais bien moins noblement aussi, & moins recommandablement.

La grandeur de l'ame n'est pas tant, tirer à mont, & tirer avant, comme sçavoir se ranger & circonscrire. Elle tient pour grand, tout ce qui est assez. Et montre sa hauteur, à aimer mieux les choses moyennes, que les eminentes. Il n'est rien si beau & legitime, que de faire bien l'homme & duement, ny science si ardue que de bien sçavoir vivre cette vie. Et de nos maladies la plus sauvage, c'est mespriser nostre Estre.

Qui veut escarter son ame, le fasse hardiment s'il peut, lors que le corps se portera mal, pour la descharge de cette contagion : Ailleurs au contraire : qu'elle l'assiste & favorise, & ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs ; & de s'y complaire conjugalement : y apportant si elle est plus sage, la moderation, de peur que par indiscretion, ils ne se con-

fondent avec le desplaisir. L'intemperance est peste de la volupté : & la temperance n'est pas son fleau ; c'est son assaisonnement. Eudoxus, (83) qui en establissoit le souverain bien, & ses compaignons, qui la monterent à si haut prix, la savourerent en sa plus gracieuse douceur, par le moyen de la temperance, (84) qui fut en eux singuliere & exemplaire.

J'ordonne à mon ame, de regarder & la douleur & la volupté, de veue pareillement reiglée ? (s) *Eodem enim vitio est effusio animi in lætitiâ, quo in dolore contractio:* & pareillement ferme : Mais gayement l'une, l'autre severement : & selon ce qu'elle y peut apporter, autant soigneuse

---

(83) Comme l'assure *Diogene Laërce*, dans la Vie d'Eudoxe (L. VIII. Segm. lxxxviij.) sur le rapport de Nicomachus, Fils d'Aristote.

(84) Aristote dit positivement qu'Eudoxe se distinguoit par une tempérance extraordinaire, *Moral. ad Nicomachum.* L. X. c. ij. Je tire cette citation des *Observations de Menage* sur Diogene Laërce, L. III. Segm. lxxxviij. p. 391.

(s) L'épanouissement du cœur dans la joie est tout aussi vicieux que le resserrement dans la douleur. *Cic.* Tusc. Quæst. L. IV. c. xxxj.

d'en esteindre l'une, que d'esteindre l'autre. Le voir sainement les biens, tire après soy le voir sainement les maux. Et la douleur a quelque chose de non esvitable, en son tendre commencement ; & la volupté quelque chose d'evitable en sa fin excessive. Platon (85) les accouple, & veut que ce soit pareillement l'office de la fortitude, combattre à l'encontre de la douleur, & à l'encontre des * immoderées & charmeresses blandices de la volupté. Ce sont deux fontaines, ausquelles, qui puise, d'où quand & combien il faut, soit cité, soit homme, soit beste, il est bien-heureux. La premiere, il la faut prendre par medecine & par necessité, plus escharsement : l'autre par soif, mais non jusques à l'yvresse. La douleur, la volupté, l'amour, la haine, sont les

(85) Dans son Dialogue *des Loix*, L. I. p. 636. Citation que j'ai d'abord trouvée dans la traduction de Pufendorff, par M. *Barbeyrac*, Tom. I. p. 238. de la sec. édition.

* Des attraits excessifs & enchanteurs de la volupté.

premieres choses, que sent un enfant : si, la Raison survenant, elles s'appliquent à elles, cela c'est vertu.

J'ay un Dictionnaire tout à part moy : je passe le temps, quand il est mauvais & incommode ; quand il est bon, je ne le veux pas passer, je le retaste, je m'y tiens. Il faut courir le mauvais & se rasseoir au bon. Cette fraze ordinaire de *passe-temps*, & de *passer le temps*, represente l'usage de ces prudentes gens, qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie, que de la couler & eschapper : de la passer, gauchir, & autant qu'il est en eux, ignorer & fuir ; comme chose de qualité ennuyeuse & desdaignable : Mais je la cognois autre : & la treuve, & prisable & commode, voire en son dernier decours, où je la tiens : Et nous l'a Nature mise en main, garnie de telles circonstances & si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous, si elle nous presse, & si elle nous eschappe inu-

tilement. (t) *Stulti vita ingrata est, trepida est, tota in futurum fertur.* Je me compose pourtant à la perdre sans regret: Mais comme perdable de sa condition, non comme † moleste & importune. Aussi ne sied-il proprement bien, de ne se desplaire à mourir, qu'à ceux qui se plaisent à vivre. Il y a du mesnage à la joüyr, je la joüy au double des autres: Car la mesure en la joüyssance, dépend du plus ou moins d'application que nous y prestons. Principalement à cette heure, que j'apperçoy la mienne si briefve en temps, je la veux estendre en poids. Je veux (86) arrester la promptitude de sa

(t) La vie du fou est pleine de désagrémens, toujours dans l'inquiétude, & toute occupée de l'avenir. *Senec.* Epist. xv.

† *Fâcheuse.*

(86) C'est peut-être d'ici qu'on a pris l'idée de cette jolie Chanson:

Plus inconstant que l'onde & le nuage,
Le temps s'enfuit: pourquoi le regretter?
Malgré la pente volage,
Qui l'oblige à nous quitter,
En faire usage
C'est l'arrêter.
Goûtons mille douceurs;

fuicte par la promptitude de ma saisie : & par la vigueur de l'usage, compenser la hastiveté de son escoulement. A mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde, & plus pleine.

Les autres sentent la douceur d'un contentement, & de la prosperité : je la sens ainsi qu'eux : mais ce n'est pas en passant & glissant. Si la faut-il estudier, savourer & ruminer pour en rendre graces condignes à celuy qui nous l'octroye. Ils jouïssent les autres plaisirs, comme ils font celuy du sommeil, sans les cognoistre. A celle fin que le dormir mesme ne m'eschappast ainsi stupidement, j'ay autresfois treuvé bon qu'on me le troublast, afin que je l'entrevisse. Je consulte d'un contentement avec moy ; je ne l'escume pas, je le sonde, & plie ma Raison à le recueillir, devenue chagrine &

* Et si la vie est un passage,
Sur ce passage au moins semons des fleurs.

desgoustée. Me trouvé-je en quelque assiette tranquille, y a-t'il quelque volupté qui me chatouille, je ne la laisse pas friponner aux sens ; j'y associe mon ame : non pas pour s'y engager, mais pour s'y agréer : non pas pour s'y perdre, mais pour s'y treuver. Et l'employe de sa part, à se mirer dans ce prospere estat, à en poiser & estimer le bonheur, & l'amplifier. Elle mesure combien c'est qu'elle doit à Dieu, d'estre en repos de sa conscience & d'autres passions intestines : d'avoir le corps en sa disposition naturelle : joüyssant ordonnément & competemment, des fonctions molles & flatteuses, par lesquelles il luy plaist compenser de sa grace, les douleurs, dequoy sa justice nous bat à son tour. Combien luy vaut d'estre logé en tel poinct, que où qu'elle jette sa veue, le Ciel est calme autour d'elle : nul desir, nulle crainte ou doubte, qui luy trouble l'air : aucune difficulté passée, présente, future, par dessus laquelle son imagination ne passe sans offence.

Cette considération prend grand lustre de comparaison des conditions differentes : Ainsi, je me propose en mille visages, ceux que la fortune, ou que leur propre erreur emporte & tempeste. Et encores ceux-cy plus près de moy, qui reçoivent si laschement, & incurieusement leur bonne fortune. Ce sont gens qui passent voirement leur temps : ils outrepassent le present, & ce qu'ils possedent, pour servir à l'esperance, & pour des ombrages & vaines images, que la fantasie leur met au-devant,

(u) *Morte obitâ quales fama est volitare figuras,*
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus :

lesquelles hastent & allongent leur fuicte, à * mesme qu'on les suit. Le fruict & but de leur poursuicte, c'est poursuivre ; comme Alexandre disoit (87) que la fin de son travail, c'estoit travailler :

(u) Semblables à ces ombres qui reviennent, dit-on, après la mort, ou à ces vaines apparences dont nos sens sont abusés durant le sommeil. VIRG. *Æneid.* L. X. *vs.* 641.

* *A mesure qu'on les suit.*

(87) Dans une Harangue à ses Soldats, telle

(x) *Nil actum credens cùm quid superesset agendum.*

Pour moy donc, j'ayme la vie, & la cultive, telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroyer. Je ne vay pas desirant, qu'elle eust à dire la necessité de boire & de manger : & me sembleroit faillir non moins excusablement, de desirer qu'elle l'eust double : (y) *Sapiens divitiarum naturalium quæsitor accerrimus.*) » Ny que » nous nous substantassions, mettant seu» lement en la bouche un peu de cette » drogue (88) par laquelle Epimenides se » privoit d'appetit, & se maintenoit : Ny » qu'on produisist stupidement des en» fans par les doigts, ou par les talons, » ains parlant en reverence, que plustost

---

qu'*Arien* la lui prête : *De Exped. Alex.* L. V. c. xxvj. *Je tiens cette citation de M.* Barbeyrac.

(x) Ne croyant avoir rien fait, tant qu'il lui restoit quelque chose à faire. *Lucan.* L. II. *vs.* 657. *où le Poëte parle de* César, *qui n'étoit ni moins actif, ni moins infatigable qu'*Alexandre.

(y) Le Sage recherche avidement les richesses naturelles. *Senec.* Epist. cxix.

(88) *Diogene Laërce*, L. I. Segm. cxiv.

» encore, on les produisist voluptueuse-
» ment, par les doigts, & par les talons :
» Ny que le corps fust sans desir & sans
» chatouillement. » Ce sont plaintes ingrates & iniques. J'accepte de bon cœur & recognoissance, ce que Nature a faict pour moy : & m'en agrée & m'en loue. On faict tort à ce grand & tout puissant Donneur, de refuser son don, l'annuller & desfigurer : tout bon, il a faict tout bon, (z) *Omnia quæ secundum naturam sunt, æstimatione digna sunt.*

Des opinions de la Philosophie, j'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides : c'est-à-dire les plus humaines, & nostres. Mes discours sont conformement à mes mœurs, bas & humbles. Elle faict bien l'enfant à mon gré, quand elle se met sur ses ergots, pour nous prescher que c'est une farouche alliance, de marier le divin avec le terrestre, le

(z) Tout ce qui est selon la Nature, est digne d'estime. *Cic.* de Finib. bon. & mal. L. III. c. vj.

raisonnable avec le deraisonnable, le severe à l'indulgent, l'honneste au deshonneste : que la volupté est qualité brutale, indigne que le sage la gouste : Le seul plaisir, qu'il tire de sa joüyssance d'une belle jeune espouse, que c'est le plaisir de sa conscience, de faire une action selon l'ordre, comme de chausser ses bottes pour une utile chevauchée. * N'eussent ses suivants, non plus de droit, & de nerfs & de suc, au despucelage de leurs femmes, qu'en a sa leçon.

Ce n'est pas ce que dict Socrates, son Precepteur & le nostre. Il prise comme il doit, la volupté corporelle : mais prefere celle de l'esprit, comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de varieté, de dignité. Cette cy ne va nullement seule, selon luy ; il n'est pas si fantastique : mais seulement, premiere. Pour luy, la temperance est moderatrice, non

* *Je voudrois que les Sectateurs d'une telle Philosophie n'eussent non plus de droits, &c.*

adverſaire des voluptez. Nature eſt un doux guide : mais non pas plus doux, que prudent & juſte. (a) *Intrandum eſt in rerum naturam, & penitùs quid ea poſtulet, providendum.* Je queſte partout ſa piſte : nous l'avons confondue de traces artificielles. Et ce ſouverain bien Academique & Peripatetique, qui eſt, vivre ſelon icelle, devient à cette cauſe difficile à borner & expliquer. Et celuy des Stoïciens, voiſin à celuy-là, qui eſt, conſentir à Nature. Eſt-ce par erreur d'eſtimer aucunes actions moins dignes, de ce qu'elles ſont neceſſaires? Si ne m'oſteront-ils pas de la teſte, que ce ne ſoit un très-convenable mariage du plaiſir avec la neceſſité, avec laquelle, dit un Ancien, les Dieux complottent tousjours. A quoy faire deſmembrons-nous en divorce, un baſtiment tiſſu d'une ſi joincte & fraternelle correſpondance? Au rebours, renoüons-

(a) Il faut entrer dans la nature des choſes, & voir exactement ce qu'elle exige. *Cic. de Finib. bon & mal. L. V. c. xvj.*

le par mutuels offices : que l'esprit esveille & vivifie la pesanteur du corps, le corps arreste la legereté de l'esprit, & la fixe. [b] *Qui velut summum bonum laudat animæ naturam, & tanquam malum, naturam carnis accusat, profectò & animam carnaliter appetit, & carnem carnaliter fugit, quoniam id vanitate sentit humanâ, non veritate divinâ.* Il n'y a piece indigne de nostre soing. En ce present que Dieu nous a faict : nous en devons compte jusques à un poil. Et n'est pas une commission par acquit à l'homme, de conduire l'homme selon sa condition : elle est expresse, naïve & très-principale : & nous l'a le Créateur donnée serieusement & severement. L'au-

(b) Certainement, quiconque exalte l'ame comme le souverain bien, & condamne le corps comme une chose mauvaise, embrasse & chérit l'ame d'une maniere charnelle, & fuit charnellement la chair, parce qu'il ne forme point ce jugement par un principe divin, mais par un principe de vanité humaine. *August.* de Civitate Dei, L. XIV. c. v. *où ce Saint Pere en veut proprement aux Manichéens, qui regardoient la chair & le corps comme une production du mauvais principe.*

thorité peut seule envers les communs entendemens : & poise plus (89) en langage péregrin. Rechargeons-en ce lieu. (c) *Stultitiæ proprium quis non dixerit, ignavè & contumaciter facere quæ facienda sunt : & aliò corpus impellere, aliò animum : distrahique inter diversissimos motus?* Or sus, pour voir, faictes-vous dire un jour, les amusemens, & imaginations, que celuy-là met en sa teste, & pour lesquelles il destourne sa pensée d'un bon repas, & plainct l'heure qu'il employe à se nourir : vous treuverez qu'il n'y a rien si fade, en tous les mets de vostre table, que ce bel entretien de son ame; (le plus souvent il nous vaudroit mieux dormir tout à faict que de veiller à ce à quoy nous veillons) & treuverez que son dis-

---

(89) *Dans un langage étranger*, comme est le Latin dont Montagne va se servir.

(c) Qui n'avoue que c'est le propre de la folie, de faire lâchement & à contre-cœur ce qu'il faut faire; & de pousser le corps d'un côté, & l'esprit de l'autre, de maniere qu'on se trouve partagé entre des mouvemens directement contraires? *Senec.* Epist. lxxiv.

cours & intentions, ne valent voſtre (90) capirotade. Quand ce ſeroient les raviſſemens d'Archimedes meſme, que ſeroit-ce ? Je ne touche pas icy, & ne meſle point à cette marmaille d'hommes que nous ſommes, & à cette vanité de deſirs & cogitation qui nous divertiſſent, ces ames venerables, eſlevées par ardeur de devotion & religion, à une conſtante & conſcientieuſe meditation des choſes divines, leſquelles preoccupants par l'effort d'une vive & vehemente eſperance, l'uſage de la nourriture éternelle, but final, & dernier arreſt des chreſtiens deſirs : ſeul plaiſir conſtant incorruptible : deſdaignent de s'attendre à nos neceſſiteuſes commoditez, fluides & ambiguës, & reſignent facilement au corps, le ſoin & l'uſage de la paſture ſenſuelle & temporelle. C'eſt une eſtude privilegiée. Entre nous, ce ſont

(90) Ou *capilotade*, comme on parle aujourd'hui. Les Italiens & les Eſpagnols diſent *capirotada*; & Rabelais, *cabirotade*, L. IV. c. lix. Sur l'étymologie de ce mot, voyez *capilotade*, dans le Dictionnaire de Menage.

choses que j'ay tousjours veues de singulier accord, les opinions supercelestes, & les mœurs * sousterraines.

Esope ce grand homme † vid son Maistre qui pissoit en se promenant : quoy donc, fit-il, nous faudra-t'il chier en courant ? Mesnageons le temps, encore nous en reste-t'il beaucoup d'oisif, & mal employé. Nostre Esprit n'a volontiers pas assez d'autres heures à faire ses besongnes, sans se desassocier du corps en ce peu d'espace qu'il luy faut pour la necessité. Ils veulent se mettre hors d'eux, & eschapper à l'homme. C'est folie : au lieu de se transformer en Anges, ils se transforment en bestes, au lieu de se hausser ils s'abbattent. Ces humeurs transcendantes m'effrayent, comme les lieux hautains & inaccessibles. Et rien ne m'est fascheux à digerer en la vie de Socrates, que ses extases, & ses demoneries. Rien si humain

* *Très corrompues, infernales.*
† *Vie d'Esope*, par *Planude* p. 23. *Grecé & Latiné*. Parisiis, *an.* 1623.

en Platon, que ce pourquoy ils disent, qu'on l'appelle divin. Et de nos Sciences, celles-là me semblent plus terrestres & basses, qui sont les plus haut montées. Et je ne treuve rien si humble & si mortel en la vie d'Alexandre, que ses fantasies autour de son immortalisation. Philotas le mordit plaisamment par sa response. Il s'estoit conjoüy avec luy par lettre, de l'oracle de Jupiter Hammon, qui l'avoit logé entre les Dieux. « Pour ta considération, j'en suis » bien ayse [91]; mais il y a dequoy » plaindre les hommes, qui auront à vi- » vre avec un homme, & luy obeir, le- » quel outrepasse, & ne se contente de la » mesure d'un homme. »

(d) *Diis te minorem quòd geris, imperas.*

La gentille inscription, dequoy les Athe-

---

(91) *Se quidem gratulari, quòd in numerum Deorum* (Alexander) *receptus esset cæterum misereri eorum quibus vivendum esset sub eo qui modum hominis excederet.* Q. Curt. L. VI, §. 9.

(d) C'est en te soumettant aux Dieux, que tu deviens supérieur aux autres hommes. *Horat.* L. III, Od. VI, *vs.* 5.

niens honorerent la venue de Pompeius en leur ville, se conforme à mon sens :

(92) D'autant es tu Dieu, comme
Tu te recognois homme.

C'est une absolue perfection, & comme divine, de sçavoir jöüyr, loyallement de son estre. Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nostres : & sortons hors de nous, pour ne sçavoir quel il y faict. Si avons-nous beau monter sur des eschasses, car sur des eschasses encore faut-il marcher de nos jambes : & au plus eslevé throne du monde, si ne sommes-nous assis que sur nostre cul. Les plus belles vies sont à mon gré celles qui se rangent au modelle commun & humain avec ordre : mais sans miracle, sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoing d'estre traictée plus tendrement. Recommandons-là à Dieu protecteur de santé & de sagesse : mais gaye & sociale :

(92) Dans la vie de Pompée, par *Plutarque*, c. 7.

(e) Frui paratis & valido mihi,
Latoë, dones, & precor integrâ
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, nec Citharâ carentem.

(e) Je te prie, divin fils de Latone, de me faire jouir de mes biens en santé & avec tout mon bon sens, & de me procurer une vieillesse honorable, & toujours sensible au doux chant des Muses. *Horat.* L. I. Od. xxj. *vs.* 17, *&c.*

Fin du IIIe & dernier Livre des Essais de Michel de Montaigne.



LETTRES
DE
MONTAIGNE,

Qui n'ont point paru dans aucune des Editions précédentes de ses Essais.

Les cinq premieres Lettres qu'on va voir, sont tirées d'un petit Livret publié par Montagne lui-même, environ neuf ans avant la premiere Edition de ses Essais, imprimée à Bourdeaux en 1580. *Ce Livret, qui est devenu fort rare, est imprimé à Paris, de l'Imprimerie de Frederic Morel, rue S. Jean de Beauvais, au franc Meurier, M. D. LXXI. avec Privilege, sous ce titre :* La Mesnagerie de Xenophon ; Les Regles de Mariage de Plutarque ; Lettre de Consolation

de Plutarque à sa Femme. Le tout traduit de Grec en François par feu Mr. *Estienne de la Boëtie*, Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement à Bourdeaux; Ensemble quelques Vers Latins & François (1), de son invention : Item, (2) un DISCOURS sur la mort dudit Seigneur de la Boëtie, par Mr. *de Montaigne*.

(1) Il n'y a pourtant point de vers François dans ce petit livre : & l'on ne voit pas trop bien pourquoi on les y promet dans le titre Pour ce qu'on dit dans l'extrait du Privilege, qu'il y a *ensemble quelques vers Latins & François, & autres Œuvres de son invention*, ce n'est point une chose inutile : car par cette clause Montagne qui étoit héritier des papiers d'*Estienne de la Boëtie*, se procuroit le droit de faire imprimer les vers François, & tout autre ouvrage de cet ami qu'il trouveroit à propos. En effet Montagne fit imprimer des VERS FRANÇOIS d'*Estienne de la Boëtie*, *à Paris, chez Frederic Morel, en* 1582. *Voyez l'A*vis sur les deux dernieres Lettres de Montagne.

(2) C'est ce que j'appellerai ici la CINQUIEME LETTRE; parce que, selon Montagne lui-même, c'est l'Extrait d'une Lettre qu'il écrivit à son pere sur la maladie & la mort de son ami *la Boëtie*.



LETTRE

LETTRE I.

Imprimée au devant de la Mesnagerie de Xenophon.

A Monsieur Monsieur de LANSAC, Chevalier de l'Ordre du Roy, Conseiller de son Conseil privé, Surintendant de ses Finances, & Capitaine de cent Gentils-hommes de sa Maison.

MONSIEUR,

Je vous envoye la Mesnagerie de Xenophon mise en François par feu Monsieur de la Boëtie, présent qui m'a semblé vous estre propre, tant pour estre parti premierement, comme vous sçavez, de la main (1) d'un Gentilhomme de marque, très-grand homme de guerre & de paix,

(1) XENOPHON : le titre de *Gentilhomme*, que lui donne Montagne, pourroit le faire reconnoître. Peut-être l'auroit-il désigné plus honorablement s'il l'eût nommé tout simplement, *un fameux Citoyen d'Athenes.*

que pour avoir pris sa seconde façon (2) de ce personnage, que je sçay avoir esté aymé & estimé de vous pendant sa vie. Cela vous servira tousjours d'aiguillon à continuer envers son nom & sa mémoire vostre bonne opinion & volonté. Et hardiment, Monsieur, ne craignez pas de les accroistre de quelque chose: car ne l'ayant gousté que par les tesmoignages publics qu'il avoit donné de soy, c'est à moy à vous respondre, qu'il avoit tant de degrez de suffisance au delà, que vous estes bien loing de l'avoir cogneu tout entier. Il m'a fait cet honneur vivant, que je mets au compte de la meilleure fortune des miennes, de dresser avec moy une cousture d'amitié si estroite & si joincte, qu'il n'y a eu biais, mouvement ny ressort en son ame, que je n'aye peu considerer & juger, au moins si ma veue n'a quelquefois tiré court. Or, sans mentir, il estoit, à tout prendre, si près du miracle, que pour, me jettant hors des bar-

(2) *D'Etienne de la Boëtie.*

rieres de la vraisemblance, ne me faire mescroire du tout, il est force, parlant de luy, que je me resserre & restraigne au dessoubs de ce que j'en sçay. Et pour ce coup, Monsieur, je me contenteray seulement de vous supplier pour l'honneur & reverence que vous devez à la vérité, de tesmoigner & croire, que nostre Guyenne n'a eu garde de voir rien pareil à luy par les hommes de sa robbe. Soubs l'esperance donc que vous luy rendrez cela qui luy est très-justement deu, & pour le refreschir en vostre mémoire, je vous donne ce Livre : qui tout d'un train aussi vous respondra de ma part, que sans l'expresse deffense que m'en fait mon insuffisance, je vous présenterois autant volontiers quelque chose du mien, en recognoissance des obligations que je vous doy, & de l'ancienne faveur & amitié que vous avez portée à ceux de nostre Maison. Mais, Monsieur, à faute de meilleure monnoye, je vous offre en payement une très-asseurée volonté de vous faire humble service.

Monſieur, je ſupplie Dieu qu'il vous maintienne en ſa garde.

Voſtre obeyſſant Serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

LETTRE II.

Imprimée au devant des Regles de mariage de Plutarque.

A Monſieur Monſieur de MESMES, Seigneur de Roiſſy & de Mal-aſſize, Conſeiller du Roy en ſon privé Conſeil.

MONSIEUR,

Ç'eſt une des plus notables folies que les hommes facent, d'employer la force de leur entendement à ruiner & choquer les opinions communes & reçues, qui nous portent de la ſatisfaction & contentement. Car là où tout ce qui eſt ſoubs le Ciel, employe les moyens & les outils que Nature luy a mis en mains [comme de vray c'en eſt l'uſage] pour l'agencement

& commodité de son estre, ceulx ici pour sembler d'un esprit plus gaillard, & plus esveillé, qui ne reçoit & qui ne loge rien que mille fois touché & balancé au plus subtil de la Raison, vous esbranlant leurs ames d'une assiette paisible & reposée, pour après une longue queste la remplir en somme, de doubte, d'inquietude, & de fievre. Ce n'est pas sans raison que l'enfance & la simplicité ont été tant recommandées par la Verité mesme. De ma part, j'ayme mieulx estre plus à mon ayse, & moins habile: plus content, & moins entendu. Voilà pourquoy, Monsieur, quoy que [1] des fines gens se mocquent du soing que nous avons de ce qui se passera icy après nous, comme nostre ame logée ailleurs, n'ayant plus à se ressentir des choses de ça bas: j'estime

(1) A cause de certaines gens qui trop fins pourroient me censurer ici, je suis obligé de dire que je ne fais que copier Montagne qui a écrit *des fines gens*, au lieu d'écrire *de fines gens*, comme nous parlons aujourd'hui.

toutesfois que ce soit une grande consolation à la foiblesse & brieveté de cette vie, de croire qu'elle se puisse fermir & allonger par la reputation & par la renommée : & embrasse très-volontiers une si plaisante & favorable opinion engendrée originellement en nous, sans m'enquerir curieusement ny comment ny pourquoy. De maniere que ayant aymé plus que toute autre chose Monsieur de la Boëtie, le plus grand homme, à mon advis, de nostre siecle, je penserois lourdement faillir à mon devoir, si à mon escient je laissois esvanoüir & perdre un si riche nom que le sien, & une memoire si digne de recommandation, & si je ne m'essayois par ces parties-là de le ressusciter & remettre en vie. Je croy qu'il le sent aucunement, & que ces miens offices le touchent & rejoüyssent. De vray il se loge encore chez moy, si entier & si vif, que je ne le puis croire, ny si lourdement enterré, ny si entierement eslongné de nostre commerce. Or, Monsieur, parce que chaque

nouvelle cognoiſſance que je donne de luy & de ſon nom, c'eſt autant de multiplication de ce ſien ſecond vivre, & d'avantage que ſon nom s'ennoblit & s'honore du lieu qui le reçoit, c'eſt à moy à faire non-ſeulement de l'eſpandre le plus qu'il me ſera poſſible, mais encore de le donner en garde à perſonne d'honneur & de vertu : par leſquelles vous tenez tel rang que pour vous donner occaſion de recueillir ce nouvel hoſte, & de lui faire bonne chere, j'ay eſté d'avis de vous preſenter ce petit Ouvrage, non pour le ſervice que vous en puiſſiez tirer, ſçachant bien que à pratiquer Plutarque & ſes compaignons, vous n'avez que faire de truchement : mais il eſt poſſible que Madame de Roiſſy y voyant l'ordre de ſon meſnage & de voſtre bon accord repreſenté au vif, ſera très-aiſe de ſentir la bonté de ſon inclination naturelle avoir non ſeulement atteint, mais ſurmonté ce que les plus ſages Philoſophes ont peu imaginer du devoir & des loix du Mariage. Et en toute

façon, ce me sera tousjours honneur de pouvoir faire chose qui revienne à plaisir à vous ou aux vostres, pour l'obligation que j'ay de vous faire service.

Monsieur, je supplie Dieu, qu'il vous doint très-heureuse & longue vie. De Montaigne ce 30 Avril 1570.

Vostre humble serviteur,
MICHEL DE MONTAIGNE.

LETTRE III.

Imprimée au-devant de la Lettre de consolation de Plutarque à sa femme; & adressée par Montaigne.

A Madamoiselle DE MONTAIGNE, ma Femme.

MA Femme, vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galand homme, aux reigles de ce temps icy, de vous courtiser & caresser encore. Car ils disent qu'un habile homme peut bien prendre

femme : mais que de l'espouser c'est à faire à un sot. Laissons les dire : je me tiens de ma part à la simple façon du vieil aage, aussi en porté-je tantost le poil. Et de vray la nouvelleté couste si cher jusqu'à cette heure à ce pauvre estat (& si je ne sçay si nous en sommes à la derniere enchere) qu'en tout & partout j'en quitte le party. Vivons, ma femme, vous & moi, à la vieille Françoise. Or il vous peult souvenir comme feu Monsieur de la Boëtie ce mien cher frere, & compaignon inviolable, me donna mourant ses papiers & ses livres, qui ont esté depuis le plus favori meuble des miens. Je ne veux pas chichement en user moy seul, ny ne merite qu'ils ne servent qu'à moy. A cette cause il m'a prins envie d'en faire part à mes amis. Et parce que je n'en ay, ce croy-je, nul plus privée que vous, je vous envoye la Lettre Consolatoire de Plutarque à sa Femme, traduite par luy en François : bien marry de quoy la fortune vous a rendu ce présent si propre & que n'ayant enfant

qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de nostre mariage, il a fallu que vous l'ayez perdue dans le deuxiesme an de sa vie. Mais je laisse à Plutarque la charge de vous consoler, & de vous advertir de vostre devoir en cela, vous priant le croire pour l'amour de moy : car il vous descouvrira mes intentions, & ce qui se peut alleguer en cela, beaucoup mieux que je ne ferois moy-mesme. Sur ce, ma Femme, je me recommande bien fort à vostre bonne grace, & prie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde. De Paris ce 10 Septembre 1570.

Vostre bon Mary,
MICHEL DE MONTAIGNE.



LETTRE IV.

Imprimée au devant des Vers Latins d'Estienne de la Boëtie.

A Monseigneur Monsieur DE L'HOSPITAL, Chancelier de France.

MONSEIGNEUR,

J'ai opinion que vous autres à qui la fortune & la raison ont mis en main le gouvernement des affaires du monde, ne cherchez rien plus curieusement que par où vous puissiez arriver à la cognoissance des hommes de vos charges : car à peine est-il nulle Communauté si chetive, qui n'aye en soy des hommes assez pour fournir commodément à chascun de ses offices, pourveu que le departement & le triage s'en peust justement faire. Et ce point là gaigné, il ne resteroit rien pour arriver à la parfaicte composition d'un Estat. Or à mesure que cela est le plus sou-

haitable, il est aussi plus difficile, veu que ny vos yeulx ne se peuvent estendre si loing que de trier & choisir parmy une si grande multitude & si espandue, ny ne peuvent entrer jusques au fond des cœurs pour y veoir les intentions & la conscience, pieces principales à considérer : de maniere qu'il n'a esté nulle chose publique si bien establie, en laquelle nous ne remarquions souvent la faute de ce departement & de ce choix. Et en celles où l'ignorance & la malice, le fard, les faveurs, les brigues & la violence commandent, si quelque election se voit faicte meritoirement & par ordre, nous le devons sans doute à la Fortune, qui par l'inconstance de son bransle divers s'est pour ce coup rencontrée au train de la Raison. Monsieur, cette consideration m'a souvent consolé, sçachant M. *Estienne de la Boëtie* l'un des plus propres & necessaires hommes aux premieres charges de la France, avoir tout du long de sa vie croupy, mesprisé ès cendres de son

fouyer domestique, au grand interest de nostre bien commun : car quant au sien particulier, je vous advise, Monsieur, qu'il estoit si abondamment garny des biens & des thrésors qui deffient la fortune, que jamais homme n'a vescu plus satisfaict ny plus content. Je sçay bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son quartier qu'on estime des grandes, & sçay d'avantage, que jamais homme n'y apporta plus de suffisance, & qu'en l'aage de trente deux ans qu'il mourut, il avoit acquis plus de vraye reputation en ce rang-là que nul autre avant luy. Mais tant y a que ce n'est pas raison de laisser en l'estat de Soldat un digne Capitaine, ny d'employer aux charges moyennes ceux qui feroient bien encores les premieres. A la verité, ses forces furent mal mesnagées, & trop espargnées. De façon que au-delà de sa charge il luy restoit beaucoup de grandes parties oisives & inutiles, desquelles la chose publique eust peu tirer du service ; & luy de la gloire. Or, Monsieur, puis-

qu'il a esté si nonchalant de se pousser soy-mesme en lumiere, comme de malheur la Vertu & l'Ambition ne logent gueres ensemble : & qu'il a esté d'un Siecle si grossier ou si plein d'envie, qu'il n'y a peu nullement estre aydé, par le tesmoignage d'autruy, je souhaite merveilleusement que au moins après luy, sa memoire à qui seule meshuy je dois les offices de nostre amitié, reçoive le loyer de sa valeur, & qu'elle se loge en la recommandation des personnes d'honneur & de vertu. A cette cause m'a-t'il prins envie de le mettre au jour, & de vous le presenter, Monsieur, par ce peu de Vers Latins qui nous restent de luy. Tout au rebours du Maçon qui met le plus beau de son bastiment vers la rue, & du Marchand qui fait monstre & parement du plus riche eschantillon de sa marchandise, ce qui estoit en luy le plus recommandable, le vray suc & moelle de sa valeur l'ont suivy, & ne nous en est demeuré que l'escorce & les feuilles. Qui pourroit faire voir ses reiglez bransles

les de son ame, sa pieté, sa vertu, sa justice, la vivacité de son esprit, le poids & la santé de son jugement, la haulteur de ses conceptions si loing eslevées au dessus du vulgaire, son sçavoir, les graces compaignes ordinaires de ses actions, le tendre amour qu'il portoit à sa miserable Patrie! & sa haine capitale & jurée contre tout vice, mais principalement contre cette vilaine trafique qui se couvre sous l'honorable tiltre de Justice, engendreroit certainement à toutes gens de bien une singuliere affection envers luy meslée d'un merveilleux regret de sa perte. Mais, Monsieur, il s'en faut tant que je puisse cela, que du fruit mesme de ses estudes il n'avoit encores jamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la posterité: & ne nous en est demeuré que ce que par maniere de passetemps il escrivoit quelquefois. Quoy que ce soit, je vous supplie, Monsieur, le recevoir de bon visage: & comme nostre jugement argumente maintefois d'une chose legere une bien grande, & que les jeux

mesmes des grands personnages rapportent aux clair-voyants quelque marque honorable du lieu d'où ils partent, monter par ce sien ouvrage à la cognoissance de luymesme, & en aimer & embrasser par consequent le nom & la memoire. En quoy, Monsieur, vous ne ferez que rendre la pareille à l'opinion très-resolue qu'il avoit de vostre vertu : & si accomplirez ce qu'il a infiniment souhaité pendant sa vie. Car il n'estoit homme du monde en la cognoissance & amitié duquel il se fust plus volontiers veu logé qu'en la vostre. Mais si quelqu'un se scandalise dequoy si hardiment j'use des choses d'autruy, je l'advise qu'il ne fut jamais rien plus exactement dict ny escript, aux escholes des Philosophes, du droict & des devoirs de la sainte amitié, que ce que ce personnage & moy en avons practiqué ensemble. Au reste, Monsieur, ce leger present, pour mesnager d'une pierre deux coups, servira aussi, s'il vous plaist, à vous tesmoigner l'honneur & reverence que je porte à vostre

ſuffiſance, & qualitez ſingulieres qui ſont en vous. Car quant aux eſtrangeres & fortuites, ce n'eſt pas de mon gouſt de les mettre en ligne de compte.

Monſieur, je ſupplie Dieu qu'il vous doint très-heureuſe & longue vie. De Montaigne ce 30 Avril 1570.

Voſtre humble & obeyſſant ſerviteur,
MICHEL DE MONTAIGNE.

LETTRE V.

Ou Extraict d'une Lettre que Monſieur le Conſeiller DE MONTAIGNE *eſcrivist à Monſeigneur* DE MONTAIGNE *ſon Pere, concernant quelques particularitez qu'il remarqua en la maladie & mort de feu Monſieur* DE LA BOETIE.

QUANT à ſes dernieres paroles, ſans doute, ſi homme en doit rendre bon compte, c'eſt à moy, tant parce que du long de ſa maladie il parloit auſſi volontiers à moy qu'à nul autre, que auſſi pour-

ce que pour la singuliere & fraternelle amitié que nous nous estions entreportez, j'avois très-certaine cognoissance des intentions, jugements & volontez qu'il avoit eu durant sa vie, autant, sans doute qu'homme peut avoir d'un autre ; & parce que je les sçavois estre hautes, vertueuses, pleines de très-certaine resolution, & quand tout est dit, admirables. Je prevoyois bien, que si la maladie luy laissoit le moyen de se pouvoir exprimer, qu'il ne luy eschapperoit rien en une telle necessité qui ne fust grand & plein de bon exemple : ainsi je m'en prenois le plus de garde que je pouvois. Il est vray, Monseigneur, comme j'ay la memoire fort courte, & desbauchée encore par le trouble que mon Esprit avoit à souffrir d'une si lourde perte, & si importante, qu'il est impossible que je n'aye oublié beaucoup de choses que je voudrois estre sceues. Mais celles desquelles il m'est souvenu, je les vous manderay le plus au vray qu'il me sera possible. Car pour le representer ainsi fie-

rement arresté en sa brave demarche, pour vous faire voir ce courage invincible dans un corps atteré & assommé par les furieux efforts de la mort & de la douleur, je confesse qu'il y faudroit un beaucoup meilleur style que le mien : parce qu'encores que durant sa vie, quand il parloit de choses graves & importantes, il en parloit de telle sorte qu'il estoit malaysé de les si bien escrire, si est-ce qu'à ce coup il sembloit que son Esprit & sa langue s'efforçassent à l'envy, comme pour luy faire leur dernier service. Car sans doute je ne le vis jamais plein ny de tant de si belles imaginations, ny de tant d'éloquence, comme il a esté le long de cette maladie. Au reste, Monseigneur, si vous treuvez que j'aye voulu mettre en compte ses propos plus legers & ordinaires, je l'ay fait à escient. Car estants dits en ce temps-là, & au plus fort d'une si grande besongne, c'est un singulier tesmoignage d'une ame pleine de repos, de tranquillité & d'asseurance.

Comme je revenois du Palais le Lundi neuviéme d'aoust 1563, je l'envoyay convier à disner chez moy. Il me manda qu'il me remercioit, qu'il se treuvoit un peu mal, & que je lui ferois plaisir si je voulois estre une heure avec luy, avant qu'il partist pour aller en Medoc. Je l'allay treuver bientost après disner. Il estoit couché vestu, & monstroit desja je ne sçay quel changement en son visage. Il me dit que c'estoit un flux de ventre avec des tranchées, qu'il avoit prins le jour avant, joüant en pourpoint sous une robbe de soye, avec Monsieur d'Escars; & que le froid lui avoit souvent fait sentir semblables accidents. Je treuvay bon qu'il continuast l'entreprinse qu'il avoit pieça faite de s'en aller: mais qu'il n'allast pour ce soir que jusques à Germignan qui n'est qu'a deux lieues de la Ville. Cela faisois-je pour le lieu où il estoit logé tout avoisiné de maisons infectes de peste, de laquelle il avoit quelque apprehension, comme revenant de Perigort & d'Agenois

où il avoit laiſſé tout empeſté : & depuis pour ſemblable maladie que la ſienne je m'eſtois autrefois très-bien treuvé de monter à cheval. Ainſi il s'en partit, & Mademoiſelle de la Boëtie ſa femme, & Monſieur de Bouillonnas ſon oncle, avec luy.

Le lendemain de bien bon matin voicy venir un de ſes gens à moy de la part de Mademoiſelle de la Boëtie, qui me mandoit qu'il s'eſtoit fort mal treuvé la nuict d'une forte dyſſenterie. Elle envoyoit querir un Medecin, un Apotiquaire, & me prioit d'y aller, comme je fis l'après-diſnée.

A mon arrivée, il ſembla qu'il fuſt tout eſjouy de me voir : & comme je voulois prendre congé de lui pour m'en revenir, & luy promiſſe de le revoir le lendemain, il me pria avec plus d'affection & d'inſtance qu'il n'avoit jamais faict d'autre choſe, que je fuſſe le plus que je pourrois avec luy. Cela me toucha aucunement. Ce neantmoins je m'en allois quand

Mademoiselle de la Boëtie qui pressentoit desja le ne sçay quel malheur, me pria les larmes à l'œil, que je ne bougeasse pour ce soir. Ainsi elle m'arresta, de quoy il se resjoüyt avecques moy. Le lendemain je m'en revins; & le Jeudy, le fus retreuver. Son mal alloit en empirant : son flux de sang & ses tranchées qui l'affoiblissoient encore plus, croissoient d'heure à autre.

Le Vendredy, je le laissay encores : & le Samedy, je le fus revoir desja fort abbattu. Il me dit lors que sa maladie estoit un peu contagieuse, & outre cela qu'elle estoit mal plaisante, & melancolique : qu'il cognoissoit très-bien mon naturel, & me prioit de n'estre avec luy que par boutées, mais le plus souvent que je pourrois. Je ne l'abandonnay plus. Jusques au Dimanche il n'avoit tenu nul propos de ce qu'il jugeoit de son estre, & ne parlions que des particulieres occurrences de sa maladie, & de ce que les anciens Medecins en avoient dit. D'affai-

ubliques bien peu ; car je l'en treu-
tout desgousté dès le premier jour.
s le Dimanche, il eust une grande
lesse : Et comme il fut revenu à soy,
t qu'il lui avoit semblé estre en une
usion de toutes choses, & n'avoit rien
qu'une espaisse nue, & broüillart obs-
, dans lequel tout estoit pesle-mesle,
ns ordre : toutesfois qu'il n'avoit eu
lesplaisir à tout cet accident. La mort
ien de pire que cela, lui dis-je lors.
; n'a rien de si mauvais, me respon-
l.
epuis lors, parce que dès le commen-
nt de son mal, il n'avoit prins nul
neil, & que nonobstant tous les re-
:s, il alloit tousjours en empirant :
rte qu'on y avoit desja employé cer-
breuvages, desquels on ne sert qu'aux
eres extremitez, il commença à de-
rer entierement de sa guerison ; ce
me communiqua. Ce mesme jour,
qu'il fust treuvé bon, je lui dis,
me sieroit mal pour l'extreme ami-

tié que je luy portois, si je ne me souciois que comme en sa santé on avoit veu toutes ses actions pleines de prudence & de bon conseil, autant qu'à homme du monde, qu'il les continuast encore en sa maladie, & que, si Dieu vouloit qu'il empirast, je serois très-marry qu'à faute d'avisement il eust laissé nul de ses affaires domestiques décousu, tant pour le dommage que ses parents y pourroient souffrir, que pour l'interest de sa reputation; ce qu'il print de moy de très-bon visage. Et après s'estre resolu des difficultez qui le tenoient suspens en cela, il me pria d'appeller son Oncle & sa femme seuls, pour leur faire entendre ce qu'il avoit deliberé quant à son testament. Je lui dis qu'il les estonneroit. Non, non, me dit-il, je les consoleray & leur donneray beaucoup meilleure esperance de ma santé, que je ne l'ay moy-mesme. Et puis il me demanda, si les foiblesses qu'il avoit eues, ne nous avoient pas un peu estonnez. Cela n'est rien, luy fis je; ce sont accidents

dents ordinaires à telles maladies. Vrayement non, ce n'est rien, mon frere, me respondit-il, quand bien il en adviendroit ce que vous en craindiez le plus. A vous ne seroit-ce que heur, luy repliquay-je : mais le dommage seroit à moy qui perdrois la compaignie d'un si grand, si sage & si certain ami, & tel que je serois asseuré de n'en treuver jamais de semblable. Il pourroit bien estre, mon frere, adjousta-t'il : & vous asseure qne ce qui me fait avoir quelque soing, que j'ay de ma guerison, & n'aller si courant au passage que j'ay desja franchi à demy, c'est la consideration de vostre perte, & de ce pauvre homme & de cette pauvre femme (parlant de son oncle & de sa femme) que j'ayme tout deux uniquement ; & qui porteront bien impatiemment (j'en suis asseuré) la perte qu'ils feront en moy, qui de vray est bien grande pour eux & pour vous. J'ay aussi respect au desplaisir qu'auront beaucoup de gens de bien qui m'ont aymé & estimé pendant ma vie,

desquels certes, je le confesse, si c'estoit à moy à faire je serois content de ne perdre encore la conversation. Et si je m'en vais, mon frere, je vous prie vous qui les cognoissez, de leur rendre tesmoignage de la bonne volonté que leur ay portée jusques à ce dernier terme de ma vie. Et puis, mon frere, pour adventure n'estois-je point né si inutile, que je n'eusse moyen de faire service à la chose publique. Mais quoy qu'il en soit, je suis prest à partir quand il plaira à Dieu, estant tout asseuré que je joüyray de l'ayse que vous me predites. Et quant à vous, mon amy, je vous cognois si sage, que, quelque interest que vous y ayez, si vous conformerez-vous volontiers & patiemment à tout ce qu'il plait à sa saincte Majesté d'ordonner de moy: & vous supplie vous prendre garde que le deuil de ma perte ne poulse ce bon homme & cette bonne femme hors des gonds de la Raison. Il me demanda lors comme ils s'y comportoient desja. Je luy dis, que assez

bien pour l'importance de la chose : Ouy (suivit-il) à cette heure qu'ils ont encore un peu d'esperance. Mais si je la leur ay une fois toute ostée, mon frere, vous serez bien empesché à les contenir. Suivant ce respect, tant qu'il vescut depuis, il leur cacha toujours l'opinion certaine qu'il avoit de sa mort, & me prioit bien fort d'en user de mesmes. Quand il les voyoit auprès de luy, il contrefaisoit la chere plus gaye, & les paissoit de belles esperances.

Sur ce point je le laissay pour les aller appeller. Ils composerent leur visage le mieux qu'ils purent pour un temps. Et après nous estre assis autour de son lict, nous quatre seuls, il dit ainsi d'un visage posé & comme tout esjouy : Mon Oncle, ma Femme, je vous asseure sur ma foy, que nulle nouvelle atteinte de ma maladie ou opinion mauvaise que j'aye de ma guerison, ne m'a mis en fantasie de vous faire appeller, pour vous dire ce que j'entreprends ; car je me porte, Dieu

mercy, très-bien, & plein de bonne esperance : mais ayant de longue main apprins, tant par longue experience que par longue estude, le peu d'asseurance qu'il y a à l'instabilité & inconstance des choses humaines, & mesme en nostre vie que nous tenons si chere, qui n'est toutesfois que fumée & chose de neant : & considerant aussi, que puisque je suis malade, je me suis d'autant approché du danger de la mort : j'ay deliberé de mettre quelque ordre à mes affaires domestiques, après en avoir eu vostre advis premierement. Et puis adressant son propos à son Oncle : Mon bon Oncle, dit-il, si javois à vous rendre à cette heure compte des grandes obligations que je vous ay, je n'aurois eu pieça fait : il me suffit que jusques à present, où que j'aye esté, & à quiconque j'en aye parlé, j'aye tousjours dit que tout ce que un très-sage, très-bon & très-liberal pere pouvoit faire pour son fils, tout cela avez-vous fait pour moy, soit pour le

ſoing qu'il a fallu à m'inſtruire aux bonnes Lettres, ſoit lorſqu'il vous a pleu me pouſſer (1) aux eſtats : de ſorte que tout le cours de ma vie a eſté plein de grands & recommandables offices d'amitiez voſtres envers moy : ſomme, quoy que j'aye, je le tiens de vous, je l'advoue de vous, je vous en ſuis redevable, vous eſtes mon vray pere ; ainſi comme fils de famille je n'ay nulle puiſſance de diſpoſer de rien, s'il ne vous plaiſt de m'en donner congé. Lors il ſe teut, & attendit que les ſoupirs & les ſanglots euſſent donné loiſir à ſon Oncle de luy reſpondre, qu'il treuveroit très-bon tout ce qu'il lui plairoit. Lors ayant à le faire ſon héritier, il le ſupplia de prendre de luy le bien qui eſtoit ſien.

Et puis, deſtournant la parole à ſa femme : m'a ſemblance, dit-il, (ainſi

(1) *A des emplois publics* : car (comme dit *Montagne* dans ſa Lettre au Chancelier DE L'HOSPITAL) *ſon amy eſtoit eſlevé aux dignitez de ſon quartier qu'on eſtime des grandes.* Ci-deſſus. p. 133.

l'appelloit-il souvent, pour quelque ancienne alliance qui estoit entre eux) ayant esté joint à vous du saint nœud de mariage, qui est l'un des plus respectables & inviolables que Dieu nous ait ordonné çà bas, pour l'entretien de la societé humaine, je vous ay aimée, cherie & estimée autant qu'il m'a esté possible, & suis tout asseuré que vous m'avez rendu reciproque affection, que je ne sçaurois assez recognoistre. Je vous prie de prendre de la part de mes biens ce que je vous donne, & vous en contenter, encores que je sçache bien que c'est bien peu au prix de vos merites.

Et puis tournant son propos à moy : Mon frere, dit-il, que j'aime si cherement, & que j'avois choisy parmi tant d'hommes, pour renouveller avec vous cette vertueuse & sincere amitié, de laquelle l'usage est par les vices dès si long-temps esloigné d'entre nous, qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité, je vous supplie

pour ſignal de mon affection envers vous, vouloir eſtre ſucceſſeur de ma Bibliotheque & de mes Livres que je vous donne: preſent bien petit, mais qui part de bon cœur; & qui vous eſt convenable pour l'affection que vous avez aux Lettres. Ce vous ſera (2) *memoria tui ſodalis.*

Et puis, parlant à tous generalement, loüa Dieu, dequoy en une ſi extreme neceſſité, il ſe treuvoit accompaigné de toutes les plus cheres perſonnes qu'il euſt en ce monde. Et qu'il lui ſembloit très beau à voir une aſſemblée de quatre ſi accordants & ſi unis d'amitié; faiſant, diſoit-il, eſtat, que nous nous entr'aymions unanimement les uns pour l'amour des autres. Et nous ayant recommandé les uns aux autres, il ſuivit ainſi: Ayant mis ordre à mes biens, encores me faut-il penſer à ma conſcience. Je ſuis Chreſtien, je ſuis Catholique: tel ay veſcu, tel ſuis-je deliberé de clore ma vie. Qu'on me face

(2) Un mémorial de voſtre Ami.

venir un Prestre ; car je ne veux faillir à ce dernier devoir d'un Chrestien.

Sur ce poinct il finit son propos, lequel il avoit continué avec telle asseurance de visage, telle force de parolle & de voix, que là où je l'avois treuvé, lorsque j'entrai en sa chambre, foible, traisnant lentement les mots, les uns après les autres, ayant le pouls abbattu comme de fiebvre lente, & tirant à la mort, le visage palle & tout meurtri ; il sembloit lors, qu'il vinst comme par miracle, de reprendre quelque nouvelle vigueur : le teint plus vermeil, & le pouls plus fort, de sorte que je luy fis taster le mien, pour les comparer ensemble. Sur l'heure j'eus le cœur si serré, que je ne sceus rien lui respondre. Mais deux ou trois heures après, tant pour luy continuer cette grandeur de courage, que aussi parce que je souhaitois pour la jalousie que j'ay eue toute ma vie de sa gloire & de son honneur, qu'il y eust plus de tesmoings de tant & si belles preuves de magnanimité, y ayant plus

ande compaignie en sa chambre, je luy
s, que j'avois rougi de honte dequoy le
ourage m'avoit failly à oüyr ce que luy
ui estoit engagé dans ce mal, avoit eu
urage de me dire : que jusques lors j'a-
ois pensé que Dieu ne nous donnast
ieres si grand avantage sur les acci-
nts humains, & croyois mal-aysément
que quelquefois j'en lisois parmy les
stoires : mais qu'en ayant senti une tel-
preuve, je loüois Dieu dequoy ce
oit esté en une personne de qui je fus-
tant aymé, & que j'aymasse si chere-
ent; & que cela me serviroit d'exem-
e, pour joüer ce mesme roole à mon
ur.

Il m'interrompit pour me prier d'en user
nsi, & de monstrer par effect que les
cours que nous avions tenus ensemble
ndant nostre santé, nous ne les por-
ons pas seulement en la bouche, mais
gravez bien avant au cœur & en l'ame,
ur les mettre en execution aux premie-
s occasions qui s'offriroient; adjoustant

que c'estoit la vraye practique de nos estudes, & de la Philosophie. Et me prenant par la main, « Mon frere, mon amy, *me* » *dit-il*, je t'assure que j'ay fait assez de » choses, ce me semble, en ma vie, avec » autant de peine & difficulté que je fais » cette-cy. Et quand tout est dit, il a fort » long-temps que j'y estois préparé, & que » j'en sçavois ma leçon toute par cœur. » Mais n'est-ce pas assez vescu jusques » à l'aage auquel je suis ? J'estois prest à » entrer à mon trente-troisieme an. Dieu » m'a fait cette grace, que tout ce que » j'ay passé jusques à cette heure de ma vie. » a esté plein de santé & de bonheur : pour » l'inconstance des humains, cela ne » pouvoit gueres plus durer. Il estoit meshuy temps de se mettre aux affaires, » & de voir mille choses mal plaisantes, » comme l'incommodité de la vieillesse, » de laquelle je suis quitte par ce moyen. » Et puis, il est vraysemblable que j'ay » vescu jusqu'à cette heure avec plus de » simplicité & moins de malice que je

» n'eusse par adventure fait, si Dieu m'eust
» laissé vivre jusqu'à ce que le soing de
» m'enrichir, & accommoder mes affai-
» res, me fust entré dans la teste. Quant
» à moy, je suis certain, là je m'envoys
» treuver Dieu, & le sejour des bienheu-
» reux. » Or parce que je montrois mes-
mes au visage l'impatience que j'avois à
l'oüyr : *Comment*, *mon frere*, me dit-il,
*me voulez-vous faire peur? Si je l'avois,
à qui seroist-ce de me l'oster qu'à vous?*

Sur le soir, parce que le Notaire survint, qu'on avoit mandé pour recevoir son Testament, je luy fis mettre par escrit, & puis je luy fus dire s'il ne le vouloit pas signer : non pas signer, dit-il, je le veux faire moy-mesme. Mais je voudrois, mon frere, qu'on me donnast un peu de loisir ; car je me treuve extremement travaillé, & si affoibly que je n'en puis quasi plus. Je me mis à changer de propos ; mais il se reprit soudain, & me dit, qu'il ne falloit pas grand loisir à mourir, & me pria de sçavoir si le Notaire avoit la main

bien legere, car il n'arresteroit gueres à dicter. J'appellay le Notaire : & sur le champ il dicta si viste son testament, qu'on estoit bien empesché à le suivre. Et ayant achevé, il me pria de luy lire : & parlant à moy, voylà, dit-il, le soing d'une belle chose que nos richesses. (3) *Sunt hæc quæ vocantur hominibus bona.* Après que le Testament eut esté signé, comme sa chambre estoit pleine de gens, l me demanda s'il luy feroit mal de parer. Je luy dis que non, mais que ce fust out doucement.

Lors il fit appeller Mademoiselle de Saint-Quentin sa niepce, & parla ainsi à elle : ma niepce, m'amie, il m'a semblé depuis que je t'ai cogneue, avoir veu reluire en toy des traits de très-bonne nature : mais ces derniers offices que tu fais avec une si bonne affection, & telle diligence, à ma presente necessité, me promettent beaucoup de toy ; & vrayement je t'en suis obligé & t'en remercie

(3) *Voilà ce que les hommes appellent des biens.*

très-affectueusement. Au reste, pour me descharger, je t'advertis d'estre premierement devote envers Dieu. Car c'est sans doute la principale partie de nostre devoir, & sans laquelle nulle autre action ne peut estre ny bonne ny belle : & celle-là y estant bien à bon escient, elle traisne après soy par necessité toutes autres actions de vertu. Après Dieu, il te faut aimer & honorer ton pere & ta mere, mesme ta mere, ma sœur que j'estime des meilleures & plus sages femmes du monde : & te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse point emporter aux plaisirs : fuy comme peste ces folles privautez que tu vois les femmes avoir quelquefois avec les hommes : car encore que sur le commencement elles n'ayent rien de mauvais, toutesfois petit à petit elles corrompent l'esprit & le conduisent à l'oisiveté, & de-là, dans le vilain bourbier du vice. Crois-moy : la plus seure garde de la chasteté à une fille, c'est la severité. Je te

prie, & veux qu'il te souvienne de moy, pour avoir souvent devant les yeux l'amitié que je t'ai portée : non pas pour te plaindre, & pour te douloir de ma perte, & cela deffens-je à tous mes amis, tant que je puis, attendu qu'il sembleroit qu'ils fussent envieux du bien, duquel, mercy à ma mort, je me verray bientost jouyssant : & t'asseure, ma fille, que si Dieu me donnoit à cette heure à choisir, ou de retourner à vivre encore, ou d'achever le voyage que j'ay commencé, je serois bien empesché au choix. Adieu, ma niepce m'amie.

Il fit après appeller Mademoiselle d'Arsat sa belle fille, & luy dit : ma fille, vous n'avez pas grand besoing de mes advertissements, ayant une telle mere, que j'ay treuvée si sage, si bien conforme à mes conditions & volontez, ne m'ayant jamais fait nulle faute. Vous serez bien instruicte d'une telle maistresse d'eschole. Et ne treuvez point estrange, si moy, qui ne vous touche d'aucune parenté,

me ſoucie & me meſle de vous. Car eſtant fille d'une perſonne qui m'eſt ſi proche, il eſt impoſſible que tout ce qui vous concerne, ne me touche. Et pourtant ay-je tousjours eu tout le ſoing des affaires de Monſieur d'Arſat voſtre frere, comme des miennes propres. Vous avez de la richeſſe & de la beauté aſſez. Vous eſtes Demoiſelle de bon lieu. Il ne vous reſte que d'y adjouſter les biens de l'eſprit: ce que je vous prie vouloir faire. Je ne vous deffends pas le vice qui eſt tant deteſtable aux femmes : car je ne veux pas penſer ſeulement qu'il vous puiſſe tomber en l'entendement: voire, je crois que le nom meſme vous en eſt horrible. Adieu ma belle fille.

Toute la chambre eſtoit pleine de cris & de larmes, qui n'interrompoient toutesfois nullement le train de ſes diſcours, qui furent longuets. Mais après tout cela il commanda qu'on fiſt ſortir tout le monde, ſauf la garniſon, ainſi nomma-t'il les filles qui le ſervoient. Et puis,

appellant mon frere de Beau-regard : Monsieur de Beau-regard, luy dit-il, je vous remercie bien fort de la peine que vous prenez pour moy : vous voulez bien que je vous decouvre quelque chose que j'ay sur le cœur à vous dire. Dequoy quand mon frere luy eust donné asseurance, il suivit ainsi : Je vous jure que de tous ceux qui se sont mis à la reformation de l'Eglise, je n'ay jamais pensé qu'il y en ait eu un seul qui s'y soit mis avec meilleur zele, plus entiere, sincere & simple affection, que vous. Et crois certainement que les seuls vices de nos Prelats, qui ont sans doubte besoing d'une grande correction, & quelques imperfections que le cours du temps a apporté en nostre Eglise, vous ont incité à cela : je ne vous en veux pour cette heure de mouvoir : car aussi ne prie-je pas volontiers personne de faire quoy que ce soit contre sa conscience. Mais je vous veux bien advertir, qu'ayant respect à la bonne reputation qu'a acquis la maison de laquelle

vous estes, par une continuelle concorde: maison que j'ay autant chere que maison du monde: Mon Dieu, quelle case, de laquelle il n'est jamais sorti acte que d'homme de bien! ayant respect à la volonté de vostre pere; ce bon pere à qui vous devez tant, de vostre bon oncle, à vos freres, vous fuyez ces extremitez: ne soyez point si aspre & si violent: accommodez-vous à eux. Ne faites point de bande & de corps à part: joignez-vous ensemble. Vous voyez combien de ruines ces dissentions ont apporté dans ce Royaume, & vous respons, qu'elles en apporteront de bien plus grandes. Et comme vous estes sage & bon, gardez de mettre ces inconveniens parmy vostre famille, de peur de luy faire perdre la gloire & le bonheur duquel elle a jouy jusques à cette heure. Prenez-en bonne part, Monsieur de Beau-regard, ce que je vous en dis, & pour un certain tesmoignage de l'amitié que je vous porte. Car pour cet effect me suis-je reservé jusques à cette heure à

vous le dire; & à l'adventure vous le disant en l'estat auquel vous me voyez, vous donnerez plus de poids & d'authorité à mes paroles. Mon frere le remercia bien fort.

Le Lundi matin, il estoit si mal qu'il avoit quitté toute esperance de vie. De sorte que deslors qu'il me vit, il m'appella tout piteusement, & me dit : Mon frere, n'avez-vous pas de compassion de tant de tourments que je souffre ? Ne voyez-vous pas meshuy, que tout le secours que vous me faites, ne sert que d'allongement à ma peine ? Bientost après, il s'esvanoüit ; de sorte qu'on le cuida abandonner pour trespassé : enfin on le resveilla à force de vinaigre & de vin. Mais il ne vit de long-temps après : & nous oyant crier autour de luy : il nous dit : mon Dieu qui me tourmente tant ? Pourquoy m'oste-t'on de ce grand & plaisant repos auquel je suis ? laissez-moy, je vous prie, & puis m'oyant, il me dit : Et vous aussi mon frere, vous ne voulez

donc pas que je guerisse ? O quel ayse vous me faites perdre ! Enfin s'estant encore plus remis, il demanda un peu de vin. Et puis s'en estant bien treuvé, me dit que c'estoit la meilleure liqueur du monde. Non est dea, fis-je, pour le mestre en propos, c'est l'eau. (4) C'est mon, repliqua-t'il, *ydôr aristoi.* Il avoit desja toutes les extremités, jusques au visage, glacées de froid, avec cette sueur mortelle qui luy couloit tout le long du corps : & n'y pouvoit-on quasi plus treuver nulle recognoissance de pouls. Ce matin, il se confessa à son Prestre : mais parce que le Prestre n'avoit apporté tout ce qu'il luy falloit, il ne luy peut dire la Messe. Mais le Mardy matin, Mr. la Boëtie le demanda, pour l'aider, dit-il, à faire son dernier office chrestien. Ainsi, il oüit la Messe & fist ses Pasques. Et comme le Prestre prenoit congé de luy, il luy

---

(4) Oui, sans doute, car *l'eau est une chose excellente.* Les deux mots Grecs qui signifient cela, sont de Pindare.

dit : Mon pere ſpirituel, je vous ſupplie humblement, & vous & ceux qui ſont ſoubs voſtre charge, priez Dieu pour moy, ſoit qu'il ſoit ordonné par les très-ſacrez thréſors des deſſeins de Dieu que je finiſſe à cette heure mes jours, qu'il aye pitié de mon ame, * & me pardonne mes peſchez, qui ſont infinis, comme il n'eſt pas poſſible que ſi vile & ſi baſſe creature que moy aye peu executer les commandements d'un ſi haut & ſi puiſſant maiſtre, ou s'il luy ſemble que je faſſe encore beſoing par deçà, & qu'il veuille me reſerver à quelqu'autre heure, ſuppliez-le qu'il finiſſe bien-toſt en moy les angoiſſes que je ſouffre, & qu'il me faſſe la grace de guider doreſnavant mes pas à la ſuicte de ſa volonté, & de me rendre meilleur que je n'ay eſté. Sur ce point il s'arreſta un peu pour prendre haleine : & voyant que le Preſtre s'en alloit, il le rappella, & luy dit : *Encores veux-je dire cecy en voſtre preſence : Je proteſte, que comme j'ay eſté baptizé, foy*

& religion que Moyse planta premierement en Egypte, que les Peres receurent depuis en Judée, & qui de main en main par succession de temps a esté apportée en France. Il sembla à le voir, qu'il eust parlé encores plus long-temps, s'il eust peu : mais il finit priant son Oncle & moy de prier Dieu pour luy. Car ce sont, dit-il, les meilleurs offices que les Chrestiens puissent faire les uns pour les autres. Il s'estoit en parlant descouvert une espaule, & pria son Oncle la recouvrir ; encores qu'il eust un vallet plus près de luy. Et puis, me regardant : (5) *Ingenui est*, dit-il, *cui multum debeas ei plurimum velle debere.* Monsieur de Belot le vint veoir après midy, & il luy dit, lui presentant sa main : Monsieur, mon bon amy, j'estois icy à mesme pour payer ma debte, mais j'ay treuvé un bon crediteur qui me l'a remise. Un peu après comme il se resveilloit en

---

(5) C'est d'un cœur noble, de vouloir être plus obligé à l'on doit beaucoup.

ſurſault ; *Bien bien , qu'elle vienne quand elle voudra , ay veſcu , ainſi veux-je mourir ſoubs la je l'attends , gaillard & de piè coy.* Mots qu'il rediſt deux ou trois fois en ſa maladie. Et puis , comme on luy entre-ouvroit la bouche par force , pour le faire avaller : (6) *An vivere tanti eſt ?* dit-t'il , tournant ſon propos à Monſieur de Belot. Sur le ſoir , il commença bien à bon eſcient à tirer aux traicts de la mort : & comme je ſoupois , il me fiſt appeller n'ayant plus *que l'image & que l'ombre d'un homme*, & comme il diſoit luy-meſme : *Non homo , ſed ſpecies hominis.* Et me dit , à toutes peines : Mon frere , mon amy , pleuſt à Dieu que je viſſe les effects des imaginations que je viens d'avoir. Après avoir entendu quelque temps , qu'il ne parloit plus , & qu'il tiroit des ſoupirs tranchants pour s'en efforcer , car dès lors la langue commençoit fort à luy denier ſon office , quelles ſont-elles , mon frere ?

---

(6) La vie eſt-elle d'un ſi grand prix ?

luy dis-je. Grandes, grandes, me reſpondit-il. Il ne fut jamais, ſuivy-je, que je n'euſſe cet honneur que de communiquer à toutes celles qui vous venoient à l'entendement, voulez-vous pas que j'en joüyſſe encore ? C'eſt mon dea, reſpondit-il : mais, mon frere, je ne puis : elles ſont admirables, infinies, indicibles. Nous en demeuraſmes là ; car il n'en pouvoit plus. De ſorte qu'un peu auparavant il avoit voulu parler à ſa femme, & luy avoit dit d'un viſage le plus gay qu'il le pouvoit contrefaire, qu'il avoit à luy dire un conte. Et ſembla qu'il s'efforçaſt pour parler : mais la force luy defaillant, il demanda un peu de vin pour la luy rendre. Ce fut pour neant ; car il eſvanoüit ſoudain, & fut long-temps ſans voir. Eſtant desja bien voiſin de ſa mort, & oyant les pleurs de Mademoiſelle de la Boëtie, il l'appella, & luy dit ainſi : Ma ſemblance, vous vous tourmentez avant le temps : voulez-vous pas avoir pitié de moy ? Prenez courage. Certes je porte plus la moi-

tié de peine, pour le mal que je vous vois souffrir, que pour le mien : & avec raison, parce que les maux que nous sentons en nous, ce n'est pas nous proprement qui les sentons ; mais certains sens que Dieu a mis en nous : mais ce que nous sentons pour les autres, c'est par certain jugement & par discours de raison que nous le sentons. Mais je m'en voys. Cela, disoit-il, parce que le cœur luy falloit. Or ayant eu peur d'avoir estonné sa femme, il se reprint & dist : Je m'en voys dormir, bon soir, ma femme, allez-vous-en. Voilà le dernier congé qu'il print d'elle. Après qu'elle fut partie, mon frere, me dit-il, tenez-vous auprès de moy s'il vous plaist. Et puis, ou sentant les poinctes de la mort plus pressantes & poignantes, ou bien la force de quelque medicament chaud qu'on luy avoit fait avaller, il print une voix plus esclatante & plus forte, & donnoit des tours dans son lict avec tout plein de violence : de sorte que toute la compagnie commença avoir quelque esperance,

parce

parce que jusques lors la seule foiblesse nous l'avoit fait perdre. Lors entre autres choses il se print à me prier & reprier avecques une extreme affection, de luy donner une place : de sorte que j'eus peur que son jugement fust esbranlé. Mesmes que luy ayant bien doucement remonstré, qu'il se laissoit emporter au mal, & que ces mots n'estoient pas d'homme bien rassis, il ne se rendit point au premier coup, & redoubla encores plus fort: Mon frere, mon frere me refusez-vous doncques une place ? Jusques à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison, & de luy dire, que puisqu'il respiroit & parloit, & qu'il avoit corps, il avoit par consequent son lieu. Voire, voire, me respondit-il, j'en ay, mais ce n'est pas celuy qu'il me faut : & puis quand tout est dit, je n'ay plus d'estre. Dieu vous en donnera un meilleur bientost, luy fis-je. Y fussé-je desja, mon frere, me respondit-il : il y a trois jours que j'ahanne pour partir. Estant sur ses detresses, il m'appella sou-

vent pour s'informer seulement si j'estois près de luy. Enfin il se mit un peu à reposer, qui nous confirma encore plus en nostre bonne esperance. De maniere que sortant de sa chambre, je m'en resjouis avecques Mademoiselle de la Boëtie. Mais une heure après, ou environ, me nommant une fois ou deux, & puis tirant à soy un grand soupir, il rendit l'ame, sur les trois heures du Mercredy matin dixhuitiesme d'Aoust, l'an mil cinq cent soixante-trois, après avoir vescu 32 ans, 9 mois, & 17 jours.



LETTRE VI. (1)

Pour Madamoiſelle PAULMIER. (2)

MADAMOISELLE,

Mes Amis ſçavent que dès l'heure que je vous eus veue, je vous deſtinai un de mes Livres : car je ſentis que vous leur aviez fait beaucoup d'honneur. Mais

(1) L'original écrit de la propre main de Montaigne eſt à préſent dans la bibliotheque d'un ſavant Magiſtrat, ancien Préſident des Echevins d'Amſterdam, M *Gerard Van Papenbrock*, qui a plus de mille Lettres de la propre main des plus ſavans hommes de l'Europe, depuis deux ſiecles. M. *Pierre Morin*, fils de M. *Etienne Morin*, mort Miniſtre & Profeſſeur en Hébreu à Amſterdam, m'a procuré une copie très-exacte de cette lettre, au bas de laquelle il a trouvé ces mots écrits par M. *Van Papenbrock* : *Eſt manùs Michaëlis de Montagne ; ſcripſit* 1588. Cette lettre eſt de la main de Michel de Montagne, qui l'a écrite en 1588.

(2) Cette Demoiſelle, née en 1554, ſe nommoit *Marguerite de Chaumont*. Elle fut mariée en 1574, avec *Julien Le Paulmier*, & mourut en 1599. *Jean le Paulmier*, fils aîné de Julien le Paulmier, & frere du fameux *Grentemeſnil*, étoit pere d'*Hélene le Paulmier*, femme d'Etienne Morin, dont il a été fait mention dans la note précédente.

la courtoisie de Monsieur Paulmier m'oste le moyen de vous le donner, m'ayant obligé depuis à beaucoup plus que ne vaut mon Livre. Vous l'accepterez, s'il vous plaist, comme estant vostre avant que je le deusse ; & me ferez cette grace de l'aimer, ou pour l'amour de lui, ou pour l'amour de moy : & je garderay entiere la debte que j'ay envers Monsieur Paulmier, pour m'en revancher si je puis d'ailleurs par quelque service.

LETTRE VII. (1)

A Monseigneur, Monseigneur DE MONTAIGNE.

MONSEIGNEUR,

Suivant la charge que vous me donnastes l'année passée chez vous à Mon-

(1) J'ai trouvé cette Lettre au-devant de la *Theologie naturelle de Raymon Sebon*, traduite en François, par Messire Michel Seigneur de Mon-

taigne, j'ai taillé & dressé de ma main à Raymond Sebon, ce grand Theologien & Philosophe Espagnol ; un accoustrement à la Françoise ; & l'ay devestu autant qu'il a esté en moy, de ce port farouche, & maintient barbaresque, que vous luy vistes premierement : de maniere qu'à mon opinion, il a mes-huy assez de façon & d'entregent pour se présenter en toute bonne compaignie. Il pourra bien estre, que les personnes délicates & curieuses y remarqueront quelque traict & ply de Gascogne : mais ce leur sera d'autant plus de honte, d'avoir par leur nonchalance laissé prendre sur eux cet avantage, à un homme de tout point nouveau & apprenti en telle besongne. Or, Monseigneur, c'est raison que soubs votre nom, il se pousse en credit, & mette en lumiere, puisqu'il vous doit tout ce qu'il a d'amendement & de reformation. Toutesfois je vois bien

---

taigne, Chevalier de l'Ordre du Roi, & Gentilhomme ordinaire de sa Chambre. *A Rouen*, chez Jean de la Mere : M DC XLI.

que s'il vous plaiſt de compter avec luy ; ce ſera vous qui luy devrez beaucoup de reſte : car en eſchange de ſes excellents & très-religieux diſcours, de ſes hautaines conceptions & comme divines, il ſe treuvera que vous n'y aurez apporté de voſtre part que des mots & du langage ; marchandiſe ſi vulgaire & ſi vile, que qui plus en a, n'en vaut, à l'adventure, que moins.

Monſeigneur, je ſupplie Dieu qu'il vous doint très-longue & très-heureuſe vie.

Voſtre très-humble & tres-obeyſſant fils,
MICHEL DE MONTAIGNE.

AVIS (1)

Sur les deux Lettres ſuivantes.

L'EXEMPLAIRE *des Œuvres de la* BOETIE *dont je me ſers, eſt ūn* in octa-

(1) Tiré de l'édition de Paris 1725, auſſi-bien que les deux Lettres ſuivantes.

vo, *dont le frontispice est intitulé* : LA MESNAGERIE D'ARISTOTE ET XENOPHON ; c'est-à-dire, la maniere de bien gouverner une famille : traduit de Grec en François par feu ESTIENNE DE LA BOETIE, Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement de Bordeaux : & mise en lumiere avec quelques Vers François & Latins, dudit LA BOETIE, par MICHEL Sieur DE MONTAIGNE. A Paris, chez *Claude Morel*, rue Saint Jacques, à la Fontaine, 1600. Les Œconomiques d'Aristote *qui s'y trouvent d'abord ne contiennent* que huit feuillets ; *& le* chiffre *& la* signature *recommencent par la* Lettre à M. de Lansac, *avant laquelle il y a un feuillet retranché, qui vraisemblablement portoit le* frontispice *de* 1571, & *peut-être l'*Extrait du Privilege *au dos ; car je n'en vois point ailleurs en aucun endroit de cet exemplaire. Je le crois cependant, à l'exception de ces* huit premiers feuillets, *être le même que le* Livret, *dont le titre est à la page* 309 *ci-*

*dessus ; & qui a été communiqué à l'E*diteur de Londres, *puisque j'y lis à la fin du* Discours sur la mort de la Boëtie, *fol.* 131, achevé d'imprimer le 24 de Novembre 1570, *& que dans* l'Advertissement au Lecteur, *fol.* 3. v°. *qui fait la huitieme Lettre ci-après, Montagne y dit* qu'il y a sept ans qu'il a perdu *son ami, qui, comme on a vu ci-devant, est mort le* 18 *Août* 1563. *On voit assez souvent un même livre reparoître avec un nouveau titre & une autre année.*

Mais une différence essentielle de l'Exemplaire dont je me sers, c'est que j'y trouve à la fin un cahier de dix-neuf feuillets *sous ce titre :* Vers François, de feu ESTIENNE DE LA BOETIE, Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement à Bourdeaux, à Paris, par *Frederic Morel*, Imprimeur du Roy 1572, avec Privilege; *& au devant de ces Vers la lettre à* Mr. de Foix, *qui est la neuvieme ci-après. Ainsi les* Vers François de la Boetie *n'ont été imprimés qu'un an après ses autres*

Œuvres, *comme l'a judicieusement conjecturé l'*Editeur de Londres *dans la Note* 1, *de la page* 310, *& comme* Mongne *le dit dans cette Lettre à Mr.* de Foix : Car je ne vous celeray pas que la publication n'en ayt esté differée après le reste des Œuvres, sous couleur de ce que par de-là on ne les treuvoit pas assez limez pour estre mis en lumiere.

Ces Vers ne contiennent que la Traduction des plaintes de Bradamant au XXXII Chant de Loys Arioste, *une longue* Chanson *en rime tierce*, *& vingt-cinq* Sonnets, *différents des vingt-neuf qui ne se trouvent que dans l'Edition* in-quarto *de* 1588, *Liv.* I. *Chap.* xxviij, *où* Montagne *dit à Madame* de Grammont : Et n'entrez pas en jalousie, de quoy vous n'avez que le reste de ce que pieça j'en ay faict imprimer sous le nom de *Monsieur de Foix*, vostre bon parent : car certes ceux-cy ont je ne sçay quoy de plus vif & de plus bouillant comme il les fit en sa plus verte jeunesse, & eschauffé d'une

belle & noble ardeur que je vous diray, Madame, un jour à l'oreille. Les autres furent faits depuis, comme il estoit à la poursuicte de son mariage, en faveur de sa femme, & sentent desja je ne sçay quelle froideur maritale. *Afin que l'on en juge mieux, nous donnerons ici le vingt-cinquieme & dernier* Sonnet.

Un Lundi fut le jour de la grande journée
Que l'amour me livra : ce jour il fut vainqueur.
Ce jour il se fit maistre & tyran de mon cœur :
Du fil de ce jour pend toute ma destinée.
Lors fut à mon tourment ma vie abandonnée,
Lors Amour m'asservit à sa folle rigueur.
C'est raison qu'à ce jour, le chef de ma langueur
Soit la place en mes vers la premiere donnée.
Je ne sçay que ce fut, s'Amour tendist ses toiles
Ce jour-là pour m'avoir ; ou bien si les estoiles
S'estoient encontre moy en embusche ordonnées.
Pour vray je fus trahy, mais la main j'y prestois ;
Car plus fin contre moy que nul autre j'estois,
Qui sceus tirer d'un jour tant de males années.

Comme ces vingt-cinq Sonnets sont autres que les vingt-neuf, nous avons jugé à propos, pour rendre notre Edition plus complette, de placer ces vingt-neuf Son-

nets (1) *à la suite du Chap.* xxviij *du Livre I. comme ils le sont dans l'Edition* in-quarto de 1588, *puisqu'ils ne se trouvent point ailleurs*, *& qu'ils* n'ont point été imprimez avec les Œuvres *de la Boëtie : ainsi que dit la Note qui se trouve à la fin du Chap.* xxviij, *dans toutes les Editions des Essais de Montagne postérieures à celle de* 1588.

LETTRE VIII.

Imprimée à la suite de celle à M. de Lansac, & qui sert de Préface aux Œuvres de la Boëtie, Edition de Paris. 1571.

ADVERTISSEMENT AU LECTEUR, par M. de Montaigne.

LECTEUR, tu me dois tout ce dont tu jouis de feu M. Estienne de la Boëtie : car je t'advise que quant à luy il n'y a

(1) Il faut entendre ceci de l'édition de Paris 1725.

rien qu'il eust jamais esperé de te faire voir, voire n'y qu'il estimast digne de porter son nom en public. Mais moy qui ne suis pas si hault à la main, n'ayant treuve autre chose dans sa Librairie, qu'il me laissa par son Testament, encore nay-je pas voulu qu'il se perdist. Et de ce peu de jugement que j'ay, j'espere que tu treuveras, que les plus habiles hommes de nostre siecle font bien souvent feste de moindre chose que cela : j'entends de ceux qui l'ont pratiqué plus jeune; car nostre accointance ne print commencement qu'environ six ans avant sa mort, qu'il avoit fait force autres Vers Latins & François, comme sous le nom de Gironde, & en ay ouy reciter des riches lopins. Mesme celuy qui a escrit les Antiquitez de Bourges en allegue, que je recognoy : mais je ne sçay que tout cela est devenu; non plus que ses Poëmes Grecs. Et à la verité, à mesure que chaque saillie luy venoit à la teste, il s'en deschargeoit sur le premier papier qui luy tomboit en

main, ſans autre ſoing de le conſerver. Aſſeure-toi que j'y ay faict ce que j'ay peu, & que depuis ſept ans que nous l'avons perdu, je n'ay peu recouvrer que ce que tu en vois: ſauf un Diſcours de la ſervitude volontaire (2) & quelques Memoires de nos troubles ſur l'Edit de Janvier 1562. Mais quant à ces dernieres pieces, je leur treuve la façon trop delicate & mignarde pour les abandonner au groſſier & peſant air d'une ſi mal plaiſante ſaiſon. Adieu.

---

(2) On le trouvera ci-deſſous dans cette édition.



LETTRE IX.

Imprimée au devant des Vers d'Eſtienne François de la Boëtie, *Edition de Paris* 1572.

A Monſieur Monſieur DE FOIX, Conſeiller du Roy en ſon Conſeil Privé, & Ambaſſadeur de Sa Majeſté près la Seigneurie de Veniſe.

MONSIEUR,

ESTANT à meſme de vous recommander & à la poſtérité la memoire de feu Eſtienne de la Boëtie, tant pour ſon extreme valeur, que pour la ſinguliere affection qu'il me portoit, il m'eſt tombé en fantaſie, combien c'eſtoit une indiſcretion de grande conſequence & digne de la coërtion de nos Loix; d'aller comme il ſe faict ordinairement, deſrobant à la vertu la gloire, ſa fidelle compaignie, pour en eſtrener, ſans choix & ſans jugement, le

premier venu, selon nos interests particuliers : Veu que les deux resnes principales qui nous guident & tiennent office, sont la peine & la recompense, qui ne nous touchent proprement, & comme hommes, que par l'honneur & la honte ; d'autant que celles-icy donnent droitement à l'ame, & ne se goustent que par les sentiments interieurs & plus nostres : là où les bestes mesmes se voyent aucunement capables de toute autre récompense, & peine corporelle. En oultre, il est bon à voir que la coustume de loüer la vertu mesme de ceux qui ne sont plus, ne vise pas à eux, ains qu'elle fait estat d'aiguillonner par ce moyen les vivants à les imiter : comme les derniers chastiements sont employez par la Justice plus pour l'exemple que pour l'interest de ceux qui les souffrent. Or le loüer & le mesloüer s'entrerespondant de si pareille consequence, il est mal aysé à sauver, que nos Loix deffendent offenser la réputation d'autruy, & ce neanmoins permettent de l'annoblir sans merite. Cette

pernicieuse licence de jetter ainsi à nostre poste au vent les loüanges d'un chascun a esté autrefois diversement retreinte ailleurs, voire à l'adventure ayda-t'elle jadis à mettre la Poste en la mallegrace des Sages. Quoy qu'il en soit, au moins ne se sçauroit-on couvrir, que le vice de mentir ny apparoisse tousjours, très-messeant à un homme bien né, quelque visage qu'on lui donne. Quant à ce personnage de qui je vous parle, Monsieur, il m'envoye bien loing de ces termes : car le danger n'est pas que je luy en preste quelqu'une, mais que je lui en oste : & son malheur porte, que comme il m'a fourny autant qu'homme puisse, de très-justes & très-apparentes occasions de loüange, j'ay bien aussi peu de moyen & de suffisance pour la luy rendre: je dy moy à qui seul il s'est communiqué jusques au vif, & qui seul puis respondre d'un million de graces, de perfections & de vertus qui moisirent oisives au giron d'une si belle ame ; mercy à l'ingratitude de sa fortune. Car la nature des choses

ayant je ne ſçay comment permis, que la verité pour belle & acceptable qu'elle ſoit d'elle-meſme, ſi ne l'embraſſons-nous qu'infuſe & inſinuée en noſtre creance par les outils de la perſuaſion, je me treuve ſi fort deſgarny & de credit pour authoriſer mon ſimple teſmoignage, & d'éloquence pour l'enrichir & le faire valoir, qu'à peu a-t'il tenu que je n'aye quitté là tout ce ſoing, ne me reſtant pas ſeulement du ſien par où dignement je puiſſe preſenter au monde au moins ſon eſprit & ſon ſçavoir. De vray, Monſieur ayant eſté ſurprins de ſa deſtinée en la fleur de ſon aage : & dans le train d'une très-heureuſe & très-vigoureuſe ſanté, il n'avoit penſé à rien moins qu'à mettre au jour des ouvrages qui deuſſent teſmoigner à la poſterité quel il eſtoit en cela. Et à l'adventure eſtoit-il aſſez brave quand il y euſt penſé, pour n'en eſtre pas fort curieux. Mais enfin j'ay prins party qu'il ſeroit bien plus excuſable à luy, d'avoir enſevely avec ſoy tant de ra-

res faveurs du Ciel, qu'il ne feroit à moy d'enfevelir encore la cognoiffance qu'il m'en avoit donnée. Et pourtant ayant curieufement recueilly tout ce que j'ay treuvé d'entier parmy fes brouillars & papiers efpars çà & là, le joüet du vent & de fes eftudes, il m'a femblé bon, quoy que ce fuft de le diftribuer & de le departir en autant de pieces que j'ay peu pour de là prendre occafion de recommander fa memoire à d'autant plus de gents, choififfant les plus apparentes & dignes perfonnes de ma cognoiffance, & defquelles le tefmoignage luy puiffe eftre le plus honorable. Comme vous, Monfieur, qui de vous mefme pouvez avoir eu quelque cognoiffance de luy pendant fa vie, mais certes bien legere pour en difcourir la grandeur de fon entiere valeur. La pofterité le croira fi bon lui femble, mais je lui jure fur tout ce que j'ay de confcience, l'avoir fçeu & veu tel, tout confideré, qu'a peine par fouhait & par imagination pouvois-je monter au-delà, tant s'en faut que je

lui donne beaucoup de compaignons. Je vous supplie très-humblement, Monsieur, non seulement prendre la generale protection de son nom, mais encore de ces dix ou douze Vers François, qui se jettent comme par necessité à l'abry de vostre faveur. Car je ne vous celeray pas que la publication n'en aye esté differée après le reste de ses œuvres, soubs couleur de ce que par de-là on ne les treuvoit pas assez limez pour estre mis en lumiere. Vous verrez, Monsieur, ce qui en est : & parce qu'il semble que ce jugement regarde l'interest de tout ce quartier icy, d'où ils pensent qu'il ne puisse rien partir en vulgaire qui ne sente le sauvage & la barbarie : C'est proprement vostre charge, qui au rang de la premiere Maison de Guyenne receu de vos ancestres avez adjousté du vostre le premier rang encore en toute façon de suffisance, maintenir non-seulement par vostre exemple, mais aussi par l'authorité de vostre tesmoignage, qu'il n'en va pas tousjours ainsi. Et ores que le faire soit plus

naturel aux Gascons que le dire, si est-ce qu'ils s'arment qnelquefois autant de langue que du bras, & de l'esprit que du cœur. De ma part, Monsieur, ce n'est pas mon gibbier de juger de telles choses : mais j'ay oüy dire à personnes qui s'entendent en sçavoir, que ces Vers sont non-seulement dignes de se presenter en place marchande : d'advantage, qui s'arrestera à la beauté & richesse des inventions, qu'ils sont pour le subject autant charnus, pleins, moëlleux, qu'il s'en soit encore veu en nostre langue. Naturellement chasque ouvrier se sent plus roide en certaine partie de son art ; & les plus heureux sont ceux qui se sont empoignez à la plus noble : car toutes pieces egallement necessaires au bastiment d'un corps, ne sont pas pourtant egallement prisables. La mignardise du langage, la douceur & la polissure reluisent à l'adventure plus en quelques autres : mais en gentillesse d'imaginations, en nombre de saillies, poinctes & traicts je ne pense point que nuls autres leur

passent devant. Et si faudroit-il encore venir en composition de ce que ce n'estoit ny son occupation, ny son estude, & qu'à peine au bout de chasque an mettoit-il une fois la main à la plume ; tesmoing ce peu qu'il nous en reste de toute sa vie. Car vous voyez, Monsieur, vert & sec, tout ce qui m'en est venu entre mains, sans choix & sans triage : en maniere qu'il y en a de ceux mesmes de son enfance. Somme, il semble qu'il ne s'en meslast que pour dire qu'il estoit capable de tout faire. Car au reste, mille & mille fois, voire en ses propres ordinaires, avons-nous veu partir de luy choses plus dignes d'estre sçues, plus dignes d'estre admirées. Voylà, Monsieur, ce que la raison & l'affection jointes ensemble par une rare rencontre me commandent vous dire de ce grand homme de bien : & si la privauté que j'ay prinse de m'en adresser à vous, & de vous entretenir si longuement, vous offense, il vous souviendra, s'il vous plaist, que le principal effect de la grandeur & de

l'éminence, c'eſt de vous jetter en butte à l'importunité & embeſongnement des affaires d'autruy. Sur ce après vous avoir preſenté ma très-humble affection à voſtre ſervice, je ſupplie Dieu vous donner, Monſieur, très-heureuſe & longue vie. De Montaigne, ce premier de Septembre 1570.

Voſtre obeyſſant Serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

Fin des Lettres.



DISCOURS
D'ESTIENNE DE LA BOETIE,
DE LA
SERVITUDE VOLONTAIRE.
OU LE CONTR'UN.

D'AVOIR plusieurs Seigneurs aucun bien je ne voy.
Qu'un sans plus soit le Maistre, & qu'un seul soit le Roy,

ce dit Ulysse en Homere parlant en public. S'il n'eust dit, sinon

D'avoir plusieurs Seigneurs aucun bien je ne voy,

cela estoit tant bien dit que rien plus. Mais au lieu que pour parler avec raison, il falloit dire que la domination de plusieurs ne pouvoit estre bonne, puisque la puissance d'un seul, deslors qu'il prend ce

tiltre de Maistre, est dure & desraisonnable; il est allé adjouster tout au rebours,

> Qu'un sans plus soit le Maistre, & qu'un seul soit le Roy.

Toutefois à l'adventure il faut excuser Ulysse, auquel possible lors il estoit besoing d'user de ce langage, & de s'en servir pour appaiser la revolte de l'armée, conformant (je croy) son propos plus au temps, qu'à la verité. Mais à parler à bon escient, c'est un extreme malheur d'estre sujet à un maistre, duquel on ne peut estre jamais asseuré qu'il soit bon, puisqu'il est tousjours en sa puissance d'estre mauvais quand il voudra. Et d'avoir plusieurs maistres, c'est autant que d'avoir autant de fois à estre extremement malheureux. Si ne veux-je pas pour cette heure desbattre cette question tant pourmenée, à sçavoir si les autres façons de Républiques sont meilleures que la Monarchie. A quoy si je voulois venir, encores voudrois-je sçavoir avant que mettre en doubte, quel rang la Mo-

narchie

narchie doit avoir entre les Républiques, ſi elle y en doit avoir aucun : pource qu'il eſt malayſé de croire, qu'il y ait rien du public en ce gouvernement, où tout eſt à un. Mais cette queſtion eſt reſervée pour un autre temps, & demanderoit bien ſon traicté à part : ou pluſtoſt ameneroit quant & ſoy toutes les diſputes politiques.

Pour ce coup je ne voudrois ſinon entendre, s'il eſt poſſible : & comme il ſe peut faire, que tant d'hommes, tant de Villes, tant de Nations, endurent quelquefois un Tyran ſeul, qui n'a puiſſance que celle qu'on lui donne, qui n'a pouvoir de leur nuire, ſinon de tant qu'ils ont vouloir de l'endurer : qui ne ſçauroit leur faire mal aucun, ſinon lors qu'ils ayment mieux le ſouffrir, que luy contredire. Grand' choſe certes, & toutesfois ſi commune, qu'il s'en faut de tant plus douloir, & moins esbahir, de voir un million de millions d'hommes ſervir miſérablement, ayant le col ſous le joug,

non pas contrains par une plus grande force, mais aucunement, ce semble, enchantez & charmez par le seul nom d'Un, duquel ils ne doivent craindre la puissance, puis qu'il est seul, ny aymer les qualitez, puisqu'il est en leur endroit inhumain & sauvage. La foiblesse d'entre nous hommes est telle. Il faut souvent que nous obéissions à la force, il est besoing de temporiser, on ne peut pas tousjours estre le plus fort. Donc si une Nation est contrainte par la force de la guerre de servir à Un, comme la Cité d'Athenes aux trente Tyrans, il ne se faut pas esbahir qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident; ou bientost ne s'esbahir, ny ne s'en plaindre, mais porter le mal patiemment, & se reserver à l'advenir à meilleure fortune. Nostre nature est ainsi, que les communs devoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie. Il est raisonnable d'aimer la Vertu, d'estimer les beaux faits, de cognoistre le bien d'où l'on l'a receu, & diminuer

ſouvent de noſtre ayſe, pour augmenter l'honneur & advantage de celuy qu'on aime & qui le merite. Ainſi donc, ſi les habitans d'un Pays ont treuvé quelque grand perſonnage, qui leur ait monſtré par eſpreuve une grande prevoyance pour les garder, grande hardieſſe pour les defendre, un grand ſoin pour les gouverner : ſi de-là en avant ils s'apprivoiſent de luy obéir, & s'en fier tant que de luy donner quelques advantages, je ne ſçay (1) ſi ce ſeroit ſageſſe : de tant qu'on l'oſte de là où il faiſoit bien, pour l'avancer en lieu, où il pourra mal faire. Mais certes, ſi ne pourroit-il faillir d'y avoir de la bonté, de ne craindre point mal de celuy, duquel on n'a receu que bien.

Mais, ô mon Dieu, que peut eſtre cela ? Comment dirons-nous que cela s'appelle ? Quel malheur eſt celuy-là ? Ou

(1) *Si ce ſeroit un acte de ſageſſe d'autant qu'on l'oſte de là où il faiſoit bien*, &c.

quel vice, ou plustost quel malheureux vice, voir un nombre infini, non pas obéir, mais servir; non pas estre gouvernez, mais tyrannisez, n'ayants ny biens, ny parents, ny enfants, ny leur vie mesme, qui soit à eux ? Souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautez, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare contre lequel il faudroit despendre son sang & sa vie devant, mais d'un seul : non pas d'un Hercules ny d'un Samson, mais d'un seul hommeau (2), & le plus souvent du plus lasche & femenin (3) de la Nation : non pas accoustumé à la poudre des batailles, mais encores à grande peine au sable des tournois : non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de servir vilement à la moindre femmelette. Appellons-nous cela lascheté ? Dirons-nous, que ceux-là qui servent, soyent couards & recreus ? Si deux, trois,

(2) *Hommeau*, petit homme : *Cotgrave* dans son Dictionnaire François & Anglois. On trouve *Hommet*, & *Hommelet* dans Nicot.

(3) *Femenin*, *Feminin*, effeminé : *Cotgrave*.

ſi quatre, ne ſe deffendent d'un, cela eſt eſtrange, mais toutesfois poſſible. Bien pourra l'on dire lors à bon droit, que c'eſt faute de cœur. Mais ſi cent, ſi mille, endurent d'un ſeul, ne dira-t'on pas qu'ils ne veulent point, qu'ils n'oſent pas ſe prendre à luy, & que c'eſt coüardiſe, mais pluſtoſt meſpris & deſdain? Si l'on void, non pas cent, non pas mille hommes, mais cent Pays, mille Villes, un million d'hommes, n'aſſaillir pas un ſeul, duquel le mieux traité de tous en reçoit mal d'eſtre ſerf & eſclave: comment pourrons-nous nommer cela? Eſt-ce laſcheté? Or il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuvent paſſer. Deux peuvent craindre un, & poſſible dix: mais mille, mais un million, mais mille Villes, ſi elles ne ſe deffendent d'un; cela n'eſt pas coüardiſe. Elle ne va point juſques-là, non plus que la vaillance ne s'eſtend pas qu'un ſeul eſchelle une fortereſſe, qu'il aſſaille une armée, qu'il conquiere un Royaume. Doncques

quel monstre de vice est cecy, qui ne merite pas encore le tiltre de la coüardise? qui ne treuve de nom assez vilain, que Nature desavoue avoir fait, & la langue refuse de le nommer ? qu'on mette d'un costé cinquante mille hommes en armes, d'un autre autant : Qu'on les range en bataille, qu'ils viennent à se joindre, les uns libres combattans pour leur franchise, les autres pour la leur oster : ausquels promettra-t'on par conjecture la victoire ? Lesquels pensera-t'on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceux qui esperent pour guerdon (4) de leur peine l'entretenement de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent attendre loyer des coups qu'ils donnent, ou qu'ils reçoivent, que la servitude d'autruy ? Les uns ont toujours devant leurs yeux le bonheur de leur vie passée, l'attente de pareil ayse à l'advenir. Il ne leur souvient pas tant, de ce qu'ils endurent ce peu de temps que dure une bataille, comme de ce qu'il conviendra à

(4) *Guerdon*, loyer, récompense : *Nicot.*

jamais endurer à eux, à leurs enfants, & à toute la postérité. Les autres n'ont rien qui les enhardisse, qu'une petite poincte de convoitise, qui se rebouche soudain contre le danger, & qui ne peut estre si ardente, qu'elle ne se doive, & semble esteindre par la moindre goutte de sang, qui sorte de leurs playes. Aux batailles tant renommées de *Miltiade*, de *Leonide*, de *Themistocles*, qui ont esté données deux mille ans, & vivent encores aujourd'huy aussi fresches en la memoire des livres & des hommes, comme si c'eust esté l'autre hier, qu'elles furent données en Grece, pour le bien de Grece & pour l'exemple de tout le monde : qu'est-ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gens, comme estoient les Grecs, non le pouvoir mais le cœur de soustenir la force de tant de navires, que la Mer mesme en estoit chargée ? de desfaire tant de Nations qui estoyent en si grand nombre, que l'esquadron des Grecs, n'eust pas fourny, s'il eust fallu, des Capitaines aux

armées des Ennemis ? Sinon qu'il semble qu'en ces glorieux jours-là ce n'estoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la Liberté sur la Domination, & de la Franchise sur la Convoitise.

C'est chose (5) estrange, d'oüyr parler de la vaillance, que la liberté met dans le cœur de ceux qui la deffendent. Mais ce qui se fait en tout pays, pour tous les hommes, tous les jours, qu'un homme seul mastine cent mille villes, & les prive de leur liberté, qui le croiroit, s'il ne faisoit que l'oüyr dire, & non le voir ! Et s'il ne se voyoit qu'en pays estrangers, & lointaines terres, & qu'on le dist, qui ne penseroit que cela fust plustost feint & controuvé, que non pas veritable ? Encores ce seul Tyran, il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de s'en deffendre : il est de soy-mesme desfait, (6) mais que le Pays ne consente à la

(5) *Merveilleuse, digne d'admiration.*
(6) *Pourveu que.* « Un homme sage, dit *Philippe*

servitude. Il ne faut pas luy rien oster, mais ne luy donner rien. Il n'est point besoin que le Pays se mette en peine de faire rien pour soy, mais qu'il ne se mette pas en peine de faire rien contre soy. Ce sont donc les Peuples mesmes, qui se laissent, ou plustost se font gourmander, puis qu'en cessant de servir ils en seroient quitte. C'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge : qui ayant le choix d'estre subjet, ou d'estre libre., quitte sa franchise, & prend le joug : qui consent à son mal, ou plustost le pourchasse. S'il luy coustoit quelque chose de recouvrer sa liberté, je ne l'en presserois point combien que ce soit ce que l'homme doit avoir plus cher, que de se remettre en droit naturel : & par maniere de dire, de beste revenir à homme. Mais encores je ne desire pas en luy si grande hardiesse. Je ne luy permets point, qu'il aime mieux

---

» de *Comines*, sert bien en une compagnie de Prin-
» ce, *mais* qu'on le veuille croire, & ne se pour-
» roit trop acheter : L. I. c. xij.

une je ne sçay quelle seureté de vivre à son ayse. Quoy ? si pour avoir la liberté, il ne lui faut que la desirer : s'il n'a besoing que d'un simple vouloir, se treuvera-t'il Nation au monde, qui l'estime trop chere, la pouvant gaigner d'un seul souhait ? & qui plaigne sa volonté à recouvrer le bien, lequel on devroit racheter au prix de son sang ? & lequel perdu, tous les gens d'honneur doyvent estimer la vie desplaisante, & la mort salutaire ? Certes tout ainsi comme le feu d'une petite estincelle devient grand, & tousjours se renforce, & plus il treuve de bois, & plus est prest d'en brusler ; & sans que on y mette de l'eau pour l'esteindre, seulement en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que consumer, il se consume soymesme, & devient sans forme aucune & n'est plus feu : Pareillement les Tyrans, plus ils pillent, plus il exigent, plus ils ruinent & destruisent, plus on leur baille, plus on les sert, d'autant plus ils se fortifient, deviennent tousjours plus

forts & plus frais, pour aneantir & destruire tout. Et si on ne leur baille rien, si on ne leur obeyt point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nuds & desfaits, & ne sont plus rien : sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur & aliment, devient une branche seiche & morte.

Les hardis, pour acquerir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le danger, les advisez ne refusent point la peine. Les lasches & engourdis ne sçavent ni endurer le mal ni recouvrer le bien. Ils s'arrestent en cela, de le souhaicter : & la vertu d'y pretendre leur est ostée par leur lascheté, le desir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce desir, ceste volonté, est commune aux sages & aux indiscrets, aux courageux & aux coüards, pour souhaicter toutes choses, qui estant acquises, les rendroyent heureux & contents. Une seule en est à dire, en laquelle je ne sçay comme Nature default aux hommes, pour la desirer. C'est la Liberté, qui est toutesfois

un bien si grand, & si plaisant, qu'elle perdue, tous les maux viennent à la file; & les biens mesmes qui demeurent après elle, perdent entierement leur goust & saveur, corrompus par la servitude. La seule liberté, les hommes ne la desirent point: non pas pour autre raison (ce me semble) sinon pource que, s'ils la desiroient, ils l'auroyent: comme s'ils refusoyent faire ce bel acquest seulement, parce qu'il est trop aysé.

Pauvres gens & miserables, Peuples insensez, Nations opiniastres en vostre mal, & aveugles en vostre bien, vous laissez emporter devant vous le plus beau & le plus clair de vostre revenu, piller vos champs, voler vos maisons, & les despouiller des meubles anciens & paternels! vous vivez de sorte, que vous pouvez dire, que rien n'est à vous. Et sembleroit, que meshuy ce vous seroit grand heur, de tenir à moitié vos biens, vos familles & vos vies: & tout ce degast, ce malheur, ceste ruine vous vient, non pas des enne-

mis, mais bien certes de l'ennemy, & de celuy que vous faites ſi grand qu'il eſt, pour lequel vous allez ſi courageuſement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refuſez point de preſenter à la mort vos perſonnes. Celuy qui vous maiſtriſe tant, n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, & n'a autre choſe que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de nos Villes : ſinon qu'il a plus que vous tous, c'eſt l'avantage que vous lui faites pour vous deſtruire. D'où a-t'il prins tant d'yeux ? d'où vous eſpie-t'il, ſi vous ne les luy donnez ? Comment a-t'il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos Citez, d'où les a-t'il, s'ils ne ſont des voſtres ? Comme a-t'il aucun pouvoir ſur vous, que par vous autres meſmes ? Comment vous oſeroit-il courir ſus, (7) s'il n'avoit intelligence avec vous ? Que vous pourroit-il faire, ſi vous n'eſtiez recelleurs du larron qui vous pil-

(7) *S'il n'étoit d'intelligence avec vous.*

le, complices du meurtrier qui vous tue, & traistres de vous-mesmes ? Vous semez vos fruicts, afin qu'il en face le degast : Vous meublez & remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries ! Vous nourrissez vos filles, afin qu'il ait dequoy saouler sa luxure : Vous nourrissez vos enfans, afin qu'il les meine, pour le mieux qu'il leur face, en ses guerres, qu'il les meine à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, les executeurs de ses vengeances. Vous rompez à la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mignarder en ses delices, & se veautrer dans les sales & vilains plaisirs. Vous vous affoiblissez, afin de le faire plus fort & roide, à vous tenir plus courte la bride. Et de tant d'indignitez, que les Bestes mesmes, ou ne sentiroyent point, ou n'endureroyent point, vous pouvez vous en delivrer, si vous essayez, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez resolus de ne servir plus, & vous voilà libres. Je ne veux pas

que vous le pouſſiez, ny le branſliez : mais ſeulement ne le ſouſtenez plus ; & vous le verrez, comme un grand Coloſſe, à qui on a deſrobé la baſe, de ſon poids meſme fondre en bas, & ſe rompre.

Mais certes les Medecins conſeillent bien, de ne mettre pas la main aux playes incurables : & je ne fay pas ſagement, de vouloir en cecy conſeiller le Peuple, qui a perdu longtemps y a toute cognoiſſance, & duquel, puis qu'il ne ſent plus ſon mal, cela ſeul monſtre aſſez, que ſa maladie eſt mortelle. Cherchons donc par conjecture, ſi nous en peuvons treuver, comment s'eſt ainſi ſi avant enracinée cette opiniaſtre volonté de ſervir, qu'il ſemble maintenant, que l'amour meſme de la Liberté ne ſoit pas ſi naturelle.

Premierement, cela eſt, comme je croy, hors de noſtre doute, que ſi nous vivions avec les droits que Nature nous a donnez, & les enſeignements qu'elle nous apprend, nous ſerions naturellement obeiſſants aux parents, ſubjects à la Raiſon & ſerfs de per-

sonne, de l'obeissance que chascun, sans autre advertissement que de son naturel, porte à ses pere & mere. Tous les hommes sont tesmoings, chacun en soy & pour soy, de la Raison, si elle naist avec nous, ou non : qui est une question debattue au fond par les Académiques, & touchée par toute l'eschole des Philosophes. Pour ceste heure, je ne penserois point faillir, en croyant, qu'il y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison, qui entretenue par bon conseil & coustume, fleurit en vertu : & au contraire, souvent ne pouvant durer contre les vices survenus, estouffée s'avorte. Mais certes s'il y a rien de clair & d'apparent en la Nature, & en quoy il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela que Nature, le Ministre de Dieu, & la Gouvernante des hommes, nous a tous faits de mesme forme, & comme il semble, à mesme moule, afin de nous entrecognoistre tous pour compaignons, ou plustost freres. Et si faisant les partages des presents qu'elle nous donnoit,

elle a fait quelques advantages de son bien, soit au corps ou à l'esprit, aux uns plus qu'aux autres : si n'a-t'elle pourtant entendu nous mettre en ce monde, comme dans un champ clos, & n'a pas envoyé icy bas les plus forts & plus advisez, comme des brigands armez dans une forest, pour y gourmander les plus foibles. Mais plustost faut-il croire, que faisant ainsi aux uns les parts plus grandes, & aux autres plus petites, (8) elle vouloit faire place à la fraternelle affection, afin qu'elle eust où s'employer, ayants les uns puissance de donner ayde, & les autres besoin d'en recevoir. Puis donc que ceste bonne mere nous a donné à tous toute la Terre pour demeure, nous a tous logez aucunement en une mesme maison, nous a tous figurez en mesme paste, afin que chascun se peust mirer, & quasi recognoistre l'un dans l'autre ; si elle nous a tous en commun

(8) *Elle vouloit donner lieu à l'affection fraternelle.*

donné ce grand present de la voix & de la parolle, pour nous accointer & fraterniser davantage, & faire par la commune & mutuelle declaration de nos pensées, une communion de nos volontez: Et si elle a tasché par tous moyens de serrer & estraindre plus fort le nœud de nostre alliance & société: si elle a monstré en toutes choses qu'elle ne vouloit tant nous faire tous unis, que tous uns: il ne faut pas faire doubte que nous ne soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous compaignons, & ne peut tomber en l'entendement de personne, que Nature ait mis aucun en servitude, nous ayant tous mis en compaignie.

Mais à la verité, c'est bien pour neant de desbattre, si la Liberté est naturelle, puis qu'on ne peut tenir aucun en servitude, sans lui faire tort, & qu'il n'y a rien au monde si contraire à la Nature (estant toute raisonnable) que l'injure. Reste donc de dire que la Liberté est naturelle, & par mesme moyen (à mon ad-

vis) que nous ne sommes pas seulement nayz en possession de nostre franchise, mais aussi avec affection de la deffendre. Or si d'adventure nous faisons quelque doubte en cela, & sommes tant abastardis, que ne puissions recognoistre nos biens, ny semblablement nos naïfves affections, il faudra que je vous face l'honneur qui vous appartient, & que je monte, par maniere de dire, les bestes brutes en chaire pour vous enseigner vostre nature & condition. Les bestes (ce m'aid' Dieu) si les hommes ne font trop les sourds, leur crient : *Vive Liberté.* Plusieurs y en a d'entre elles, qui meurent sitost qu'elles sont prinses. Comme le poisson, qui perd la vie aussi-tost que l'eau : pareillement celles-là quittent la lumiére, & ne veulent point survivre à leur naturelle franchise. Si les animaux avoient entre eux leurs rangs & préeminences, ils feroient (à mon advis) de liberté leur noblesse. Les autres des plus grandes jusques aux plus petites, lorsqu'on les prend, font si

grande resistance des ongles, de corne, de pied, de bec, qu'elles declarent assez combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent. Puis estant prinses, nous donnent tant de signes apparents de la cognoissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est bel à voir, que d'ores en là ce leur est plus languir que vivre; & qu'elles continuent leur vie, plus pour plaindre leur ayse perdu, que pour se plaire en servitude. Que veut dire autre chose l'Elephant, qui s'estant deffendu jusques à n'en pouvoir plus, n'y voyant plus d'ordre, estant sur le poinct d'estre prins, il enfonce ses maschoires, & casse ses dents contre les arbres : sinon que le grand desir qu'il a de demeurer libre, comme il est nay, (9) luy fait de l'esprit, & l'advise de marchander avec les chasseurs, si pour le prix de ses dents il en sera quitte, & s'il sera receu à bailler son yvoire, & payer

(9) *Lui donne de l'esprit, & lui fait venir la pensée de marchander avec les chasseurs*, &c.

cette rançon pour sa liberté ? Nous appostons le cheval, dès lors qu'il est nay, pour l'apprivoiser à servir : & si ne le savons-nous tant flatter, que quand ce vient à le dompter, il ne morde le frein ; qu'il ne rue contre l'esperon, comme (ce semble) pour monstrer à la nature, & tesmoigner au moins par là, que s'il sert, ce n'est pas de son gré, mais par nostre contrainte. Que faut-il donc dire ?

Mesme les bœufs sous les pieds du joug (10) geignent,
Et les oiseaux dans la cage se plaignent.

comme j'ay dict ailleurs, autrefois, passant le temps à nos rimes Françoises. Car je ne craindrois point, escrivant à toy (ô Longa) mesler de mes vers, desquols je ne lis jamais, que pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces glorieux. Ainsi donc, puis que toutes choses qui ont sentiment, deslors qu'elles l'ont, sentent le mal de la subjection, & courent après la Liberté : Puis que les

(10) *Gémissent.* — GEINDRE, gemere, *Nicot.*

bestes, qui encores sont faites pour le service de l'homme, ne se peuvent accoustumer à servir, qu'avec protestation d'un desir contraire : quel malenconrre a esté cela, qui a peu tant desnaturer l'homme seul nay (de vray) pour vivre franchement, de luy faire perdre la souvenance de son premier estre, & le desir de le reprendre ?

Il y a trois sortes de Tyrans. Je parle des meschants Princes. Les uns ont le Royaume par l'election du Peuple, les autres par la force des armes, les autres par la succession de leur race. Ceux qui l'ont acquis par le droit de la guerre, ils s'y portent ainsi qu'on cognoit bien, qu'ils sont, comme on dit, en terre de conqueste. Ceux qui naissent Roys, ne sont pas communement gueres meilleurs : ains estant nayz & nourris dans le sang de la Tyrannie, tirent avec le laict la nature du Tyran, & font estat des Peuples qui sont sous eux, comme de leurs serfs hereditaires : & selon la comple-

xion, en laquelle ils font plus enclins, avares ou prodigues, tels qu'ils sont, ils font du royaume, comme de leur heritage. Celuy, à qui le Peuple a donné l'Estat, devroit estre (ce me semble) plus supportable : & le seroit, comme je croy, n'estoit que deslors qu'il se void eslevé par dessus les autres en ce lieu, flatté par je ne sçay quoy que l'on appelle *la grandeur*, il delibere de n'en bouger point. Communement, celuy-là fait estat de la puissance que le Peuple luy a baillée, de la rendre à ses enfants. Or deslors que ceux-là ont prins cette opinion, c'est chose estrange, de combien ils passent en toutes sortes de vices, & mesme en la cruauté, les autres Tyrans. Ils ne voyent autre moyen, pour asseurer la nouvelle Tyrannie, que d'estendre fort la servitude, & estranger tant les sujets de la Liberté, encores que la memoire en soit fresche, qu'ils la leur puissent faire perdre. Ainsi pour en dire la verité, je voys bien qu'il y a entre eux quelque difference, mais de choix je

n'en voy point ? & estant les moyens de venir aux regnes divers, tousjours la façon de regner est quasi semblable. Les esleus, comme s'ils avoient prins des taureaux à domter, les traictent ainsi : les conquerans pensent en avoir droict, comme de leur proye : les successeurs, d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves.

Mais à propos, si d'adventure il naissoit aujourd'huy quelques gens, tous neufs, non accoutumez à la subjection, ny affriandez à la Liberté, & qu'ils ne sceussent que c'est ny de l'un ny de l'autre, ny à grand' peine des noms : si on leur presentoit, ou d'estre subjets, ou vivre en liberté, à quoy s'accorderoient-ils ? Ils ne faut pas faire difficulté, qu'ils n'aimassent trop mieux obeyr seulement à la Raison, que servir à un homme : sinon possible que ce fussent ceux d'Israël, qui sans contrainte, ny sans aucun besoing, se firent un Tyran : duquel Peuple je ne ly jamais l'histoire, que je n'en aye trop grand despit, quasi jusques à devenir inhumain,

pour

pour me resjoüyr de tant de maux qui leur en advinrent. Mais certes tous les hommes, tant qu'ils ont quelque chose d'homme, devant qu'ils se laissent assujectir, il faut l'un des deux, ou qu'ils soyent contraints, ou deceus : contraints par les armes estrangeres, comme Sparte & Athenes, par les forces d'Alexandre, ou par les factions, ainsi que la Seigneurie d'Athenes estoit devant venue entre les mains de Pisistrate. Par tromperie perdent-ils souvent la Liberté : & en ce ils ne sont pas si souvent seduits par autruy comme ils sont trompez par eux-mesmes. Ainsi le Peuple de Syracuse, la maitresse ville de Sicile (qui s'appelle aujourd'hy Saragosse) estant pressée par les guerres, inconsiderément, ne mettant ordre qu'au danger, esleva *Denys* le premier, & luy donna charge de la conduicte de l'armée : & ne se donna garde, qu'elle l'eust fait si grand, que cette bonne piece-là, revenant victorieux, comme s'il n'eust pas vaincu ses ennemis, mais ses citoyens, se fit de Ca-

pitaine Roy, & de Roy Tyran. Il n'est pas croyable, comme le Peuple, deslors qu'il est assujecty, tombe soudain en un tel & si profond oubly de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il s'esveille pour la r'avoir; servant si franchement, & tant volontiers, qu'on diroit à le voir, qu'il a, non pas perdu sa Liberté, mais sa servitude. Il est vray, qu'au commencement l'on sert contraint, & vaincu par la force: mais ceux qui viennent après, n'ayants jamais veu la liberté, & ne sçachants que c'est, servent sans regret, & font volontiers ce que leurs devanciers avoient fait par contrainte. C'est cela, que les hommes naissent sous le joug, & puis nourris & eslevez dans le servage, sans regarder plus avant, se contentants de vivre, comme ils sont nayz, & ne pensants point avoir d'autre droict, ny autre bien, que cequ'ils ont treuvé, ils prennent pour leur nature l'estat de leur naissance. Et toutes fois il n'est point d'héritier si prodigue & nonchalant, qui quelquefois ne passe les yeux

dans ses registres, pour entendre s'il jouyt de tous les droits de sa succession, ou si l'on a rien entreprins sur lui, ou son predecesseur. Mais certes la coustume, qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a en aucun endroit si grande vertu qu'en cecy, de nous enseigner à servir: & (comme l'on dit que Mithridate, (11) qui se fit ordinaire à boire le poison) pour nous apprendre à avaller, & ne treuver pas amer le venin de la servitude. L'on ne peut pas nier, que la nature n'aye en nous bonne part, pour nous tirer là où elle veut, & nous faire dire ou bien ou mal nays: mais si faut-il confesser, qu'elle a en nous moins de pouvoir que la coustume: pource que le naturel, pour bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu: & la nourriture nous fait tousjours de sa façon, comment que ce soit, malgré la Nature. Les semences de bien, que la nature met en nous, sont si menues & glissantes qu'el-

(11) *Qui se fit une habitude de boire du poison.*

les n'endurent pas le moindre heurt de la nourriture contraire. Elles ne s'entretiennent pas plus aysément, qu'elles s'abastardisent, se fondent, & viennent en rien, ne plus ne moins que les (12) fruictiers, qui ont bien tous quelque naturel à part, lequel ils gardent bien, si on les laisse venir, mais ils le laissent aussi tost, pour porter d'autres fruicts estrangers, & non les leurs selon qu'on les ente. Les herbes ont chascune leur propriété, leur naturel & singularité : mais toutesfois le gel, le temps, le terrouer ou la main du Jardinier, ou adjoustent, ou diminuent beaucoup de leur vertu. La plante qu'on a veue en un endroit, on est ailleurs empesché de la recognoistre. Qui verroit les *Venetiens*, une poignée de gens, vivants si librement que le plus meschant d'entre eux ne voudroit pas estre Roy, & tout ainsi naiz & nourris, qu'ils ne cognoissent point d'autre ambition sinon à qui

(12) *Les Arbres fruitiers.*

mieux advisera à soigneusement entretenir leur Liberté ; ainsi apprints & faits dans le berceau ; ils ne prendroient point tout le reste des felicitez de la terre, pour perdre le moindre point de leur franchise. Qui aura veu, dis-je, ces personnages-là, & au partir de là s'en ira aux terres de celuy que nous appellons le Grand Seigneur, voyant là des gens, qui ne peuvent estre naiz que pour le servir, & qui pour le maintenir abandonnent leur vie : penseroit-il que les autres & ceux-là eussent mesme naturel ? ou plustost s'il n'estimeroit pas, que sortant d'une cité d'Hommes, il est entré dans un parc de Bestes) ? Licurgus le policeur de Sparte, ayant nourry (ce dit-on) deux chiens, tous deux freres, tous deux allaitez de mesme laict, (13) l'un engraissé à la cuisine, l'autre accoustumé par les champs au son

(13) Ceci est pris d'un Traité de *Plutarque*, intitulé, *Comment il faut nourrir les Enfans*, ch. ij. de la traduction d'*Amyot*.

de la trompe & (14) du huchet : voulant monstrer au peuple Lacedemonien, que les hommes sont tels que leur nourriture les fait, mit les deux chiens en plein marché, & entre eux une souppe & un lievre : l'un courut au plat, & l'autre au lievre. Toutesfois (ce dit-il) si sont-ils freres. Doncques celuy-là avec ses Loix & sa Police nourrit & fit si bien les Lacedemoniens, que chascun d'eux eust eu plus cher de mourir de mille morts, que de recognoistre autre Seigneur que la Loy & le Roy.

Je prends plaisir de ramentevoir un propos, que tindrent jadis les Favoris de Xerxes, le grand Roy de Perse, touchant les Spartiates. Quant Xerxes faisoit ses appareils de grande armée, pour conquerir la Grece, il envoya ses Ambassadeurs par les Citez Gregeoises, demander de l'eau & de la terre (c'estoit la fa-

(14) Du Cor. *Huchet*, dit Nicot, *c'est un Cornet dont on huche*, on appelle *les Chiens*, — *& dont les Postillons usent ordinairement.*

çon que les Perses avoient de sommer les Villes.) A Sparte ny à Athenes n'envoya-t'il point : pource que de ceux que (15) Daire son pere y avoit envoyez, pour faire pareille demande, (16) les Spartiates & les Atheniens en avoyent jetté les uns dans les fossez, les autres ils avoyent fait sauter dedans un puits, leur disant, qu'ils prinssent là hardiment de l'eau & de la terre, pour porter à leur Prince. Ces gens ne pouvoyent souffrir, que de la moindre parolle seulement on touchast à leur liberté. Pour en avoir ainsi usé, les Spartiates cogneurent qu'ils avoyent encouru la haine des Dieux mesmes, specialement de Talthybie Dieu des herauts. Ils s'adviserent d'envoyer à Xerxes pour les appaiser, deux de leurs Citoyens, pour se presenter à luy, qu'il fit d'eux à sa guise, & se payast de là pour les Ambassadeurs qu'ils

(15) Ou ; comme nous disons aujourd'hui. *Darius*, Roi des Perses, fils d'*Hystaspe*, le premier de ce nom.

(16) *Herodote*, Liv. VII. p. 421. 422. Edit. *Gronov.*

avoyent tuez à son pere. Deux Spartiates, l'un nommé (17) Specte, l'autre (18) Bulis, s'offrirent de leur gré pour aller faire ce payement. Ils y allerent, & en chemin ils arriverent au Palais d'un Perse, que on appelloit (19) Gidarne, qui estoit Lieutenant du Roy en toutes les villes d'Asie, qui sont sur la coste de la mer. Il les recueillit fort honorablement. Et après plusieurs propos, tombants de l'un en l'autre, il leur demanda, pourquoy ils refusoyent tant l'amitié du Roy. (20) *Croyez, (dit-il) Spartiates, & cognoissez par moy, comment le Roy sçait honorer ceux qui le valent; & pensez que si vous estiez à luy, il vous feroit de mesme. Si vous estiez à luy, & qu'il vous eust cogneus, il n'y a celuy d'entre vous qui ne fust Seigneur d'une Ville de Grece.* « En cecy, Gidarne, tu ne nous sçaurois

(17) Ou plutôt, *Sperthies*, comme le nomme Herodote, L. VII. p. 421.
(18) *Ibid.*
(19) Ou plutôt *Hydarnès. Ibid.*
(20) *Herodot.* L. VII. 422.

» donner bon conſeil (dirent les Lacede-
» moniens), pource que le bien que tu
» nous promets, tu l'as eſſayé ; mais ce-
» luy dont nous jouyſſons, tu ne ſçais
» que c'eſt : tu as éprouvé la faveur du
» Roy ; mais la Liberté, quel gouſt elle
» a, combien elle eſt douce, tu n'en
» ſçais rien. Or ſi tu en avoit taſté toy
» meſme, tu nous conſeillerois de la dé-
» fendre, non pas avec la lance & l'eſcu,
» mais avec les dents & les ongles. » Le ſeul Spartiate diſoit ce qu'il falloit dire : mais certes l'un & l'autre diſoyent, comme ils avoyent eſté nourris. Car il ne ſe pouvoit faire que le Perſe euſt regret à la liberté, ne l'ayant jamais eue ; ny que le Lacedemonien enduraſt la ſubjection, ayant gouſté la franchiſe.

(21) Caton l'Utican, eſtant encores enfant & ſous la verge, alloit & venoit ſouvent chez Sylla le Dictateur, tant

(21) Ou, comme nous parlons aujourd'hui, *Caton d'Utique.*

pource qu'à raison du lieu & maison, dont il estoit, on ne luy fermoit jamais les portes, qu'aussi ils estoient proches parents. Il avoit tousjours son maistre quand il y alloit, comme avoyent accoustumé les enfans de bonne part. Il s'apperceut que dans l'hostel de Sylla, en sa presence, ou par son commandement, on emprisonnoit les uns, on condamnoit les autres, l'un estoit banny, l'autre estranglé, l'un demandoit (22) le confisq d'un Citoyen, & l'autre la teste. En somme, tout y alloit, non comme chez un officier de la Ville, mais comme chez un Tyran du Peuple, & c'estoit non pas un parquet de Justice, mais une caverne de Tyrannie. Ce noble enfant (23) dit à son maistre : *Que ne me donnez-vous un poignard ? Je le cacheray sous ma robbe. J'entre souvent dans la chambre de Sylla, avant qu'il soit levé. J'ai*

(22) La confiscation. *Cotgrave*, dans son Dictionnaire François & Anglois.

(23) Plutarque, dans la Vie de Caton d'Utique, ch. j. de la traduction d'*Amyot*.

le bras assez fort pour en depescher la Ville. Voilà vrayment une parole appartenante à Caton. C'estoit un commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et neanmoins, qu'on ne die ne son nom ne son pays, qu'on compte seulement le faict tel qu'il est, la chose mesme parlera; & jugera-t'on à belle adventure, qu'il estoit Romain, & nay dedans Rome, mais dans la vraye Rome, & lorsqu'elle estoit libre. A quel propos tout cecy? Non pas certes que j'estime que le pays & le terrouer parfacent rien. Car en toutes contrées, en tout air, est contraire la subjection, & plaisant d'estre libre.

Mais parce que suis d'avis, qu'on ait pitié de ceux, qui en naissant se sont treuvez le joug au col; & que ou bien on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'ayant jamais veu seulement l'ombre de la Liberté, & n'en estants point advertis, ils ne s'apperçoivent point du mal que ce leur est d'estre esclaves. S'il y a quelques pays (comme dit Homere des Cimmeriens)

où le Soleil se monstre autrement qu'à nous, & après leur avoir esclairé six mois continuels, il les laisse sommeillants dans l'obscurité, sans les venir revoir de l'autre demie année : ceux qui naistroyent pendant cette longue nuict, s'ils n'avoyent ouy parler de la clarté, s'esbahiroit-on, si n'ayants point veu de jour, ils s'accoustumoyent aux tenebres, où ils sont naiz, sans desirer la lumiere ? On ne plaint jamais ce qu'on n'a jamais eu ; & le regret ne vient point, sinon après le plaisir ; & tousjours est avec la cognoissance du bien, le souvenir de la joye passée. Le naturel de l'homme est bien d'estre franc, & de le vouloir estre ; mais aussi sa nature est telle, que naturellement il tient le ply que la nourriture luy donne.

Disons donc, Ainsi qu'à l'homme toutes choses luy sont naturelles, à quoy il se nourrit & accoustume, mais seulement ce luy est naïf, à quoy sa nature simple & non alterée l'appelle : ainsi la premiere raison de la servitude volontaire, c'est la

couſtume, comme des plus braves courtaux, (24) qui au commencement mordent le frein, & puis après s'en jouent : & là où nagueres ils † rouyent contre la ſelle, ils ſe portent maintenant dans le harnois, & tous fiers (25) ſe gorgiaſent ſous la barde. Ils diſent qu'ils ont eſté tousjours ſubjets, que leurs peres ont ainſi veſcu. Ils penſent qu'ils ſont tenus d'endurer le mors, & ſe le font acroire par exemples : & fondent eux-meſmes ſur la longueur, la poſſeſſion de ceux qui les tyranniſent. Mais pour vray les ans ne donnent jamais droit de malfaire, ains aggrandiſſent l'injure. Tousjours en demeure-t'il quelques uns mieux nayz que les autres, qui ſentent

---

(24) Chevaux. — COURTAULT *eſt un cheval qui a crin & oreilles coupées*, dit Nicot. Voyez le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe au mot *Courtaud*.

† Regiment.

(25) *Se gorgiaſer*, qui n'eſt plus en uſage, ſignifie la même choſe que *ſe panader*, dont on ſe ſert en parlant d'une perſonne bien miſe qui marche avec faſte comme un paon qui fait la roue. — *Gorgaſeté*, dit Nicot, *eſt cointiſe & propreté en habits*.

le poids du joug, (26) & ne peuvent tenir de le crouller; qui ne s'apprivoisent jamais de la subjection; & qui tousjours, comme Ulysse qui par mer & par terre cherchoit de voir la fumée de sa case, ne se sçavent garder (27) d'adviser à leurs naturels privileges, & de se souvenir des predecesseurs, & de leur premier estre. Ce sont volontiers ceux-là, qui ayants l'entendement net, & l'esprit clair-voyant, ne se contentent pas, comme (28) le gros populas, de regarder ce qui est devant leurs pieds, s'ils n'advisent & derriere & devant, & ne rameinent encores les choses passées, pour juger de celles du temps advenir, & pour mesurer les presentes. Ce sont ceux, qui ayants la teste d'eux-mesmes bien faite, l'ont enco-

---

(26) Et ne peuvent s'empêcher de le *secouer.* — *Crouler* ou *Crosler*, quatere: *Nicot.* Ce mot n'est plus en usage dans un sens actif.

(27) De réfléchir sur leurs priviléges naturels.

(28) La vile populace. *Populas*, terme de mépris qui semble enchérir sur celui de *populace*, pourroit bien avoir été forgé dans le pays de l'Auteur de ce Discours; & peut-être n'en est-il jamais sorti. Je ne l'ai pas trouvé du moins dans aucun de nos vieux Dictionnaires.

re polie par l'estude & le sçavoir. Ceux-là, quand la liberté seroit entierement perdue, & toute hors du monde, l'imaginant & la sentant en leur esprit, & encores la savourant, la servitude ne leur est jamais de goust, pour si bien qu'on l'accoustre.

Le grand Turc s'est bien advisé de cela, que les livres & la doctrine donnent plus que toute autre chose, aux hommes, le sens de se recognoistre & de hayr la Tyrannie. J'entends qu'il n'a en ses terres gueres de plus sçavants qu'il n'en demande. Or communément le bon zele & affection de ceux qui ont gardé malgré le temps la dévotion à la Franchise, pour si grand nombre qu'il y en ait, en demeure sans effet pour ne s'entrecognoistre point. La Liberté leur est toute ostée sous le Tyran, de faire & de parler, & quasi de penser. Ils demeurent tout singuliers en leurs fantasies. Et pourtant Momus ne se mocqua pas trop, quand il treuva cela à redire en l'homme que Vulcan avoit fait dequoy il ne luy avoit mis une petite fenes-

tre au cœur, afin que par là l'on peust voir ses pensées. L'on a voulu dire que (29) Brute & Casse, lorsqu'ils firent l'entreprinse de la délivrance de Rome, ou plustost de tout le monde, ne voulurent point que Ciceron ce grand zelateur du bien public, s'il en fust jamais, fust de la partie, & estimerent son cœur trop foible pour un fait si haut. Ils se fioyent bien de sa volonté, mais ils ne s'asseuroyent point de son courage. Et toutesfois qui voudra discourir les faits du temps passé, & les Annales anciennes, il s'en treuvera peu, ou point, de ceux qui voyant leur pays mal mené, & en mauvaises mains, ayants entreprins d'une bonne intention de le delivrer, n'en soyent venus à bout; & que la Liberté, pour se faire apparoistre, ne se soit elle-mesme fait espaule. (30) Harmode, Aristogiton, Thrasibule, Brute le vieux, Valere & Dion, comme ils ont

(29) *Brutus & Cassius*, comme on parle aujourd'hui.
(30) *Harmodius.*

vertueusement pensé, l'exécuterent heureusement. En tel cas quasi jamais à bon vouloir ne default la fortune. Brute le jeune & Casse osterent bien heureusement la servitude; mais en ramenant la Liberté, ils moururent, non pas miserablement, car quel blasme seroit-ce de dire, qu'il y ait rien eu de miserable en ces gens-là, ny en leur mort, ny en leur vie? mais certes au grand dommage & perpetuel malheur, & entiere ruine de la Republique: laquelle certes fut, comme il me semble, enterrée avec eux. Les autres entreprinses qui ont esté faites depuis contre les autres Empereurs Romains, n'estoyent que des conjurations de gens ambitieux, lesquels ne sont pas à plaindre des inconvenients qui leur sont advenus: estant bel à voir, qu'ils desiroyent, non pas d'oster, mais de ruiner la Couronne, pretendants chasser le Tyran, & retenir la Tyrannie. A ceux là je ne voudroy pas mesme qu'il leur en fust bien succédé: & suis content qu'ils ayent monstré par leur

exemple, qu'il ne faut pas abuser du saint nom de la Liberté, pour faire mauvaise entreprinse.

Mais pour revenir à mon propos, lequel j'avoy quasi perdu, la première raison pourquoy les hommes servent volontiers, est, ce qu'ils naissent serfs, & sont nourris tels. De ceste-cy en vient une autre, que aisement les gens deviennent, sous les Tyrans, lasches & effeminez : dont je sçay merveilleusement bon gré à Hippocrates, le grand pere de la Medecine, qui s'en est prins garde, & l'a ainsi dit en l'un de ses livres, qu'il intitule *des maladies* (31). Ce personnage avoit certes le cœur en bon lieu, & le monstra

(31) Ce n'est point dans celui *des Maladies* que nous cite ici *La Boëtie*, mais dans un autre du même Auteur, où Hippocrate dit, §. 41 : « Que » les plus belliqueux des peuples d'Asie, Grecs » ou Barbares, sont ceux qui n'étant pas gou» vernez despotiquement, vivent sous les Loix » qu'ils s'imposent à eux-mesmes ; & qu'où les » hommes vivent sous des Rois absolus, ils sont » nécessairement fort timides. » On trouve les mêmes pensées plus particuliérement détaillées dans le paragraphe 40 du même Ouvrage.

bien alors que le grand Roy le voulut attirer près de luy à force d'offres & grands presens ; & lui respondit franchement, (32) qu'il feroit grand' conscience de se mesler de guérir les Barbares, qui vouloyent tuer les Grecs, & de rien servir par son art à lui qui entreprenoit d'asservir la Grece. La Lettre qu'il lui envoya se void encores aujourd'huy parmy ses autres Œuvres, & tesmoignera pour jamais de son bon cœur, & de sa noble nature. Or il est donc certain, qu'avec la

(32) Une maladie pestilentielle s'étant répandue dans les armées d'Artaxerxès Roi de Perse, ce Prince conseillé dans cette occasion à l'assistance d'Hipocrate, écrivit à *Hystanes* Gouverneur de l'Hellespont pour le charger d'attirer Hipocrate à la Cour de Perse, en lui offrant tout autant d'or qu'il voudroit, & en l'assurant de la part du Roi, qu'il iroit de pair avec les plus grands Seigneurs de Perse. Hystanes exécuta ponctuellement cet ordre : mais Hipocrate lui répondit aussitôt, qu'il étoit suffisamment pourvu de toutes les choses nécessaires à la vie, & qu'il ne lui étoit pas permis de jouir des richesses des Perses, ni d'employer son art à guérir des Barbares, qui étoient ennemis des Grecs. La Lettre d'Artaxerxès à Hystanes, celle d'Hystanes à Hipocrate, & la Réponse d'Hipocrate, d'où sont tirées toutes les particularités qui composent cet article, se trouvent à la fin des Œuvres d'Hipocrate.

Liberté tout à un coup se perd la vaillance. Les gens subjects n'ont point d'allegresse au combat, ny d'aspreté. Ils vont au danger comme attachez, & tout engourdis, & par maniere d'acquit : & ne sentent point bouillir dans le cœur, l'ardeur de la franchise, qui fait mespriser le peril, & donne envie de racheter, par une belle mort, entre ses compaignons l'honneur de la gloire. Entre les gens libres, c'est à l'envy, à qui mieux mieux, chascun pour le bien commun, chascun pour soy : là où ils s'attendent d'avoir toute leur part au mal de la desfaite, ou au bien de la victoire. Mais les gens assujettis, outre ce courage guerrier, ils perdent encores en toutes autres choses la vivacité, & ont le cœur bas & mol, & sont incapables de toutes choses grandes. Les Tyrans cognoissent bien cela : & voyants que ils prennent ce ply, (33) pour les faire

(33) Pour faire qu'ils deviennent plus foibles & plus lâches. — *Avachir*, devenir lasche comme une vache, *frangi viribus ac debilitari* : Nicot.

mieux avachir encores leur y aident - ils.

Xenophon, Hiſtorien grave, & du premier rang entre les Grecs, a fait (34) un Livret; auquel il fait parler *Simonide* avec *Hieron*, le Roy de Syracuſes, des miſeres du Tyran. Ce Livre eſt plein de bonnes & graves remonſtrances, & qui ont auſſi bonne grace, à mon advis, qu'il eſt poſſible. Que pleuſt à Dieu, que tous les Tyrans, qui ont jamais eſté, l'euſſent mis devant les yeux, & s'en fuſſent ſervis de mirouer. Je ne puis pas croire qu'ils n'euſſent recogneu leurs verrues, & eu quelque honte de leurs taches. En ce Traité il conte la peine, en quoy ſont les Tyrans qui ſont contraints, faiſants mal à tous, ſe craindre de tous. Entre autres choſes il dit cela, que les mauvais Roys ſe ſervent d'eſtrangers à la guerre, & les ſoudoyent, ne s'oſants fier de mettre, à leurs gens (auſquels ils ont fait tort) les armes en la

(34) Intitulé : HIERON, ou *Portrait de la condition des Rois.*

main. Il y a eu de bons Roys qui ont bien eu à leur solde des Nations estrangeres, comme des François mesmes, & plus encore d'autres fois qu'aujourd'huy, mais à une autre intention, pour garder les leurs, n'estimants rien de dommage de l'argent pour espargner les hommes. C'est ce que disoit Scipion (ce croy-je, le grand Afriquain) qu'il aimeroit mieux avoir sauvé la vie à un Citoyen, que desfait cent ennemis. Mais certes cela est bien asseuré, que le Tyran ne pense jamais que sa puissance luy soit asseurée, sinon quand il est venu à ce poinct, qu'il n'a sous luy homme qui vaille. Doncques à bon droit luy dira-t'on cela, que Thrason en Terence se vante avoir reproché au maistre des Elephans.

(a) Pour cela si brave vous estes,
Que vous avez charge de bestes.

Mais cette ruse des Tyrans d'abestir leurs Subjets ne se peut cognoistre plus claire-

---

(a) *Eone es ferox, quia habes imperium in belluas?* TER. *Eunuch.* Act. III, Sc. 1, *vs.* 25.

ment, que par ce que Cyrus fit aux Lydiens, après qu'il se fust emparé de Sardes, la maist esse ville de Lydie, & qu'il eust prins à mercy Cresus, ce tant riche Roy, & l'eust emmené captif quant & soy. On luy apporta les nouvelles, que les Sardins s'estoient revoltez. Il les eust bien tost reduits sous sa main. Mais ne voulant pas mettre à sac une tant belle ville, ny estre toujours en peine d'y tenir une armée pour la garder, il s'advisa d'un grand expedient pour s'en asseurer. Il y establit des bordeaux, (35) des tavernes & jeux publics, & fit publier ceste Ordonnance, que les habitans eussent à en faire estat. Il se treuva si bien de ceste garnison, qu'il ne luy falut jamais depuis tirer un coup d'espée contre les Lydiens. Ces pauvres gens miserables s'amuserent à inventer toutes sortes de jeux, si bien que les Latins ont tiré leurs mots, & ce que nous appellons *Passetemps*, ils l'appellent *LUDI* comme s'ils

(35) *Herodote*, L. I, p. 63. Edit. Gronov.

vouloient dire *Lydi.* Tous les Tyrans n'ont pas ainsi déclaré si exprès, qu'ils voulussent effeminer leurs hommes : mais pour vray, ce que celuy-là ordonna formellement, & en effet, sous mains ils l'ont pourchassé la pluspart. A la verité c'est le naturel du menu populaire, duquel le nombre est tousjours plus grand dans les Villes. Il est soupçonneux à l'endroit de celuy qui l'aime, & simple envers celuy qui le trompe. Ne pensez pas qu'il y ait nul oiseau, qui se prenne mieux à la pipée, ny poisson aucun qui pour la friandise s'accroche plustost dans le haim (36), que tous les peuples s'allechent vistement à la servitude, pour la moindre plume qu'on leur passe (comme on dit) devant la bouche. Et est chose merveilleuse, qu'ils se laissent aller ainsi tost, [37] mais seulement qu'on les chatouille. Les thea-

(36) *A l'hameçon. Haim*, de *hamus*, dit Nicot, s'appelle aussi *hamesson* : présentement *hameçon* est seul en usage.

(37) Pourvu seulement qu'on les chatouille.

tres,

tres, les jeux, les farces, les ſpectacles, les gladiateurs, les beſtes eſtranges, les medailles, les tableaux, & autres telles drogueries, eſtoyent aux peuples anciens les appaſts de la ſervitude, le prix de leur liberté, les outils de la Tyrannie. Ce moyen, ceſte pratique, ces allechemens avoyent les anciens ſubjets ſoubs le joug. Ainſi les peuples [38] aſſottis, treuvans beaux ces paſſe-temps, ameuſez d'un vain plaiſir, qui leur paſſoit devant les yeux, s'accouſtumoyent à ſervir auſſi niaiſement, mais plus mal, que les petits enfants, qui pour voir les luiſans images de Livres illuminez, apprennent à lire. Les Romains Tyrans s'adviſerent encore d'un autre poinct, de feſtoyer ſouvent les dizaines publiques, abuſant cette canaille [comme il falloit] qui ſe laiſſe aller, plus qu'à toute choſe, au plaiſir de la bouche. Le plus entendu de tout n'euſt pas quitté ſon

(38) Devenus ſots. *Aſſotir*, ſtolidum vel inſanum fieri : *Nicot.*

escuelle de souppe, pour recouvrer la liberté de la République de Platon. Les Tyrans faisoyent largesse du quart de bled, du sextier de vin, du sesterce; & lors c'estoit pitié d'ouyr crier, *Vive le Roy.* Les lourdauts n'advisoyent pas, qu'ils ne faisoyent que recouvrer une partie du leur; & que cela mesme qu'ils recouvroyent, le Tyran ne leur eust peu donner, si devant il ne l'avoit ostée à eux-mesmes. Tel eust amassé aujourd'hui le sesterce, tel se fust gorgé au festin public, en benissant Tibere & Neron de leur belle liberalité, qui le lendemain estant contrainct d'abandonner ses biens à l'avarice, ses enfants à la luxure, son sang mesmes à la cruauté de ces magnifiques Empereurs, ne disoit mot, non plus qu'une pierre, & ne se remuoit non plus qu'une souche. Tousjours le populas a eu cela. Il est au plaisir, qu'il ne peut honnestement recevoir, tant ouvert & dissolu; & au tort & à la douleur, qu'il ne peut honnestement souffrir, insensible. Je ne voy pas maintenant personne, qui

oyant parler de *Neron*, ne tremble mesme au surnom de ce vilain monstre, de ceste orde & salle beste. On peut bien dire qu'après sa mort aussi vilaine que sa vie, le noble Peuple Romain [39] en receut tel desplaisir [se souvenant de ses jeux & festins] qu'il fut sur le point d'en porter le deuil. Ainsi l'a escrit *Tacite Corneille*, Autheur bon, & grave des plus, & certes croyable. Ce qu'on ne treuvera pas estrange, si l'on considere ce que ce peuple là mesme avoit fait à la mort de Jules Cæsar, qui donna congé aux Loix & à la Liberté. Auquel personnage ils n'y ont (ce me semble) treuvé rien qui valust que son humanité, laquelle, quoy qu'on la preschast tant, fut plus dommagable que la plus grande cruauté du plus sauvage Tyran qui fust onques. Pource que à la verité ce fust cette venimeuse douceur,

(39) Plebs sordida, & circo ac theatris, sueta, simul teterrimi servorum: aut qui adesis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mœsti. *Tacit.* Hist. L. I. *ab initio.*

qui envers le Peuple Romain sucra la servitude. Mais après sa mort, ce Peuple-là, qui avoit encore à la bouche ses banquets, en l'esprit la souvenance de ses prodigalitez, pour luy faire ses honneurs & le mettre en cendre, (40) amonceloit à l'envy les bancs de la place, & puis (41) esleva une Colonne, comme au Pere du Peuple (ainsi portoit le chapiteau) & luy fit plus l'honneur, tout mort qu'il estoit, qu'il n'en devoit faire à homme du monde, si ce n'estoit possible à ceux qui l'avoyent tué. Ils n'oublierent pas cela aussi les Empereurs Romains de prendre communement le tiltre de *Tribun du Peuple*, tant pource que cet office estoit tenu pour sainct & sacré, que aussi qu'il estoit estably pour la défense & protection du Peuple, & sous la faveur de l'estat. Par ce moyen ils s'asseuroyent, que ce Peuple

(40) *Suetone*, dans la Vie de Jules César, §. 84.
(41) *Posteà solidam columnam prope viginti pedum lapidis Numidici in foro statuit, scripsitque*, PARENTI PATRIÆ. Sueton. ibid. §. 85.

ſe fieroit plus d'eux, comme s'ils devoyent encourir le nom, & non pas ſentir les effects.

Au contraire aujourd'huy ne font pas beaucoup mieux ceux qui ne font mal aucun, meſmes de conſequence, qu'ils ne facent paſſer devant quelque joly propos du bien commun & ſoulagement public. Car vous ſçavez bien (ô Longa) le formulaire, duquel en quelques endroits ils pourroyent uſer aſſez finement. Mais en la pluſpart certes il ne peut avoir aſſez de fineſſe; là où il a tant d'impudence. Les Roys d'Aſſyrie, & encore après eux ceux de Mede, ne ſe preſentoyent en public, que le plus tard qu'ils pouvoyent, pour mettre en doubte ce populas, s'ils eſtoyent en quelque choſe plus qu'hommes, & laiſſer en ceſte reſverie les gens, qui font volontiers les imaginatifs, aux choſes dequoy ils ne peuvent juger de veue. Ainſi tant de Nations, qui furent aſſez longtems ſous ceſt Empire Aſſyrien, avec ce myſtere

s'accoustumerent à servir, & servoyent plus volontiers, pour ne sçavoir quel maistre ils avoyent, ny à grand'peine s'ils en avoyent : & craignoyent tout à credit un que personne n'avoit veu. Les premiers Roys d'Egypte ne se monstroyent gueres, qu'ils ne portassent tantost une branche, tantost du feu sur la teste, & se masquoient ainsi, & faisoyent les basteleurs : & en ce faisant, par l'estrangeté de la chose, ils donnoyent à leurs Sujets quelque reverence & admiration : où aux gens, qui n'eussent esté ou trop sots, ou trop asservis, ils n'eussent apresté [ce m'est advis] sinon passe-tems & risée. C'est pitié d'ouyr parler, de combien de choses les Tyrans du temps passé faisoyent leur profit, pour fonder leur Tyrannie : de combien de petits moyens ils se servoyent grandement, ayant treuvé ce populas fait à leur poste; auquel ils ne sçavoyent tendre filet, qu'ils ne s'y vinssent prendre, duquel ils ont eu tousjours si bon marché de tromper, qu'ils ne l'assu-

jestissoyent jamais tant, que lorsqu'ils s'en mocquoyent le plus.

Que diray-je d'une autre belle bourde, que les peuples anciens prindrent pour argent comptant ? Ils crurent fermement, (42) que le gros doigt d'un pied de Pyrrhus, Roy des Epirotes, faisoit des miracles, & guarissoit les maladies de la rate. Ils enrichirent encores mieux le conte, que ce doigt, après qu'on eust bruslé tout le corps mort, s'estoit treuvé entre les cendres, s'estant sauvé maugré le feu. Toujours ainsi le peuple s'est fait luy-mesme les mensonges, pour puis après les croire. Prou de gens l'ont ainsi escrit, mais de façon, qu'il est bel à voir qu'ils ont amassé cela des bruits des Villes, & du vilain parler du populaire. Vespasian revenant d'Assyrie, & passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer

(42) Tout ce qu'on dit ici de Pyrrhus est rapporté dans sa vie par Plutarque, ch. ij. de la traduction d'*Amyot*.

de l'Empire, fit merveilles. (43) Il redreffoit les boiteux, il rendoit clairvoyants les aveugles; & tout plein d'autres belles choses, auxquelles qui ne pouvoit voir la faute qu'il y avoit, il estoit (à mon advis) plus aveugle que ceux qu'elle guarissoit. Les Tyrans mesmes treuvoient fort estrange, que les hommes peussent endurer un homme leur faisant mal. Ils vouloyent fort se mettre la religion devant pour garde corps, & s'il estoit possible empruntoyent quelque eschantillon de divinité, pour le soustien de leur meschante vie. Doncques Salmonée, si l'on croid à la Sibylle de Virgile, & son enfer, pour s'estre ainsi mocqué des gens, & avoir voulu faire du Jupiter, en rend maintenant compte où elle le vid en l'arrierre-enfer,

(b) Souffrant cruels tourments, pour vouloir imiter

[43] Suétone, dans la vie de Vespasien, §. 7.

[b] *C'est une traduction fade & grossiere de ces beaux vers Latins :*

Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas.
Dum flammas Jovis, & sonitus imitatur Olympi,

Les tonnerres du Ciel, & feux de Jupiter.
Deſſus quatre courſiers il s'en alloit branlant
(Haut monté) dans ſon poing un grand flambeau
brûlant,
Par les Peuples-Gregeois, & dans le plein marché
En faiſant ſa bravade : mais il entreprenoit
Sur l'honneur, qui ſans plus, aux Dieux appar-
tenoit.
L'inſenſé, qui l'orage & foudre inimitable
Contrefaiſoit [d'airain, & d'un cours effroyable
De chevaux corne-pieds] du pere tout-puiſſant :
Lequel bientôt après, ce grand mal puniſſant,
Lança, non un flambeau, non pas une lumiere
D'une torche de cire, avecques ſa fumiere ;
Mais par le rude coup d'une horrible tempeſte,
Il le porta là bas, les pieds par deſſus teſte.

Si celuy, qui ne faiſoit que le ſot, eſt à ceſte heure ſi bien traicté là bas, je croy que ceux qui ont abuſé de la Religion pour eſtre meſchants, s'y trouveront encores à meilleures enſeignes.

Quatuor hic invectus equis, & lampade quaſſans,
Per Grajûm populos, mediæque per Elidis urbem
Ibat ovans, Divûmque ſibi poſcebat honorem :
Demens! qui nimbos & non imitabile fulmen
Ære, & cornipedum curſu ſimulârat equorum.
At Pater omnipotens denſa inter nubila telum
Contorſit [non ille faces, nec fumea tædis
Lumina] præcipitemque immani turbine adegit.
Virg. Æneid. L. VI, *vſ.* 585, &c.

L v

Les nostres semerent en France je ne sçay quoy de tel, des *crapauts*, des *fleurs de litz*, *l'Ampoule*, *l'Oriflan*. Ce que (44)

---

[44] Par tout ce que La Boëtie nous dit ici des *Fleurs de litz*, de l'*Ampoule* & de l'*Oriflant*, il est aisé de deviner ce qu'il pense véritablement des choses merveilleuses qu'on en conte. Et le bon Pasquier n'en jugeoit point autrement que La Boëtie. « Il y a en chaque République, *nous dit-il dans ses Recherches de la France*, L. VIII, c. 21, plusieurs » histoires que l'on tire d'une longue ancienneté, » sans que le plus du temps l'on en puisse fonder » la vraye origine; & toutesfois on les tient non-» seulement pour veritables, mais pour grande-» ment auctorisées & sacro-saintes. De telle mar-» que en trouvons-nous plusieurs tant en Grece » qu'en la ville de Rome. Et de cette mesme fa-» çon avons nous presque tiré entre nous, l'an-» cienne opinion que nous eusmes de l'Oriflamme, » l'invention de nos Fleurs-de-Lys que nous attri-» buons à la Divinité, & plusieurs autres telles » choses, lesquelles bien qu'elles ne soient aidées » d'Autheurs anciens, si est-ce bienseant à tout » bon citoyen de les croire pour la majesté de » l'Empire. » Tout cela réduit à sa juste valeur, signifie, que c'est par complaisance qu'il faut croire ces sortes de choses, *ch'il credcrle è cortesia*. — Dans un autre endroit du même ouvrage (L. II, ch. 17.) Pasquier remarque qu'il y a eu des Rois de France qui ont eu pour armoiries *trois crapaux*, « mais que *Clovis*, pour rendre son Royaume plus » miraculeux, se fit apporter par un Hermite, » comme par advertissement du Ciel, les Fleurs » de Lys, lesquelles se sont continuées jusques à » nous. » Ce dernier passage n'a pas besoin de commentaire. L'auteur y déclare formellement & sans détour, à qui l'on doit attribuer *l'invention des Fleurs de Lys*.

de ma part, comment qu'il en soit je ne veux pas encores mescroire, puis que nous & nos ancestres n'avons eu aucune occasion de l'avoir mescreu, ayants tousjours des Roys si bons en la paix, si vaillants en la guerre, que encores qu'ils naissent Roys, si semble-t'il qu'ils ont esté non pas faits comme les autres par la nature, mais choisis par le Dieu tout-puissant, devant que naistre, pour le gouvernement & la garde de ce royaume. Encores quand cela n'y seroit pas, si ne voudrois-je pas entrer en lice, pour desbattre la vérité de nos histoires, ny l'espulcher si privement pour ne tollir ce bel estat, où se pourra fort escrimer nostre Poësie Françoise, maintenant non pas accoustrée, mais, comme il semble, faire tout à neuf, par nostre *Ronsard*, nostre *Baïf*, nostre *du Bellay*, qui en cela avancent bien tant notre Langue, que j'ose espérer, que bientost les Grecs ny les Latins n'auront gueres pour ce regard devant nous, sinon possible que le droit d'aisnesse. Et

certes je ferois grand tort à notre rithme (car j'uſe volontiers de ce mot, & il ne me deſplaiſt) pour ce qu'encores que pluſieurs l'euſſent rendue méchanique, toutefois je voy aſſez de gens, qui ſont à-meſmes pour la r'anoblir, & luy rendre ſon premier honneur. Mais je lui ferois, dis-je, grand tort de luy oſter maintenant ces beaux contes du Roy *Clovis*, auſquels desja je voy, ce me ſemble, combien plaiſamment, combien à ſon ayſe s'y eſgayera la veine de noſtre Ronſard en ſa *Franciade*. J'entens ſa portée, je cognois l'eſprit aigu, je ſçay la grace de l'homme. Il fera ſes beſongnes de l'Oriflan, auſſi-bien que les Romains de leurs Anciles (c) & *des boucliers du Ciel en bas jettez*, ce dit Virgile. Il meſnagera noſtre Ampoulle, auſſi bien que les Atheniens leur * panier

[c] ——— *Et lapſa ancilia Cœlo.*
VIRG. *Æneïd* L. VIII. *vſ.* 664.

* Dans les deux éditions que j'ai données de LA SERVITUDE VOLONTAIRE, je n'avois pu rendre raiſon de ce que veut dire ici *la Boëtie.* Mais un habile homme qui a mis au jour en 1735 une

d'Erisicthone. Il se parlera de nos armes encores dans la tour de Minerve. Certes je serois outrageux de vouloir desmentir nos livres, & de courir ainsi sur les terres de nos Poëtes. Mais pour revenir d'où je ne sçay comment j'avois détourné le fil de mon propos, a-t'il jamais esté que les Ty-

traduction Angloise de cet ouvrage, d'un style plus net, plus coulant & plus poli que l'Original, ayant mis ici une note très-curieuse qui ne laisse rien à desirer sur cet article, la voici fidelement traduite en faveur de ceux qui pourroient ignorer comme moi ce que signifie le panier d'Erisicthone. « CALLIMAQUE dans son *Hymne à Céres* parle » d'une Corbeille qu'on supposoit descendre du » Ciel, & qui étoit portée sur le soir dans le tem» ple de cette Déesse, lors-qu'on célébroit sa fête. » *Suidas* sur le mot *porteurs de corbeilles*, dit que » la cérémonie des Corbeilles fut instituée sous le » regne d'Erisicthon, & c'est peut-être sur cela que » la Boëtie s'est avisé de l'appeller *Panier d'Eri-* » *sicthone* Il peut sembler d'ailleurs, que c'est à » quoi Callimaque fait allusion dans son Hymne » 32, où il dit, qu'*Erisicthon prit une résolution* » *plus impie*, à présent qu'Erisicthon insulte Céres » coupe un arbre consacré à cette Déesse: dont il » fut puni par une faim insatiable, comme Ovide » le rapporte fort au long vers la fin du huitieme » Livre de ses Métamorphoses, d'après Callima» que, de qui Ovide a emprunté cette fable. » — C'est ainsi que le traducteur Anglois a tâché d'éclaircir cet endroit de *la Servitude volontaire*, sur lequel M. Coste n'avoit point fait de note, & qui paroît assez obscur, de la maniere que la Boëtie a trouvé bon de l'exprimer.

rans, pour s'asseurer, n'ayent tousjours tasché d'accoustumer le peuple envers eux, non pas seulement à l'obéissance & servitude, mais encores à devotion? Doncques ce que j'ay dit jusques ici, qui apprend les gens à se vir volontiers, ne sert gueres aux tyrans, que pour le menu & grossier populaire. Mais maintenant je viens à mon advis à un poinct, lequel est le secret & (45) le resourd de la domination, le soustien & fondement de la Tyrannie. Qui pense que les hallebardes des gardes, l'assiette du guet, garde les Tyrans, à mon jugement se trompe fort: ils s'en aydent, comme je croy, plus pour la formalité & espouvantail, que pour fiance qu'ils y ayent. Les Archers gardent d'entrer dans les palais des malhabiles, qui n'ont nul moyen, non pas les bien armés, qui peuvent faire quelque entreprinse. Certes des Empereurs Romains il est aisé à compter, qu'il n'y en a pas eu tant qui ayent eschap-

(45) *Le Ressort.*

pé quelque danger par le secours de leurs Archers, comme de ceux-là qui ont esté tués par leurs gardes. Ce ne sont pas les bandes des gens à cheval, ce ne sont pas les compaignies de gens à pied, ce ne sont pas les armes qui défendent le Tyran. Mais on ne le croira pas du premier coup: toutes-fois il est vray. Ce sont tousjours quatre ou cinq qui maintiennent le Tyran, quatre ou cinq qui lui tiennent le pays tout en servage. Tousjours il a esté, que cinq ou six ont eu l'oreille du Tyran, & s'y sont approchés d'eux-mesmes, ou bien ont esté appellés par luy, pour estre les complices de ses cruautés, les compaignons de ses plaisirs, macquereaux de ses voluptés, & communs au bien de ses pilleries. Ces six addressent si bien leur Chef, qu'il faut pour la société, qu'il soit meschant, non pas seulement de ses meschancetés, mais encores des leurs. Ces six sont six cent, qui profitent sous eux, & font de leurs six cent ce que les six cent font au Tyran.

Ces six cent tiennent sous eux six mille, qu'ils ont eslevés en estat, ausquels ils ont fait donner, ou le gouvernement des Provinces, ou le gouvernement des deniers, afin qu'ils tiennent la main à leur avarice & cruauté, & qu'ils l'executent quand il sera temps, & facent tant de mal d'ailleurs, que ils ne puissent durer que sous leur ombre, ny s'exempter que par leur moyen des Loix & de la peine. Grande est la suyte, qui vient après de cela. Et qui voudra s'amuser à devuyder ce filet, il verra, que non pas les six mille, mais les cent mille, les millions, par ceste corde, se tiennent au Tyran, s'aydant d'icelle, comme en Homere Jupiter qui se vante, s'il tire la chaisne, d'amener vers soy tous les Dieux. Delà venoit la creuë du Senat sous Jule, l'establissement de nouveaux estats, election d'offices, non pas certes, à bien prendre, réformation de la Justice, mais nouveaux soustiens de la Tyrannie. En somme l'on en vient-là par les faveurs,

par les gains, ou regains que l'on a avec les Tyrans, qu'il ſe trouve quaſi autant de gens auſquels la Tyrannie ſemble eſtre profitable, comme de ceux, à qui la Liberté ſeroit agréable. Tout ainſi que les Médecins diſent, qu'à noſtre corps * s'il y a quelque choſe de gaſté, deſlors qu'en autre endroit [46] il s'y bouge rien, il ſe vient auſſitoſt rendre vers cette partie verreuſe; Pareillement deslors qu'un Roy s'eſt déclaré Tyran, tout le mauvais, toute la lie du Royaume, je ne dy pas un tas de larroneaux, & [47] deſſorrillez, qui ne peuvent gueres faire mal ny bien en une Republique; mais ceux qui ſont taxez d'une ardente ambition, & d'une notable avarice, s'amaſſent autour de luy, & le ſouſtiennent, pour avoir part au

---

(46) *Il s'y fait quelque fermentation, quelque tumeur.* — *De Bouge, qui* ſelon Nicot, *ſignifie ce qui eſt comme renfl, & ſortant en tumeur;* — eſt venu *bouger* dans le ſens qu'on l'employe ici.

(47) De faquins, de gens perdus de réputation, qui ont été condamnés à avoir les oreilles coupées. — *Eſſorillez* ou *Eſſoreillez*; Rei auribus diminuti : *Nicot.*

butin ; & estre sous le grand Tyran, tyranneaux eux-mesmes. Ainsi sont les grands voleurs & les fameux coursaires. Les uns descouvrent le pays, les autres [48] chevalent les voyageurs ; les uns sont en embusche, les autres au guet ; les uns massacrent, les autres despouillent : & encores qu'il y ait entre eux des preéminences, & que les uns ne soyent que valets, & les autres les chefs de l'assemblée, si n'en y a-t'il à la fin pas un, qui ne se sente du principal butin ; au moins de la recherche. On dit bien que les Pirates Ciliciens ne s'assemblerent pas seulement en si grand nombre, qu'il fallust envoyer contre eux Pompée le grand. Mais encores tirerent à leur alliance plusieurs belles Villes & grandes Citez, aux havres desquelles ils se mettoyent en grande seureté, revenant des courses ; & pour recompensé leur bailloyent quel-

(48 Poursuivent les voyageurs pour les détrousser. *Chevaler un homme ; comme un chevale les perdrix*, capture : *Nicot*.

que proufit du recellement de leurs pilleries.

Ainsi le Tyran asservit les Sujets les uns par le moyen des autres ; & est gardé par ceux, desquels, s'ils valoyent rien, il se devroit garder : mais comme on dit, pour fendre le bois, il se fait des coings du bois mesme. Voila ses Archers, voila ses Gardes, voilà ses Hallebardiers. Il n'est pas qu'eux-mesmes ne souffrent quelquefois de lui. Mais ces perdus, ces abandonnez de Dieu & des hommes, sont contents d'endurer du mal, pour en faire, non pas à celui qui leur en fait, mais à ceux qui en endurent comme eux, & qui n'en peuvent mais. Et toutesfois voyants ces gens-là, qui [49] naquettent le Tyran, pour faire leurs besongnes de sa tyrannie, & de la servitude du peuple, il me prend

(49) *Flattent le Tyran, lui font servilement la cour.* — Du temps de Nicot, on appelloit *Naquet* le garçon qui dans le jeu de paume sert les joueurs : & c'est de ce mot, qui n'est plus en usage, qu'a été formé *Naqueter*, ou *Nacqueter* qu'on a conservé dans le *Dictionnaire de l'Académie Françoise.*

souvent esbahissement de leur meschanceté, & quelquefois quelque pitié de leur grande sottise. Car, à dire vray, qu'est-ce autre chose de s'approcher du Tyran, sinon que de se tirer plus arriere de la Liberté, & (par maniere de dire) serrer à deux mains, & embrasser la servitude? Qu'ils mettent un petit à part leur ambition, que ils se deschargent un peu de leur avarice: & puis, qu'ils se regardent eux mesmes, qu'ils se recognoissent; & ils verront clairement, que les villageois, les paysans, lesquels tant qu'ils peuvent ils foullent aux pieds, & en font pis que des forçats ou esclaves; ils verront, dy-je, que ceux-là, ainsi mal menez, sont toutesfois au prix d'eux fortunez, & aucunement libres. Le laboureur & l'artisan, pour tant qu'ils soient asservis, en sont quittes, en faisant ce qu'on leur dit. Mais le Tyran voit les autres qui sont près de luy, coquinants & mendiants sa faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils facent ce qu'il dit, mais qu'ils pensent ce qu'il

veut, & souvent, pour lui satisfaire, qu'ils préviennent encores ses pensées. Ce n'est pas tout à eux de lui obéir, il faut encores lui complaire; il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, & se tuent à travailler en ses affaires, & puis qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent de leur complexion, qu'ils despouillent leur naturel. Il faut qu'ils prennent garde à ses parolles, à sa voix, à ses signes, à ses yeux: qu'ils n'ayent ni yeux, ni pieds, ni mains, que tout ne soit au guet, pour espier ses volontés, & pour descouvrir ses pensées. Cela est-ce vivre heureusement? Cela s'appelle-t'il vivre? est-il au monde rien si insupportable que cela; je ne dis pas à un homme bien nay, mais seulement à un homme qui ait le sens commun, ou sans plus, la face d'un homme? Quelle condition est plus misérable que de vivre ainsi, qu'on n'ait rien à soy, tenant d'autruy, son aise, sa liberté, son corps & sa vie?

Mais ils veulent servir, pour gaigner des biens : comme s'ils pouvoyent rien gaigner qui fust à eux, puisque ils ne peuvent pas dire d'eux, qu'ils soyent à eux-mesmes. Et comme si aucun pouvoit rien avoir de propre sous un Tyran, ils veulent faire que les biens soyent à eux ; & ne se souviennent pas, que ce sont eux qui luy donnent la force, pour oster tout à tous, & ne laisser rien qu'on puisse dire estre à personne. Ils voyent que rien ne rend les hommes subjets à sa cruauté, que les biens ; qu'il n'y a aucun crime envers lui digne de mort, que le dequoi; qu'il n'aime que les richesses ; ne desfait que les riches, qui se viennent présenter comme devant le boucher, pour s'y offrir ainsi pleins & refaits, & lui en faire envie. Ces favoris ne se doivent pas tant souvenir de ceux qui ont gaigné autour des tyrans beaucoup de biens, comme de ceux qui ayants quelque tems amassé, puis après y ont perdu & les biens & la vie. Il ne leur doit pas venir en l'esprit, combien

d'autres y ont gaigné de richesses, mais combien peu ceux-là les ont gardées. Qu'on descouvre toutes les anciennes histoires : qu'on regarde toutes celles de nostre souvenance ; & on verra tout à plein, combien est grand le nombre de ceux qui ayant gaigné par mauvais moyens l'oreille des Princes, & ayants ou employé leur mauvaistié ou abusé de leur simpleisse, à la fin par ceux-là mesmes ont esté anéantis ; & autant que ils avoient treuvé de facilité, pour les eslever, autant puis après y ont-ils treuvé d'inconstance pour les y conserver. Certainement en si grand nombre de gens qui ont esté jamais près des mauvais Rois, il en est peu, ou comme point, qui n'ayant essayé quelques fois en eux-mesmes la cruauté du Tyran, qu'ils avoyent devant attisée contre les autres : le plus souvent s'estant enrichis, sous ombre de sa faveur, des despouilles d'autruy, ils ont eux-mesmes enrichy les autres de leur despouille.

Les gens de bien mesmes, si quelques

fois il s'en treuve quelqu'un aymé du Tyran, tant soyent-ils avant en sa grace, tant reluise en eux la vertu & intégrité, qui voire aux plus meschants donne quelque reverence de soy, quand on la void de près : mais les gens de bien mesme ne sauroyent durer, & faut qu'ils se sentent du mal commun, & qu'à leurs dépens ils éprouvent la Tyrannie. Un Seneque, (50) un Burre, un Trazée, (51) ceste terne de gens de bien, desquels mesme les deux leur mauvaise fortune les approcha d'un Tyran, & leur mit en main le maniement de ses affaires ; tous deux estimés de luy & cheris, & encores l'un l'avoit nourri, & avoit pour gages de son amitié, la nourriture de son enfance : mais ces trois-là sont suffisants tesmoings par leur cruelle mort, combien il y a peu de fiance en la faveur des mauvais maistres. Et à la vérité,

(50) *Un Burrhus, un Thraseas.*

(51) Ce *Trio*, pourroit-on dire aujourd'hui, s'il étoit permis d'employer le mot de *trio* dans un sens grave & sérieux, ce que l'usage défend absolument.

rité, quelle amitié peut-on espérer en celuy, qui a bien le cœur si dur, de haïr son Royaume, qui ne fait que luy obéyr, & lequel, (52) pour ne se savoir pas encores aimer, s'appauvrit lui-mesme, & destruit son empire ?

Or si on veut dire, (53) que ceux-là pour avoir bien vescu sont tombés en ces inconvenients, qu'on regarde hardiment

(52) Car un Roi qui auroit les yeux ouverts sur ses intérêts ne sauroit s'empêcher de voir, qu'en *appauvrissant ses Sujets, il s'appauvriroit aussi certainement lui-même, qu'un Jardinier qui après avoir cueilli le fruit de ses arbres, les couperoit pour les vendre.* C'est ce qu'Alexandre le Grand comprit si bien, qu'il se fit une loi de n'imposer aux Peuples qu'il conquit en Asie, que le même tribut qu'ils avoient accoutumé de payer à Darius; surquoi quelqu'un lui ayant remontré, qu'il pouvoit tirer de plus gros revenus d'un si grand Empire, il répondit, *qu'il n'aimoit pas le Jardinier qui coupoit jusqu'à la racine des choux dont il ne devoit cueillir que les feuilles.* Cette réponse est fondée sur le simple sens commun : cependant on trouve dans l'Histoire quantités de Princes qui ont mieux aimé suivre l'exemple du Jardinier qui s'avise sottement de tarir lui-même la source de son revenu, que d'imiter la sage modération d'Alexandre, par laquelle il s'assuroit un fonds de richesses inépuisable.

(53) *Que Burrhus, Seneque, & Thraseas ne sont tombez dans ces inconveniens que pour avoir été gens de bien.*

autour (54) de celuy-là mesme, & on verra que ceux qui vindrent en sa grace, & s'y maintindrent par meschancetez, ne furent pas de plus longue durée. Qui a oüy parler d'amour si abandonnée, d'affection si opiniastre? Qui a jamais leu d'homme si obstinément acharné envers femme, que de celuy-là envers Poppée? Or fut-elle après (55) empoisonnée par luy-mesme. Agrippine sa mere avoit tué son mary *Claude*, pour luy faire place en l'Empire. Pour l'obliger, elle n'avoit jamais fait difficulté de rien faire ny de souffrir. Donc son fils mesme, son nourrisson, son Empereur fait de sa main: (56)

---

(54) *De Neron.*

(55) Selon *Suetone* & *Tacite*, Neron la tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le temps de sa grossesse. *Poppæam*, dit le premier dans la Vie de Neron, §. 35 *unicè dilexit. Et tamen ipsam quoque ictu calcis occidit* Pour Tacite, il ajoute que c'est plutôt par passion que sur un fondement raisonnable, que quelques Ecrivains ont publié, que Poppée avoit été empoisonnée par Neron, *Poppæa*, dit-il, *mortem obiit, fortuitâ mariti iracundiâ, à quo gravida ictu calcis afflicta est. Neque enim venenum crediderim, quamvis quidem Scriptores tradant, odio magis quam ex fide.* Annal. L. XVI. *ab initio.*

(56) Voyez *Suetone*, dans la vie de Neron, §. 34.

après l'avoir souvent faillie, lui osta la vie : & n'y eut lors persónne, qui ne dist, qu'elle avoit fort bien mérité ceste punition, si ç'eust esté par les mains de quelque autre, que de celuy qui la luy avoit baillée. Qui fut oncques plus aisé à manier, plus simple, pour le dire mieux, plus vray niaiz, que Claude l'Empereur? Qui fut oncques plus coiffé de femme que luy de Messaline? Il la mit enfin entre les mains du bourreau. La simplesse demeure tousjours aux Tyrans, s'ils en ont à ne sçavoir bien faire. Mais je ne say comment à la fin, pour user de cruauté, mesmes envers ceux qui leur sont près, si peu qu'ils ayent d'esprit, celá mesme s'esveille. Assez commun est le beau mot (57) de cestuy-là, qui voyant la gorge descouverte de sa femme, qu'il aymoit le plus, & sans laquelle il n'eust sceu vivre,

(57) De *Caligula*, lequel, dit Suétone dans sa vie, §. 33. *Quoties uxoris vel amiculæ collum exosculaøretur, addebat:* Tàm bona cervix, simul ac jussero, demetur.

il la caressa de ceste belle parole, *Ce beau col sera coupé tantost, si je le commande.* Voilà pourquoi la plufpart des Tyrans anciens estoient communément tuez par leurs favorits, qui ayant cogneu la nature de la tyrannie, ne se pouvoyent tant asseurer de la volonté du Tyran, comme ils se défioyent de sa puissance. Ainsi fut tué Domitian (58) par Estienne, Commode (59) par une de ses amies mesme, (60) Antonin par Marin, & de mesme quasi tous les autres.

C'est cela, que certainement le Tyran n'est jamais aymé, ny n'ayme. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose saincte : elle ne se met jamais qu'entre gens de bien, ne se prend que par une mutuelle

(58) *Suétone*, dans la vie de Domitien, c. 17.

(59) Qui se nommoit *Marcia.* Herodien, L. I.

(60) *Antonin Caracalla* qu'un Centurion nommé *Martial*, tua d'un coup de poignard, à l'instigation de *Macrin*, comme on peut voir dans Hérodien, L. IV, vers la fin. C'est sans doute l'Imprimeur qui a mis ici *Marin* au lieu de *Macrin.* Etienne de la Boëtie ne pouvoit pas se tromper au nom de *Macrin*, trop connu dans l'Histoire, puisqu'il fut élu Empereur à la place d'Antonin Caracalla.

estime : elle s'entretient, non tant par un bienfaict, que par la bonne vie. Ce qui rend un ami asseuré de l'autre, c'est la cognoissance qu'il a de son intégrité. Les respondans qu'il en a, c'est son bon naturel, la foy, & la constance. Il n'y peut avoir d'amitié, là où est la cruauté, là où est la desloyausté, là où est l'injustice. Entre les meschants, quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas compaignie. Ils ne s'entretiennent pas, mais ils s'entrecraignent. Ils ne sont pas amis, mais ils sont complices.

Or quand bien cela n'empeschéroit point, encore seroit-il mal-aysé de treuver en un Tyran un amour asseurée, parce qu'étant au-dessus de tous, & n'ayant point de compaignon, il est desja au-delà des bornes de l'amitié, qui a son gibier en l'équité, qui ne veut jamais clocher, ains est tousjours égale. Voila pourquoi il y a bien (ce dit-on) entre les voleurs quelque foy au partage du butin; pour ce qu'ils sont pairs & compaignons, &

que s'ils ne s'entr'ayment, au moins ils s'entrecraignent : & ne veulent pas en se desunissant, rendre la force moindre. Mais du Tyran, ceux qui sont les favorits ne peuvent jamais avoir aucune asseurance, de tant qu'il a apprins d'eux-mesmes, qu'il peut tout, & qu'il n'y a ny droit ny devoir aucun, qui l'oblige ; faisant son estat de compter sa volonté pour raison, & n'avoir compaignon aucun, mais d'estre de tous maistre. Doncques n'est-ce pas grand'pitié, que voyant tant d'exemples apparents, voyant le danger si présent, personne ne se veuille faire sage aux despens d'autruy ? & que tant de gens s'approchent si volontiers des Tyrans, qu'il n'y ait pas un, qui ait l'advisement & la hardiesse de leur dire, ce que dit (comme porte le conte) le Renard au Lyon, qui faisoit le malade : *je t'irois voir de bon cœur en ta taniére ; mais je voy assez de traces de bestes, qui vont en avant vers toy ; mais en arriere qui reviennent, je n'en voy pas une.*

Ces miſérables voyent reluire les threſors du Tyran, & regardent tous eſtonnez les rayons de ſa braverie; & allechez de cette clarté ils s'approchent & ne voyent pas qu'ils ſe mettent dans la flamme, qui ne peut faillir à les conſumer. Ainſi le ſatyre indiſcret (comme diſent les fables) voyant eſclairer le feu treuvé par le ſage Promethée, (61) le treuva ſi beau, qu'il l'alla baiſer, & ſe bruſler. Ainſi le Papillon, qui eſperant joüir de quelque plaiſir, ſe met dans le feu, pour ce qu'il reluit, il eſprouve l'autre vertu, cela qui bruſle, ce dit le Poëte Lucan. Mais encores mettons que ces mignons eſchappent les mains de celuy qu'ils ſervent. Ils ne ſe ſauvent jamais du Roy, qui vient après. S'il eſt bon, il faut ren-

(61) Ceci eſt pris d'un Traité de Plutarque, intitulé, *comment on pourra recevoir utilité de ſes ennemis*, ch. 2. de la traduction d'Amyot, dont voici les propres paroles: « Le Satyre voulut baiſer & embraſſer le feu la premiere fois qu'il le vid: mais Prometheus lui cria, bouquin, tu pleureras la barbe de ton menton, car il bruſle quand on y touche. »

dre compte, & recognoiſtre au moins lors la raiſon. S'il eſt mauvais, & pareil à leur maiſtre, il ne ſera pas, qu'il n'ait auſſi bien ſes favoris, leſquels communément ne ſont pas contents d'avoir à leur tour la place des autres, s'ils n'ont encores le plus ſouvent & les biens & la vie. Se peut-il donc faire, qu'il ſe treuve aucun, qui en ſi grand péril, avec ſi peu d'aſſeurance, veuille prendre cette malheureuſe place, de ſervir en ſi grand'peine un ſi dangereux maiſtre? Quelle peine, quel martyre eſt-ce, vray Dieu? Eſtre nuict & jour après pour ſonger pour plaire à un, & neantmoins ſe craindre de luy, plus que l'homme du monde: avoir touſjours l'œil au guet, l'oreille aux eſcoutes, pour eſpier d'où viendra le coup, pour deſcouvrir les embûches, pour ſentir la mine de ſes compaignons, pour adviſer qui le trahit, rire à chaſcun, ſe craindre de tous, n'avoir aucun ny ennemy ouvert, ny amy aſſeuré: ayant touſjours le viſage riant & le cœur tranſy:

ne pouvoir eſtre joyeux, & n'oſer eſtre triſte ?

Mais c'eſt plaiſir de conſiderer, qu'eſt-ce qui leur revient de ce grand tourment, & le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine & de cette miſerable vie. Volontiers le peuple du mal qu'il souffre, n'en accuſe pas le Tyran, mais ceux qui le gouvernent. Ceux-là, les peuples, les Nations, tout le monde à l'envy, juſques aux payſans, juſques aux laboureurs, ils ſavent leurs noms, ils deſchiffrent leurs vices : ils amaſſent ſur eux mille outrages, mille vilenies, mille maudiſſons. Toutes leurs oraiſons, tous leurs vœux ſont contre ceux-là. Tous les malheurs, toutes les peſtes, toutes les famines, ils les leur reprochent : & ſi quelquefois il leur font par apparence quelque honneur, lors meſmes ils les maugréent en leur cœur, & les ont en horreur plus eſtrange, que les beſtes ſauvages. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils reçoyvent de leur ſervice envers les gens, deſ-

quels quand chascun auroit une piece de leur corps, ils ne seroyent pas encores (ce semble) satisfaits, ni à demy saoulez de leur peine. Mais certes encore après qu'ils sont morts, ceux qui viennent après, ne sont jamais si paresseux, que le nom de ces (62) *Mange-peuples* ne soit noirci de l'encre de mille plumes, & leur réputation deschirée dans mille livres, & les os mesmes, par maniere de dire, traisnez par la postérité, les punissant encores après la mort de leur meschante vie. Apprenons doncques quelquefois,

(62) C'est le titre qu'on donne à un Roi dans Homere, & dont la Boëtie régale très-justement ces premiers Ministres, ces Intendans ou Surintendans des Finances, qui, par les impositions excessives & injustes dont ils accablent le Peuple, gâtant & dépeuplant les Pays dont on leur a abandonné le soin, font bientôt d'un puissant Royaume où fleurissoient les arts, l'agriculture, & le commerce, un désert affreux où regnent la barbarie & la pauvreté, jettent le Prince dans l'indigence, le rendent odieux à ce qui lui reste de sujets, & méprisable à ses voisins. Ce sont-là des *mangeurs de peuple* qui aiment bien moins les hommes qu'un Jardinier n'aime les arbres de son jardin. Aussi ne songent-ils qu'à profiter du dégât qu'ils font, sans se mettre en peine de ce qui pourra arriver au jardin ou au maître du jardin.

apprenons à bien faire. Levons les yeux vers le Ciel; ou bien pour noſtre honneur, ou pour l'amour de la meſme vertu, à Dieu tout-puiſſant, aſſeuré teſmoing de nos faits, & juſte Juge de nos fautes. De ma part, je penſe bien, & ne ſuis pas trompé, puiſqu'il n'eſt pas ſi contraire à Dieu tout liberal & desbonnaire, que la tyrannie: qu'il réſerve bien là-bas à part pour les tyrans & leurs complices, quelque peine particuliere.



ÉPITRE

DE MADEMOISELLE

DE GOURNAY,

Insérée en son impression de l'an 1635.

A MONSEIGNEUR L'ÉMINENTISSIME CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

NE vous pouvant donner les ESSAIS, *parce qu'ils ne sont pas à moy, & cognoissant neantmoins, que tout ce qu'il y a d'illustre en nostre siecle, passe par vos mains, ou vous doit hommage; j'ai creu que le nom de vostre Eminence devoit orner le frontispice de ce Livre. Il est vray, Monseigneur, qu'il vous rend ici, par*

mon entremiſe, un hommage fort régulier, car ne pouvant le vous donner, je vous oſe donner à luy : c'eſt-à-dire, que preſte de tomber dans le ſepulchre, je vous conſigne cet orphelin, qui m'eſtoit commis, afin qu'il vous plaiſe deſormais de luy tenir lieu de Tuteur & de Protecteur. J'eſpere que le ſeul reſpect de voſtre authorité luy rendra cet office : & que comme les mouſches ne pouvoient entrer dans le Temple d'Hercule, dont vous eſtes emulateur; ainſi les mains impures, qui depuis longtemps avoient diffamé ce meſme Livre, par tant de malheureuſes Éditions, n'oſeront plus commettre le ſacrilege d'en approcher, quand le verront en voſtre protection par celle-cy, que voſtre libéralité m'a aidée à mettre au jour. Combien ſeray-je fiere eu l'autre Monde, d'avoir eſté aſſez hardie en quittant ceſtuy-cy, pour nommer un tel Executeur de mon teſtament que le Grand Cardinal de Richelieu : & de voir de là haut, qu'on ſe ſouvienne icy bas, que j'ay ſceu diſcerner, à quelle excellence & hauteſſe

d'ame je debvois assigner la protection du plus excellent & plus haut présent que les Muses ayent faict aux hommes, depuis les siecles triomphans des Grecs & des Romains ! Vous, Monseigneur, Autheur de tant d'Ouvrages immortels de diverse sorte, qu'il semble que vous ayez entrepris d'enrichir & d'amplifier l'Empire de l'Immortalité ; ne l'obligez-vous pas à vous offrir par nos vœux, pour une espece de recompense, les plus nobles des biens qu'elle tient d'ailleurs, comme ce Livre : ouy mesmes à les reputer d'autant plus seurement immortels, qu'en les vous offrant, elle croid les appuyer aucunement sur le Destin de vostre Éminence ; de laquelle je demeureray sans fin,

MONSEIGNEUR,

Vostre très-humble & très-obeissante servante,
GOURNAY.

A Paris, le 22 Juin 1635.

PRÉFACE

SUR LES ESSAIS

DE MICHEL DE MONTAIGNE,

PAR SA FILLE D'ALLIANCE.

SI vous demandez au Vulgaire quel eſt Ceſar, il vous reſpondra que c'eſt un excellent Capitaine : ſi vous le luy montrez lui-meſme ſans nom, voire en guerre, à l'exercice de ces grandes qualitez par leſquelles il eſtoit tel : ſa prudence, labeur, vigilance, prevoyance, precaution, perſeverance, ordre, art de meſnager le temps & de ſe faire aymer & craindre, ſa reſolution, ſa vigueur à ne rien relaſcher, & ſes admirables conſeils ſur les nouvelles & promptes occurrences : plus, ces contrarietez d'action en temps & lieu, craindre, oſer, reculer, courre ſus, prodi-

guer, resserrer, & mesmes ravir où besoin est, cruauté, clemence, simulation, franchise. Si, dis-je, après luy avoir fait contempler toutes ces qualitez & ces actions, ouy mesmes en guerre comme il est dict, mais hors l'apparat de Chef & hors la victoire, vous luy demandez quel homme c'est-là : certes il le vous donnera, s'il vient à poinct, pour un des fuyards de la bataille de Pharsale : parce qu'il ne sçait si c'est par telles parties qu'on se rend grand Capitaine : & que pour juger sur elle purement, d'un qui le soit ou puisse estre, il le faut estre soy-mesmes ou capable de le devenir par instruction. Enquerez semblablement ce mesme Vulgaire, ce qu'il luy semble de Platon, il vous rebattra l'oreille d'un celeste Philosophe : mais si vous laissez tomber en ses mains le Sympose ou l'Apologie desnuez de ce haut nom de leur pere, il en fera des farces : & s'il entre en la boutique d'Appelles, il emportera bien son tableau, mais il n'achetera que le nom du Peintre.

Ces considérations m'ont tousjours mise en doute de la valeur des esprits, que le credit populaire suivoit de son mouvement & sans autorité précédente des belles ames : authorité certes encore, meuris par divers aages : j'entens, passée en usage fixe qui est l'unique estoille du Pole, qui peut droictement guider les approbations populaires. Car le Peuple n'a garde de cognoistre par luy-même la valeur des esprits, manquant d'esprit : ny de mettre à prix, ou de suivre sainement en cela une approbation ou authorité, pour équitable qu'elle soit, qui pour estre nouvelle, reste desbattue : puisqu'il ne sçauroit par ce mesme defaut d'esprit, cognoistre le poids des tenants & des assaillants en ce desbat. Celui qui gaigne multitude d'admirateurs parmy la commune, & de son jugement propre, ne peut pas estre grand : puisque pour avoir de bons Juges, il faut beaucoup de semblables, outre qu'il est vray, que la fortune & la vertu favorisent rarement un mesme subjet. Le peuple est

une foule d'aveugles : quiconque se vante de son approbation, se vante de paroistre honneste homme à qui ne le void pas : adjoustons, que c'est une espece d'injure d'estre loüé de ceux que vous ne voudriez pas ressembler. Qu'est ce que le dire de sa presse ? (si cette question n'est desja trop vuidée par les anciens) ce que nulle ame sage ne voudroit ny dire ny croire : qu'est-ce que la raison ? le contrepoil de son opinion : & je treuve la reigle de bien vivre aussi certaine, à fuir l'exemple & le sens du siécle, qu'à suivre la Philosophie ou la Theologie. Il ne faut entrer chez le Peuple spirituellement ou corporellement, que pour avoir le plaisir d'en sortir : or Peuple & Vulgaire s'estend jusques-là, qu'il est en un estat, surtout en nostre saison, point de personnes entierement non vulgaires, que de Princes, pour rares que les Princes y soient. Je lairray toutesfois à Seneque, touchant, ce me semble ceste corde de la neantise po-

pulaire, la charge de dire le reste mieux que moy. Xerxes contemplant ses dix-sept cent mille hommes, s'escria de douleur, sur ce que dans cent ans, il n'en resteroit un seul en vie. Il nous faudroit tous les jours faire un cri bien divers, sur pareil nombre ; de ce qu'il ne s'y treuveroit pas à l'adventure un sage, ni qui pis est un juste. Tu devines desja, Lecteur, que je veux rechercher les causes du froid recueil, que nostre Vulgaire fit d'abord aux essais. Mais treuvées, ou non, laissons-là ses opinions, qui ne nous doivent peut-estre pas engendrer plus de soucy, hors les sujets ausquels elles blessent nostre fortune, qu'elles engendrent d'honneur à leur maistre. Le Proverbe est très-vray ; que s'il faut souhaiter de la loüange, c'est de ceux qui sont loüables. Certes je rends à ce propos un sacrifice au bonheur, qu'une si fameuse & digne main que celle de Justus Lipsius, ait ouvert par Escrit public les portes de la loüange aux Essais : & en ce que la fortune l'a

choisi pour en parler le premier de ceste part ; elle a, ce semble voulu lui deferer une prerogative de suffisance en son siecle & nous advertir tous de l'escouter comme nostre maistre. L'admiration dont ils me transirent, lorsqu'ils me furent fortuitement mis en main au sortir de l'enfance, m'alloit faire reputer visionnaire : si quelqu'un pour me remparer contre un tel reproche, ne m'eust descouvert l'Eloge très-sage, que ce Flamand en avoit rendu depuis quelques années à leur autheur mon Pere. Lecteur, ayant à desirer de t'estre agreable, je me pare du beau tiltre de ceste alliance, puisque je n'ay point d'autre ornement : & n'ay pas tort de ne vouloir appeller que du nom paternel, celui duquel tout ce que je puis avoir de bon en l'ame est issu. L'autre qui me mit au Monde, & que mon desastre m'arracha dès l'enfance, très-bon Pere, orné de vertus, & habile homme, auroit moins de jalousie de se voir un second, qu'il n'auroit de gloire de s'en voir un tel,

Le don du jugement est la chose du monde que les hommes possedent de plus diverse mesure : le plus digne & avare present que Dieu leur face, leur perfection : Tous biens, ouy les essentiels, leur sont inutiles, si cestuy-là ne les menage : & la vertu mesme tient sa forme de luy. Le seul jugement esleve les humains sur les bestes, Socrates sur eux, les Anges sur Socrates : & le seul jugement nous met en droicte possession de Dieu : cela s'appelle l'ignorer & l'adorer en la Foy. Pythagoras disoit aussi, que la cognoissance de Dieu ne pouvoit estre autre en nous, que l'extreme effort de nostre imaginative vers la perfection. Ne vous plaist-il avoir l'esbat de voir eschauder plaisamment les froids estimateurs des Essais ? mettez leur jugement sur le trottoir à l'examen des Livres anciens. Je ne dis pas pour leur demande, si Plutarque & Seneque sont de grands Autheurs, car la réputation les dresse en ce poinct-là, mais pour sçavoir de quelle part ils le sont plus ? si

c'est en la faculté de juger, si c'est en celle d'inventer & de produire, & comme eux qui devisent de ces facultez les entendent ou comprennent : qui frappe plus ferme que son compaignon en tel endroit ; qu'elle a deue selon leur matiere estre leur conduite & leur fin en escrivant : quelle des fins d'escrire est la meilleure en general, quelles de leurs pieces ils pourroient perdre avec moins d'interests, quelles ils devroyent conserver avant toutes, & pourquoy. Faites-leur après esplucher une comparaison de l'utilité de la doctrine de ces deux ou de leurs semblables, contre celle des autres Escrivains : & finalement trier en raisonnant sur les causes, ceux de cette plantureuse bande des Muses & de Minerve, qu'ils aymeroient mieux ressembler & dissembler. Quiconque sçaura pertinemment respondre de tout cela, je luy donne luy de gouverner, sceller & canceler ma creance sur nostre Livre.

Pour venir aux reproches que ces personnes font aux Essais, je ne les dai-

gnerois rabattre, à dessein de les mettre en grace avec elles, malades non curables par les mains de la Raison : toutesfois j'en veux dire un mot en consideration de quelques esprits, qui meritent bien qu'on employe un advertissement afin de les garder de chopper après les choppeurs : si desormais le crédit qu'un Ouvrage de telle excellence s'est acquis auprès de toutes les belles ames, par la force de la vérité, ne nous releve de ce besoing : & sans doute la guerre qu'il a souffert entre les cerveaux foibles, & la faveur qu'il a nettement gaignée entre les forts, ont esté aussi necessaires appendances de son merite l'une que l'autre. Premierement on l'accuse de quelque usurpation du Latin, de la fabrique de nouveaux mots, & d'employer quelques phrases nonchalantes ou Gasconnes. Je reponds, que je leur donne gaigné, s'ils peuvent dire, pere ni mere, frere, sœur, boire, manger, dormir, veiller, aller, voir, sentir, ouyr & toucher, ny tout le reste en somme des plus communs vo-

cables qui tombent en noſtre uſage, ſans parler Latin. Ouy, mais le beſoing d'exprimer nos conceptions, dit quelqu'un d'eux, nous a contraintes à l'emprunt de ceux-cy. Ma replique eſt, que le beſoing de mon Pere tout de meſme, l'a contraint de porter en ceux-là ſes emprunts outre les tiens, pour exprimer ſes conceptions, qui ſont outre les tiennes. Je ſçay bien qu'on a tourné les plus nobles conceptions, & les plus excellents Livres en notre Langue, où les Traducteurs ſe ſont par fois rendus plus ſuperſtitieux d'innover & puiſer aux ſources eſtrangeres : mais on doit conſiderer, que les Eſſais reſſerent en une ligne, ce que les Traducteurs oſent alonger en quatre : joint que nous ne ſommes peut-eſtre pas aſſez ſçavants, ny moy, ny ceux qui deviſent ainſi, pour ſentir ſi ces traductions ſont par-tout auſſi vigoureuſes que leur texe. J'ayme à dire Gladiateur, j'ayme à dire Eſcimeur à outrance, auſſi fait ce Livre : cependant qui m'aſtreindroit à quitter l'un des deux, je retiendrois Gladiateur : & ſi ſçay quel

bruit ou en menera : par-tout en chose semblable, je ferois de mesme. J'entends bien, qu'il faut user de bride aux innovations & aux emprunts : mais ce n'est pas une sottise de dire, que l'on n'en defend que l'abus ; & qu'on recognoisse, qu'avec la bride & la prudence il soit loisible de les employer, on defend aux Essais de l'oser entreprendre comme incapables, le Roman de la Rose en ayant esté jugé capable autrefois ? veu mesme que le langage de son siecle, n'estoit pressé non plus que le nostre, sinon de la seule necessité d'amendement : & qu'avant ce vieil livre, on ne laissoit pas de parler & de se faire entendre autant qu'on vouloit. Horace vrayment ne s'en tairoit pas.

Ce que Rome a souffert de Plaute & de Cæcile,
Le peut-elle interdire à Varie ou Virgile?
Ne doy-je orner la langue, enflant mes vers hardis,
Puis qu'Ennie & Caton l'osoient orner jadis?
Ils semerent de fleurs le Poëme & la Prose,
Prestants de nouveaux noms à mainte & mainte chose;

Et tousjours à bon droict les chemins sont ouverts
A forger par les temps phrases & mots divers.

A qui la force d'esprit manque, comme à ceux du temps de ce Roman, les vocables suffisants à exprimer, ne manquent jamais : & suis en doute, au contraire, qu'en cette large & profonde uberté de la langue Grecque, ils ne se treuvassent encore souvent manqués & taris chez Socrates & chez Aristote & Platon. On ne peut representer que les imaginations communes, par les mots communs : quiconque a des conceptions ou pensées extraordinaires, doit chercher des termes inusitez à s'exprimer. N'ont-ils pas aussi raison, je vous prie ? qui pour huict ou dix mots qui leur sembleront estrangers ou hardis, ou pour trois manieres de parler Gasconnes, & vingt bisarres ou nonchalantes, & desreiglées, s'ils veulent, qu'ils espieront en ceste piece si transcendante par tout, & mesmement au langage : n'y trouveront à parler que pour mesdire ? Est-il defendu d'appliquer quelques lustres sur

un beau visage, pour en relever la blancheur ? Quand je defends mon Pere des charges du dialecte, je me mocque. Pardonnerions-nous à ces correcteurs, s'ils avoient forgé cent dictions à leur poste, pourveu que chascune d'elle en signifiast deux ou trois ordinaires : & dictions qui perçassent une matiere jusqu'à la mouëlle, tandis que les autres la frayent ou frappent simplement ? S'ils nous representoient mille nouvelles phrases très-delicates, visves, basties & inventées d'une forme inimitable ? qui dissent en demy ligne, le sujet, le succès & la loüange de quelque chose ? mille metaphores esgalement admirables & inoüyes, mille très-propres applications de mots enforcez & approfondis à divers & nouveaux sens ? (car voila l'innovation qu'ils nous repriment, & qu'ils craignent que les Essais facent passer en exemple) & tout cela, dis-je, sans qu'un Lecteur y peust rien accuser que nouveauté, mais bien Françoise ? Or à mesure que jardiner & provigner à propos une

langue, est une plus belle entreprinse, à mesure est-elle permettable à moins de gens, ainsi que remarque mon Pere. C'est à quelques jeunes discoureurs du siecle, qu'il faudroit donner de l'argent pour ne s'en mesler plus, soit pour edifier ou demolir : comme à ce mauvais flusteur antique, qui prenoit simple loyer pour sonner, & double pour se taire. Ayant traicté du langage ailleurs, j'y renvoye le Lecteur : & la seule necessité de l'occasion presente est cause que je range icy ce dernier passage. Pour descrire le langage des Essais, il le faut transcrire : il n'ennuye jamais le Lecteur que quand il cesse ; & tout y est parfait, s'il n'avoit point de fin. Un si glorieux langage devroist estre par Edict, assigné particulierement à proclamer les grandes victoires, absoudre l'innocence, faire sonner le commandement des Loix : planter la Religion aux cœurs des hommes, & à loüer Dieu. C'est en verité l'un des principaux cloux, qui fixeront la volubilité de nostre vulgaire François,

continué jusques icy : son credit s'eslevera chaque jour, empeschant que de temps en temps on ne treuve suranné ce que nous disons aujourd'huy, parce qu'il perseverera de le dire : & le faisant juger bon d'autant qu'il sera sien.

On proscrit après non seulement pour impudique & dangereuse, mais pour je ne sçay quoy de nefas, usons de ce terme, sa liberté d'anatomiser l'Amour : surquoy je n'oserois respondre un seul mot, ny consequemment sur plusieurs autres articles touchés en cette Preface, après les belles responses que luy-mesme y fait : n'estoit que nos hommes qui jugent toutes choses par opinion, gousteront à l'adventure mieux sa defense d'une autre main, bien que pire, qu'ils ne feront de la sienne propre. Cela s'appellera prester ma foiblesse, à servir de lustre à sa force : mais c'est tout un, je luy dois assez pour subir cet inconvenient. Est-il donc raisonnable de condamner la theorique de l'Amour pour coupable & diffamable,

establiſſant ſa pratique pour honneſte, legitime & ſacramentale par le Mariage? Conſentons neantmoins, s'il plaiſt à ces gens, qu'elle ſoit coulpable & diffamable, il reſte à nier qu'elle ſoit impudique, pour celuy qui la traicte, ny pour ſon Lecteur: ſpecialement traictée par un perſonnage, qui demeſlant ceſte fuſée, comme correcteur & ſcrutateur perpetuel des actions & des paſſions humaines, preſche ſoigneuſement la modeſtie & la bienſeance exemplaire aux Dames; & les diſſuade de faire l'amour, ainſi que l'Auteur dont il eſt queſtion. Car outre que ce Livre prouve fort bien le maquerelage, que l'art de la ceremonie & ſes exceptions preſtent à Venus; quels ſuffragants de chaſteté ſont ceux-cy, je vous prie, qui vont encheriſſant ſi haut la force & la glace des effets de Cupidon, que de faire accroire à la jeuneſſe, qu'on n'en ſçauroit pas ſimplement oüyr deviſer ſans peril & ſans tranſport? S'ils le diſent à des femmes, n'ont-elles pas raiſon de mettre leur ab-

ſtinence en garde contre un preſcheur qui ſouſtient que c'eſt choſe impoſſible, d'oüyr ſeulement parler de la table ſans rompre ſon jeuſne ? Je diray donc, qu'à peine S. Paul euſt-il refuſé la langue ou l'oreille au beſoin, ſur l'examen de l'Amour, puis qu'il fonde ſa vertu à ſentir & ſupporter les aiguillons meſmes de cette paſſion en ſon corps : *nam virtus infirmitate perficitur.* Et quoy, Socrates, qui ſe levoit continent d'auprès ce bel & brillant ſujet, dont la Grece, à ce qu'on diſoit, n'euſt ſceu porter deux ; faiſoit-il alors moins acte de chaſteté, d'autant qu'il avoit oüy, veu, dit & touché, que ne feſoit Timon, ſe promenant ſeul tandis en un deſert ? Livia, ſelon l'opinion des Sages, parloit en Imperatrice & capable Dame, telle qu'on l'a recognue, ſouſtenant qu'aux yeux d'une femme chaſte, un homme nud n'eſtoit non plus qu'une image. Que ſi quelqu'un croid neantmoins que cela veuille dire, qu'elle leur euſt conſeillé d'aller voir un tel ſpectacle exprès, ou

de se lever plus matin pour lire toutes les folies des Poëtes Grecs & Latins, il declare assez sa beveue. Cette Princesse jugeoit sans doute, qu'il faut que le Monde bannisse du tout l'Amour & sa Mere au loin : ou que s'il les reserve chez luy, c'est une bastellerie à quiconque ce soit de faire le pudique, pour sequestrer des yeux, de la langue & des oreilles les images & les discours de la cabale de ce Dieu. Outre que les hommes & les femmes pour qui l'amour est banny, j'entends qui n'ont aucune part réelle ou présente en luy, sont forcez d'avouer, qu'ils y ont part presomptive, ou du moins acceptable, par le mariage : raison qui les doit divertir de refuser au besoing l'œil, la langue ou l'oreille, à telles appendances de ce mesme Dieu, cela s'appelle telles images, & tels discours. Je n'approuve pas pourtant les licences de ces Poëtes-là, non plus que l'allegation que mon Pere en fait par fois, ny mesme quelque esmancipation de son creû ;

tant pource qu'elles repugnent à mon gouſt, que d'autant que je ſuis toujours d'advis que chaſcun contienne autant qu'il peut ſes faicts & ſes parolles ſous le joug des formes & ceremonies communes: mais j'accuſe encore plus que telles erreurs, ceux qui les accuſent outre leur meſure. La plus legitime conſideration que les Dames puiſſent apporter au refus & fuite d'eſcouter ces choſes, c'eſt de craindre qu'on ne les tente par leur moyen. Mais outre qu'au contraire, ainſi que j'ay dit, la ceremonie eſt miniſtre de Venus, ſoit par ſon intention originaire, ſoit par accident; ces Dames doivent avoir grand'honte de ne ſe ſentir de bon or que juſques à la coupelle; & continentes, que parce qu'elles ne rencontrent rien qui heurte la continence. L'aſſaut eſt le labeur du combattant, mais il eſt auſſi pere de ſa victoire & de ſon triomphe: & toute vertu deſire l'eſpreuve, comme tenant ſon eſſence meſme du contraſte. Si n'entends-je pas pourtant,

que la chasteté deust desirer ou souffrir l'assaut, en plus amples termes, que ceux dont il est question : c'est-à-dire, vagues, generaux, & hors tout interest & dessein particulier qui peut-estre apposté pour la surprendre. Ce ne sont pas donc les discours francs & speculatifs sur l'Amour, qui sont dangereux ; ce sont les mols & delicats, les recits artistes & chatouilleux ; des passions amoureuses ; & de leurs effects, qui se voyent aux Romans, aux Poëtes, & en telles especes d'Escrivains ; dangereux, dis-je, tousjours, mais qui le seroient beaucoup moins, sans l'encherissement & le haut prix où les loix de la ceremonie & leurs exceptions, ont eslevé Cupidon & Venus. Toutefois certes j'ay grand'peur, que le genre humain ne puisse sçavoir plus dangereusement quel animal est l'Amour, que quand personne ne le luy dit. Je crains en somme, que si l'on conjoint en un la jeunesse, l'inclination naturelle, les delices, une gentillesse natale avec une nour-

riture polie, animées d'abondant par l'art & le succès des ceremonies alleguées; on ne loge Cupidon à tel degré parmy ceux où toutes ces choses se trouveroyent ensemble, que pour beau que ces Romans & Poëtes, & le grand Platon mesme le peussent descrire, il ne reste profondement inferieur, à l'image que des gens de cette dangereuse trempe luy supposent : en un mot, la plus friande peinture de l'Amour qu'on leur puisse tracer, ternit en leur imagination l'idée qu'ils conçoivent de luy naturellement.

Pour quelque legere obscurité qu'on reprend après en nos Essais, je diray, que la matiere n'estant pas aussi bien pour les novices, il leur a deu suffi e d'accommoder les styles à la portée des profez seulement. On ne peut traicter les grandes choses, selon l'intelligence des petites & basses ames : car la comprehension des hommes ne va guere outre leur invention. Ce n'est pas icy le rudiment des apprentifs, c'est l'Alcoran des maistres Œu-

vres non à gouster par une attention superficielle, mais à diriger & chilifier, avec une application profonde ; & de plus, par un très-bon estomach : encore est-ce davantage, un des derniers bons Livres qu'on doit prendre, comme il est le dernier qu'on doit quitter. Qu'est ce, diray-je, à ce propos, que Plutarque treuveroit plus à dire au bonheur de son siecle, que le manquement de la naissance de ce Livre ? & que feroit plus volontiers Xenophon, s'il retournoit, que de l'estudier avec nous ? Il se peut enfin nommer * *La quintessence de la vraye Philosophie, le throsne judicial de la Raison, l'hellebore de la folie, le hors de page des*

* Expressions guindées & extravagantes que la Demoiselle *de Gournay* a imaginées pour exalter le mérite du Livre de Montagne ; & qui à force de trop dire, ne disent rien du tout :

Voces inopes rerum, nugæque canoræ.

Ce qui soit dit sans conséquence pour le reste de cette Préface, où la plûpart des critiques qu'on avoit faites de Montagne & de son Livre, sont fidellement exposées, & réfutées avec beaucoup de solidité.

esprits, & la resurrection de la verité morale & humaine; c'est-à-dire, la plus utile, & seule accessible : je laisse tousjours à part celle que Dieu nous communique par le don de l'Evangile, & de sa grace paternelle.

Je voy qu'on le galloppe en suitte du reproche de foiblesse, sur le peu d'obligation qu'on pretend qu'il s'est donné de traicter les matieres au long. Surquoy considerant s'ils avoient raison, je n'ay sceu trouver aux Opuscules de Plutarque guere ou point du tout, de sujets, traictez à pleine voile, outre le nombre qui s'en void aux Essais : Comme de l'Amitié, sur laquelle il a rencontré ce que les autres semblent avoir seulement cherché jusques icy : de la Neantise & vanité de l'homme en l'Apologie de Sebonde, piece si pleine en son espece, que le souhait n'y peut qu'adjouster : de la Vertu : de l'Art de conferer : le discours qu'il manie sur des Vers de Virgile : contre la Medecine : de l'Institution des enfans : du Pedantisme :

de la Solitude : Que le goust des biens & des maux dépend en partie de l'opinion que nous en avons : du Repentir : de la Diversion : de l'Experience : de l'Exercitation : sur la Simplicité des discours de Socrates au Traité de la Physionomie : le poinct des Fins de l'homme qu'il agiste si pleinement en divers lieux : comme aussi celuy de l'Erreur des opinions vulgaires, accompagné de leur correction : Sa Peinture : le très-difficile Examen du poids & merite de tant de diverses actions des hommes, & l'Anatomie parfaite de leurs passions & mouvements interieurs : sur lesquelles actions, passions & mouvements interieurs des hommes, je ne sçay si jamais autre Autheur dit ny considera ce qu'il a dit & consideré. Somme, faisant exception des choses qu'il a traictées amplement, je les treuve en tel nombre qu'elles occupent presque la masse complette de l'Ouvrage. Mais à bon escient quand il n'auroit approfondy qu'un de ces articles de la sorte qu'ils le sont, luy pourroit-on

imputer que sa foiblesse l'empeschast d'en faire autant des autres ? Ou si bien Hercules n'avoit battu qu'un homme, seroit-il peu vaillant, pourveu que celuy-là fust Anthée ou Gerion ? La cause qui fait sembler que cet Autheur comprenne moins de matieres pleines que les autres ; c'est que, parce qu'il resserre en un volume toutes les matieres de la Philosophie Morale il est force qu'outre les pleines & combles, il en entasse de surcroist, infinies, manques ou courtes, plus que ces autres-là ne font : lesquelles à l'advis de ces repreneurs, excluent les pleines & combles, ou font qu'elles ne doivent pas estre considerées : outre la bestise de ces gens de manquer maintefois de recognoistre la fuicte par laquelle il continue & accomplit les matieres afin d'y apporter ce comble, à travers de quelque gaillardise d'intermede où son style est porté. Mais qu'est-ce que de traicter les matieres tout du long ? il n'est rien, dit-il, dont il voye le tout ; & moins le voyent ceux qui

luy promettent de l'escrire. Quiconque n'espuise un theme sans laisser que dire après soy, ne le traicte pas tout du long : toutesfois je ne voy point que Platon escrivant le Lysis, ait soustrait le moyen à son disciple Aristote, à Ciceron, à Plutarque, à Lucien, & fraischement aux Essais, de nous entretenir de l'Amitié, ny que luy mesme par sa Republique, pour entiere & plantureuse que nos accusateurs la recognoissent, ait empesché de composer cent autres Republiques : ainsi du reste. Voilà doncques, que manier à leur mode un poinct tout entier ; ce n'est autre chose, que le laisser à manier tout entier encore comme une source inépuisable, à cent autres Escrivains qui viendront après. Que si corrigeants leur playdoyer, ils disent, qu'on le doit au moins manier amplement : je leur consens, que cette amplitude soit quelque chose : mais non pas de tel poids, qu'elle ne se puisse treuver en un Ouvrage indigne de recommendation ; tant s'en faut que son

manquement, accordé qu'il fust en nostre Livre, peust flestrir par coherence, la transcendante sagesse de ses conceptions. Je leur demande s'ils n'aymeroient pas autant avoit escrit ce seul mot d'Aristote, Que l'amitié est une ame en deux corps, que tout le Toxaris, bien que ce soit un bon Escrit, voire le Lælius peut-estre, qui vaut encore plus. Enquerez Platon, s'il n'ayme au Sympose l'Oraison d'Agathon, que parce que celle d'Aristophanes l'accompaigne, estendant l'œuvre : mais advisez que devient Platon en ses amples & longs Ouvrages mesmes, si c'est le plus, & non le mieux dire, qu'on cherche ? Or si c'est le poids des conceptions qui fait valoir un Ouvrage, autant le fait-il en celles de divers objets ramassez ensemble, que d'un seul, ouy plus à mon advis : de ce qu'oultre que l'on void par cette diversité, que l'esprit qui parle est plus universel, il paroist aussi qu'il est plus grand : puis qu'il a peu frapper de bons coups, si bons coups y a, sans se donner l'advantage de

s'ouvrir si à plein qu'il feroit, s'il prenoit loisir de s'acharner sur une matiere: en laquelle d'abondant un trait enfante l'autre, lors qu'on vient à la filer de long, relayant & secondant l'ouvrier. Celuy qui prend six feuilles de papier pour escrire un Traité de la Medecine, je ne me soucie gueres, s'il n'en occupe que deux sur ce texte, pourveu qu'il me rehausse les quatre autres feuilles, de quelque aussi riche couleur: qui perd morceau, pour morceau, ne perd rien. Et me rapporte bien au Lecteur, sçavoir, si la couleur dont les Essais luy rehaussent les Chapitres des Boyteux, des Coches, de la Physionomie, de la Vanité, sans aller plus loin, se doit contenter d'estre simplement appellée aussi riche, que celle qu'on lui promettoit par le tiltre. Puis qu'estants hommes on ne nous peut faire voir une chose pleinement & parfaitement, il faut que les Autheurs s'efforcent à mettre ordre que nous les voyons toutes ou plusieurs, le moins imparfaitement qu'il se

puiſſe. Ainſi quand mes parties auroient prouvé, que ce Livre ne traite rien amplement, qu'ils choiſiſſent à leur poſte autant de ſujets qu'il en comprend, pour nous donner ſur chaſcun, à ſon exemple, un des meilleurs mots qui s'y puiſſent dire: & lors j'ay recouvré maiſtre en eux, avec pareille joie qu'un autre le trouva jadis en Socrates : quand après l'avoir ouy haranguer, il quitta ſes diſciples, afin d'eſtre diſciple luy-meſme. Il n'eſt point de diſcours ny trop longs ny trop briefs, ny divagants indeument, pour toucher une de leurs autres cenſures, ſi l'on ne perd temps à les lire.

Davantage, je viens de rencontrer deux ou trois nouvelles objections contre mon Pere, en Baudius, Autheur que je reſpecte ailleurs, & par ſon eſprit, & par obligation, m'ayant du fond de la Hollande honoré de ſes Eloges. Il le dément, de publier pour foible ſa memoire, qui paroiſt vigoureuſe, à ſon advis, par les authoritez, les allegations & les exemples

des Essais. Il se trompe : car mon mesme Pere escrivant sans aucune provision de ces choses, & lisant aux intervalles de sa composition, le descouvroit de hazard çà & là dans les Livres : & puis assortissoit chaque piece en sa place. Baudius l'arguë aussi de vanité, de ce qu'il escrit, que ce défaut de memoire le portoit à ne pouvoir retenir le nom de ses gens, que par celuy de leur Nation : semblant à cet Autheur, que cela doit presupposer un nombre infini de domestiques. Quelle conclusion ! Nostre dame ! Veu que le nostre ne parle nullement qu'ils fussent en quantité : & veu qu'il ne peut non plus esperer, de faire par ce recit imaginer le nombre grand : puis que s'il eust esté tel, il estoit aussi facile d'en oublier les Nations, ou les Provinces, que les noms propres. Cet objet est assez rabattu par un seul mol : c'est qu'en tout son Livre, il ne s'attribue pas seulement Secretaire ny Maistre d'Hostel, & n'appelle pas Gouvernante, la femme dont il

parle, qui servoit l'enfance de sa Fille : l'un & l'autre de ces tiltres neantmoins, estants en nostre siecle si communs parmy les domestiques des maisons médiocrement qualifiées & moindres que la sienne. Qui plus est, Baudius pretend, que bien qu'il triomphe en metaphores, il s'y laisse par fois emporter de licence : à l'exemple, dit-il, des grands Orateurs. Je ne voy point ces licences : il en devoit remarquer quelques-unes, à faute de quoy son propre silence luy sert de responce. Il le querelle après d'estimer la Science indigne de sa noblesse, pource qu'il presche en divers lieux son ignorance. Cette atteinte est encores autant indirecte : car parmi ses défauts il est forcé d'avouer cettuy-là, puisqu'il est veritable, d'ignorer certaines & plusieurs choses, ayant promis sa peinture complette & juste. S'il honore la Science ou non, au partir de là, nous ne pouvons comprendre de cette parole, qu'il prononce autre part; que ceux qui la desdaignent montrent assez leur bestise ; & dit

au Chapitre, De l'art de conferer; que le sçavoir en son vray & droict usage, est le plus noble & plus puissant acquest des hommes. Baudius en toutes ces censures, se devoit souvenir d'un mot de Sertorius, ce me semble, ayant battu son jeune ennemy, qui ne se deffioit & ne s'armoit que d'un costé, qu'un suffisant Capitaine doit autant regarder derriere lui que devant: ce que si Baudius eust fait, il auroit treuvé en un passage le correctif de l'autre, quand le besoing l'eust requis.

Au surplus, ceux qui pretendent calomnier la pieté de nostre Autheur, pour avoir si meritoirement inscrit un heretique au roolle des excellents Poëtes de ce temps, ou sur quelqu'autre punctille de pareil air, me jetteroient volontiers en soupçon, qui essayassent à nous faire croire, qu'ils ont des compaignons en la desbauche de la leur. Tout ainsi que jamais homme ne voulut plus de mal aux illegitimes & querelleuses Religions, que celuy dont est question; de mesme par con-

ſequent, il fut partiſan formel de ce qui regardoit le reſpect de la vraye : & la touche de celle-cy, c'eſtoit pour lui, comme les Eſſais le publient, & pour moy ſa creature, la ſainte Loy de nos Peres, leur tradition & leur authorité. Qui pourroit auſſi ſuppoſer ces nouveaux Tyrans du ſiecle, ces eſcheleurs de Ciel, qui penſent arriver à cognoiſtre Dieu par leurs moyens, & circonſcrire luy, ſes œuvres & leurs creances aux limites de leur perquiſition & de leur raiſon : ne voulants rien recevoir pour vray, s'il ne leur ſemble vrayſemblable ? Où toutes choſes ſont plus immenſes & plus incroyables, là ſont Dieu & ſes faicts plus certainement : Triſmegiſte à coſté de ce propos, appellant la Divinité : Cercle dont le centre eſt par tout, & la circonference nulle part. Quant à Baudius qui touche auſſi cette corde, il nous devoit marquer en quoy conſiſtoient ces paſſages contre la meſme Religion, qu'il dit meriter la liture en nos Eſſais : ou ſe reſoudre à ſouffrir luy-meſme, une liture

de celuy par lequel il accuse en eux ce défaut. Mais il est bien vray, que ce Livre estant ennemy profez des Sectes nouvelles, plus Baudius huguenot l'accuse en l'article de la Religion, & plus il magnifie son triomple, & le declare loüable en ce poinct là. Sur ce lieu principalement, faut-il escouter nostre Livre d'aguet, & se garder de broncher en quelque inique interprétation de ses intentions, par sa libre, brefve & brusque façon de s'exprimer. M'amuseray-je à particulariser quelques regles, pour se gouverner en cette lecture : il faut dire en un mot ; ne t'en mesle pas, ou sois sage. Aucuns Livres ne sont sages pour ceux qui ne sont point assez sages pour eux : en effet je n'ai jamais veu personne l'attaquer, soit du costé de la Religion ou d'autre, qui n'ait rabbattu son atteinte de luymesme ; faisant voir sur le champ qu'il luy imposoit, ou qu'il ne l'entendoit pas.

Pro captu lectoris habent sua fata libelli.

Ce que je ne dis nullement pour Baudius, lequel comme j'ay remarqué, n'a choqué

choqué ce lieu que par interest & passion. Je rends graces à Dieu, que parmy la confusion des creances effrenées qui traversent & tempestent aujourd'huy son Eglise, il lui ait pleu de l'estayer d'un si puissant pillier humain. La Foy des simples ayant à desirer d'estre fortifiée mondainement contre tels assauts, ainsi qu'elle l'estoit spirituellement par cette faveur divine, qui luy est acquise avant les siecles; la bonne fortune luy fit un present très-propre à ce besoin, de luy produire une ame de si haute suffisance, qui la verifiast par son approbation. En effet, si la Religion Catholique à la naissance de ce personnage, eust sceu combien il devoit estre excellent, quelle apprehension eust esté la sienne de l'avoir pour adversaire? Certes il a rendu vraye sa proposition; que des plus habiles & des plus simples ames, se faisoient les bien croyants; comme aussi la mienne: que de ces deux extremitez se faisoient les gens de bien. Car je tiens le parti de ceux qui jugent que le vice pro-

cede de sottise, & consequemment, que plus on approche de la haute suffisance, plus on s'esloigne de luy; proposition que je me suis peut-estre efforcée de prouver en un autre lieu. Quelle teste bien faite, ne fieroit à Platon sa source & son secret, ayant seulement leu ses Œuvres? Par cette consideration, je mesprisay le reproche d'extravagance dont on me chargeoit, alors que j'honorois & cherissois si fort cet esprit sur la simple lecture des Essays; qu'avant l'avoir ny pratiqué, ny veu, j'estois aussi cordialement sa fille que depuis. Je me representois que toute bienveuillance estoit mal fondée, si elle ne l'estoit sur la suffisance & la vertu de son object; & que non-seulement la suffisance de l'Ouvrier paroissoit en ces Ecrits-là, mais y paroissoit en appareil si haut, que le vice ne pouvoit loger chez luy, ny la vertu luy manquer: & que par consequent, nul ne devoit differer à luy departir cette bienveuillance, jusques à l'entreveue; si ce n'estoit quelqu'un auquel il faschast de

confesser, que sa Raison eust plus de credit à luy nouer une alliance, que ses yeux: & faschast d'avouer consequemment encore, qu'il pust rien faire de bien s'il les avoit bandez. Pour engendrer l'amour, intelligence corporelle & spirituelle, la presence & la veue sont autant requises que le discours: mais la bienveuillance ou amitié, comme estant une intelligence toute spirituelle, doit germer spirituellement par le pur discours & la cognoissance: bien qu'elle se puisse enrichir de presence, par la conversation assistée & confortée des offices qui la peuvent suivre.

Revenons cependant, pour dire, que la plus generale censure qu'on face sur nostre Livre, c'est que son Autheur s'y depeint. Quoy le vulgaire le blasme, d'avoir parlé de soy-mesme, & ne le loue pas de n'avoir rien fait qu'il n'ait osé dire en public, ny de la plus meritoire verité de toutes, celle qu'on dit de soy pleinement & sincerement? Il n'ajouste pas aussi, que ceux qui le rabrouent le plus asprement

de nous avoir donné sa peinture, osent encore moins qu'ils ne veulent en faire ainsi de la leur : & que nul ne peut avoir bonne grace à l'accuser de produire sa vie nue aux yeux du monde, sauf celuy-là, qui perd de la gloire à s'abstenir d'en faire autant. Il est advis au peuple qu'il seroit bien loisible d'exposer au jour quelques actions publiques, suivant Cesar & Xenophon, mais non pas les privées. Veritablement, outre que ces deux-là declarent aussi force menues actions de leur vie, comme de nostre aage Messieurs de Monlue & de la Noue racontent jusques à leurs songes; le Peuple n'entend pas que valent, ny les privées, ny les publiques, ny que le public mesme n'est fait que pour le particulier. Mon Pere a pensé ne te pouvoir rien mieux apprendre, que l'usage de toy-mesme : & te l'enseigne tantost par raisons, tantost par espreuve. Si sa peinture est vicieuse ou fausse, plains-toy de luy : si elle est bonne & vraye, remercie-le de n'avoir pas voulu refuser à ta discipline le

poinct plus instructif de tous, c'est l'exemple. Tu prends au reste, singulier plaisir, qu'on te face voir, ou qu'on te face toy-mesme un Chef d'armées & d'Estat : il faut estre honneste homme avant que d'estre l'un ny l'autre parfaitement ; nos Essais te donnent, aux exemples de leur Ouvrier, tablature de particuliere efficace pour devenir tel ; ouy certes, il est requis de passer par leur eschole, pour esveiller tes facultez à la capacité de monter en ces deux grades, quand besoing seroit, *Præcepta docent, exempla movent.* Il est bien vray, que le commun estime la science de vivre, c'est-à-dire, de se rendre honneste homme & sage, si facile, qu'il croid que c'est chose superflue de l'enseigner : car mesme, ainsi que Plutarque remarque, il sent bien que les enfants ne sauroient dancer, ny piquer chevaux, ny trancher à table, ny saluer encores, qui ne le leur apprend : mais quant à l'art de vivre, cet animal à plusieurs testes ne l'y trouva jamais à dire. Il s'abuse fort : il est

beaucoup plus aisé de vaincre que de vivre, & plus de triomphans que de sages : dont il arrive, que mon Pere imagine bien Socrates en la place d'Alexandre ; Alexandre en celle de Socrates il ne peut. Les exemples de ce personnage te semblent-ils bons ? remercie la fortune qu'ils soient tombez devant tes yeux : te semblent-ils mauvais ? ne crains pas aussi que beaucoup de gens soient pour les suivre. Ouy, mais après tout, on n'a pas accoustumé de se dépeindre soy-mesme ; voilà le grief. N'est-ce pas un grand cas, de la tyrannie de la coustume sur le vulgaire ? ou n'est-elle pas importune en cet endroit sur tous, de le reduire à ne s'enquerir jamais, de ce qui se doit faire, mais de ce qui se fait ? Vulgaire prest à commettre toute vilenie par bienseance, si ces voisins continuent un temps de la commettre renonçant à faire tout bien, voire à soy-mesme, si comme leur singe ils ne luy trainent par exemple : & prest davantage, à justifier tous maux que les Puissants s'ad-

viseront de lui faire souffrir, pourveu que par la suite d'une année, ces excèz occupent quelque mine d'usage. La coustume luy met-elle l'homme en honneur ? il n'adore plus les Dieux mesmes que sous sa forme. Au reste je ne consens non plus au sous-reproche qu'on fait à nostre Autheur, de ce qu'il rapporte en cette sienne peinture, jusques aux moindres particularitez de ses mœurs ; & la juge autant instructive par ces punctilles, que par les traicts les plus solemnels ; tant à cause que les grands effets dependent ordinairement des petites actions, que d'autant aussi que la vie mesme n'est qu'une contexture de punctilles & niaiseries. Observez pour une des preuves de ma these, sur quelles matieres le propre conseil des Roys prend de trois fois l'une ses meures deliberations. Les autres Escrivains ont eu tort, de ne s'arrester pas à nous instruire en des actions pour petites qu'elles fussent, où plusieurs pouvoient faillir, & que nul ne pouvoit esviter : &

n'eſt aucune choſe meſlée dans les intereſts de l'homme, qui ſoit petite ou legère de poids : elle peſe aſſez ſi elle touche. Il a certainement eu raiſon d'enſeigner comme il ſe portoit en l'amour, au devis, à la table, & à la garderobe encore : puis que tant de gens ſe ſont perdus, ou fort incommodez, pour ne ſçavoir pas ſe gouverner en ces choſes-là.

Quelqu'un le lapide d'invectives en particulier, de ce qu'il declave ſes erreurs & ſes fautes en cette deſcription de ſoy-meſme. Vrayment c'eſt une choſe monſtrueuſe ! comme le monde eſt composé, nul de ſes compaignons ne l'eſtime pire, pour eſtre desfaillant de cette part qu'il le dit eſtre : ou pluſtoſt, chaſcun d'eux auroit à plaiſir qu'on creuſt qu'il ſeroit ſemblable, ſi meſme il n'en eſtoit rien : mais ils l'eſtiment pire, de ne s'eſtre feint autre ; & ſe preſument fort honneſtes gens & bien exemplaires, parce qu'ils ſe gardent d'avouer leurs veritez. Heureux les trouvay-je certes, qui pour ſe rendre ver-

tueux, n'ont qu'à desnier leur vice. Mais quand ses fautes & prevarications seroient plus odieuses, seroit-il pourtant blasmable de les confesser ? veu mesme qu'il les confesse, sans impudence, & avec recognoissance d'avoir tort. Dieu reduit toutes les loix à ce mot : Ayme-moy sur toutes choses, & ton prochain comme toy-mesme : & nous voyons que de mille outrages que nous faisons à nostre prochain, nous ne luy en ferions pas quatre, si nous n'estions desguisez : par le deguisement font leur coup, les larrons, les empoisonneurs, assassins, livreurs de villes, brigands, tyrans en herbe, faux contracteurs, faux amis, faux Juges, & qui non ? en somme, levez le masque d'entre nous : vous en extirpez presque du tout l'offense sur autruy : l'Univers est au calme : car les hommes seroient bons par tout, si par tout on les voyoit. Aussi sçavons-nous qu'il n'est rien, que Jesus-Christ reproche si griefvement aux Phariziens que l'hypocrisie : & notez aux Phari-

siens, ausquels il avoit lors pourtant à reprocher le complot de sa mort. Dont il arrive que David n'escrit pas plus de loüanges à son Seigneur, que de publiques confessions de ses delicts: & Sainct Augustin ny S. Jerosme ne se sont pas oubliez aux mesmes confessions. Outre plus, la Justice ne tire son effet que de la descouverte des crimes: donnant la gehenne aussi pour y contraindre les hommes: & l'Eglise parfait sa confession auriculaire, pour la generale & publique. Chacun au reste se doit constituer Juge sur soy-mesme: comme tel, mon Pere declare & fouette ses vices, non en privé seulement, mais en public: puis que le Prevost ne se contente pas de punir son coupeur de bource, si ce n'est en pleines hales, afin que le chastiment de celuy que plusieurs peuvent ressembler, advertisse plusieurs ne luy ressembler pas. Nos correcteurs disent, qu'il y a de l'effronterie à prescher ses imperfections & ses tares: noble reformation, qui veut garantir l'or-

dure du faict par la pudeur de la negation! reformation que le plus meschant ayme le mieux & soustient le plus, entre les bourreaux & les tourments! Or, après tout, celuy vers qui la pudeur n'a point eu la force de le pouvoir garder, d'estre ingrat, lasche, ou traistre; s'il le cele ou desnie, ce n'est pas la pudeur qui peut desormais avoir la force de le lui faire desnier : c'est quelqu'autre respect. Grande faveur au criminel, que celuy soit vertu de voiler ou desmentir la vérité. Ceux qui craignent que qui nous permettroit de publier nos vices, nous leveroit le frein de la vergogne, se trompent : il est plus de personnes qui feroient banqueroute à la paillardise; s'ils estoient contraints de dire tout ce qu'ils font, qu'il n'en est qui osassent continuer d'estre larrons, meurtriers & traistres, estants necessitez de se declarer tels. Sans doute une telle coustume sçauroit arracher seule à dix millions d'hommes, des crimes que l'apprehension de la corde ne leur arra-

che pas. Puis, comme dit nostre penitent: Il faut voir son vice, & l'estudier pour le redire : ceux qui le celent à autruy, le celent ordinairement à eux-mesmes : ils ne le tiennent pas pour assez couvert, s'ils le voyent : & les maux de l'ame s'obscurcissent en leur force, le plus malade les sent le moins : d'autant que l'ame perd le sentiment, perdant la santé, au contraire du corps. Voilà pourquoy il les faut souventefois remanier au jour, les ouvrant & les esventrant du fond de nos entrailles d'une main impiteuse. Ce sont ses mots environ. Or de la mescognoissance de nos vices & de nos taches vient outre l'empirement, le desfaut de satisfaction vers Dieu; comme de la plus ample cognoissance, vient la satisfaction plus ample. Joinct que pour nous apprendre à hayr la crasse, qui nous difforme le visage de la conscience, il sert de luy presenter à toute heure son miroüer. Obtenez qu'elle travaille à se contempler en cet estat, comme elle fait en s'estudiant pour se des-

crire, vous la portez à l'avoir en horreur. Mais laissons ce propos, aussi bien ne sçaurions-nous dire que des sornettes sur ce sujet, après les excellentes choses que nostre Autheur dit lui-mesme, aux Chapitres qui s'appellent, Sur des Vers de Virgile, & de l'Exercitation. Il est bien vray qu'en saison telle que la nostre, où les choses plus excellentes ont moins de credit, il faut que les sornettes en espèrent.

Quant à quelques gros bonnets, qui le pretendoient taxer d'ignorance, ils montrent assez qu'ils veulent deviser, & nous nous contenterons de les escouter pour toute responce : Non seulement pour le respect des discours & considerations que cet Escrivain apporte sur l'ignorance & sur la Science, si riches & sublimes, qu'on recognoist assez, qu'il ne peut estre ignorant, qu'où, & quand il lui plaist : (& quiconque cognoist l'ignorance, & n'est ignorance qu'à sa mode & à son mot, surpasse la Science) que d'autant qu'il pu-

blie aussi, que celuy qui le surprendra en ce vice, ne fera rien contre luy; voire mesmes que l'ignorance est sa maistresse forme : adjoustons, qu'encores ces gens ne la cognoissent-ils en son Ouvrage, que par la profession qu'il fait d'estre son partisan. Nul ne doit avoir honte d'ignorer, s'il n'ignore les choses nécessaires à l'homme en general, ou à luy en particulier par sa condition, ou celles qu'il veut qu'on croye qu'il sçache. Or non-seulement nostre Autheur n'est blessé d'aucune de ces trois ignorances; mais toutes les fois qu'il parle de quelque Science que ce soit, parlant presque de toutes par occasion; s'il n'en parle fort amplément, au moins ne s'y deffère-t-il jamais, nonobstant sa profession d'ignorance. A quel prix je vous supplie se tailleroit la Science, telle que ces Messieurs mesmes la puissent figurer & allonger sa portée; si l'ignorance de cettuy-cy se taille au prix de l'Apologie de Sebonde, & du Chapitre de la Medecine, pour ne toucher que ces deux

pieces seules de son Livre ? & notamment considerables, en cette occasion de monstrer, en cas que besoin fust, s'il est sçavant, ou s'il ne l'est pas ; veu qu'elles sont hors de son principal gibbier en la plufpart de leur estendue, & presque universelles en ce qu'on appelle vulgairement Science & Doctrine. Quel precieux ignorant, au surplus, qui conçoit si pompeusement l'ignorance que cettuy-cy ! ignorant qui se cognoist, qui se proclame, & qui n'est recogneu pour tel, que par où il lui plaist qu'on le recognoisse ! quel precieux ignorant, qui fait voir où bon luy semble, que s'il n'a appris les Sciences, c'est qu'il a senty qu'il pouvoit enseigner les meilleures sans les apprendre ! ignorant enfin, qui sçait choisir aux mesmes Sciences ce qui luy fait besoing ; taxer à juste prix la part qu'il en eslit, & celle qu'il en rebutte ; & nous montrer le droict usage de cette-là ! Certes les Sciences sont de si facile acquisition & distribution, qu'eux-mesmes qui parlent, & deux mille autres

dans Paris, feroient en trois ans dix mille Docteurs en toutes les parties de la doctrine, qui peuvent à leur compte mesme deffaillir à ce personnage ; langue Grecque, Grammaire, Physique, Metaphysique, Mathematique. Mais je leur donne quinze, s'ils peuvent, s'amassants tous ensemble, forger en l'espace entiere de leur vie, je ne dy pas un pareil esprit & jugement ; ouy bien seulement, un esprit qui ait aussi bonne grace à tympaniser la Science, que cettuy-ci l'ignorance. Qui peut treuver telles Sciences de College, ou communes, à dire, en cette hautesse d'entendement, & de jugement, au cas mesme qu'elles lui manquassent du tout ; sinon celuy qui ne sçait que valent l'entendement ny le jugement en autrui, pource qu'il ne les possede pas ? Si la Science, outre plus, se vante d'enrichir la suffisance, la suffisance se vante aussi d'avoir engendré la Science : & le Sçavant ne porte pas son talent par tout, ce que le suffisant fait : ny la Science ne contrerolle ja-

mais la suffisance : si fait bien la suffisance, la Science : & l'instruit des mesures de sa force & de sa foiblesse, non au revers. De plus, l'effet de celle-là s'exprime souvent à l'imiter, parfois, à reculer du tout celle-cy : dont nostre Sage escrit ; que le suffisant est suffisant à ignorer mesmes. Or j'appelle Sciences de College, ou communes, ces disciplines que je viens de nommer, & toutes celles en un mot qui sont hors la discipline de l'homme & de la vie : c'est-à-dire, hors la Morale, consistant en la faculté d'agir, raisonner & juger droictement : doctrine pour laquelle assister & servir après tout, les autres doctrines sont forgées, ou elles le sont avec nul ou peu de fruict. Partant quiconque la tient en haut degré, comme faisoit ce mesme personnage, peut oublier ou negliger toutes les autres, quand il lui plaira : qui s'appellent purs amusements scholastiques en ceux qui ignorent celle-cy : & simples ornements & adminicules en ceux qui la sçavent. Alcibiades

trouvant un jour Pericles empesché à dresser les comptes de son administration pour les rendre au peuple, jugea qu'il se devoit plustost occuper à chercher le moyen de n'en rendre point. Et combien donc a plus dignement faict, que d'acquerir les Sciences vulgaires dont il est question, celuy qui a relevé son esprit à tel degré de hauteur par une autre seule bien choisie, en luy dédiant tout ce soing que le commun des sçavants dissipe entre elle & cette quantité de ses compaignes; que le manquement de celles-là ne luy peut apporter aucune imperfection ou perte, ni l'assistance aucun lustre, qu'il ne puisse pertinemment negliger; & qui sçait comprendre, & faire comprendre ensuite à tout homme sage, que cette abstinence ou negligence est bien fondée? Ceux qui apprennent ces doctrines-là s'égallent à elles : celuy qui fait ce trait de les negliger à telle condition d'advantage, s'esleve par dessus elles : & Socrates Monarque de la sagesse & du genre hu-

main, esleut pour son partage cette espece de sapience, sçavante aux mœurs, & par tout ailleurs ignorante, & s'y borna toute sa vie. Pour le regard de quelques-uns, qui veulent estendre les effects de cette pretendue ignorance de l'esprit dont nous parlons, jusques au changement de quelques termes usitez en l'art vulgairement, libertinage de sa méthode, suite decousue de ses discours, & manque de relation des Chapitres avec leurs tiltres mesmes par fois : s'ils sont capables de croire qu'une teste de ce calibre ait manqué par incapacité à faire en cela, ce que tout escholier de quinze ans peut & fait, je treuve qu'ils sont si plaisants à parler, que ce seroit dommage de les faire taire. Ces Messieurs, avec leurs belles animadversions, ont volontiers cueilly l'une des branches de cette ignorance doctorale : laquelle mon Pere nous advertit en quelque lieu, que la Science faict & engendre, comme elle deffaict la populaire. Je dis qu'ils ont cueilly l'une des

branches de cette ignorance-là : car enfin il est une autre ignorance haute & Philosophique, qu'ils ne cognoissent pas, & qui nous est d'une autre sorte, apportée & enseignée par la Science, s'il est besoing de le dire après ce que j'ay representé : Science à laquelle, après, elle montre le chemin qu'elle doit tenir, luy taille sa part, & lui fait voir, qu'elle n'est ny sage ny clairvoyante, si elle ne recognoist relever d'elle.

Il se void un espece d'impertinents Juges des Essais, entre ceux mesmes qui les ayment; ce sont ceux qui les louént sans admiration : signamment en un siecle si esloigné de ceux où tels fruicts germoient autrefois. La vraye touche des esprits, c'est l'examen d'un nouvel Auteur: & celuy qui le lit, se met à l'espreuve plus qu'il ne l'y met. Cettuy-cy sans doute, feroit parler en homme ravy, le Lecteur qui le sçauroit cognoistre. Quiconque dit de Scipion, que c'est un gentil Capitaine & desirable Citoyen, & de So-

crates, un galand homme, leur fait plus de tort, que tel qui totalement ne parle point d'eux : à cause que si l'on ne leur donne tout, quand il est question de leur attribuer des advantages, on leur oste tout. Vous ne sauriez louer telles gens, en les mesurant mediocrement, ny peut-estre amplement : ils passent toute mesure, j'entends mesure qui dit & retient à dire ; & peust-estre qu'ils passent encores celle qui ne retient rien. C'est à moy de cotter combien j'ay veu peu de cerveaux capables de mettre cet Ouvrage à juste prix : moy certes qui ne l'y mets aussi qu'imbecillement. Nos gens pensent bien sauver l'honneur de leur jugement, quand ils luy donnent ce gentil Eloge : C'est un gentil Livre, ou c'est un bel Ouvrage : un enfant de huict années en diroit bien autant. Après tout je leur demande, par où & jusques où beau ? quels raisonnemens, quelle force, quels argumens des Anciens luy font honte : & veux finalement qu'ils me notent, que c'est que

vous y pouvez surprendre, que Plutarque & gens de sa marque, n'eussent prins plaisir d'escrier s'ils s'y fussent rencontrez ? quel jugement s'est oncques osé si pleinement esprouver ? s'est offert si nud ? nous a laissé si peu que douter de sa profondeur, & que desirer de luy ? je laisse à part sa grace & son elegance. Au surplus je ne daignerois pas loüer les Essays, d'estre du tout à leur autheur ; si plusieurs mesmes des Livres anciens & fameux, n'estoient pour la plusspart dérobez. J'advoue qu'il a fait des emprunts : mais ils ne sont pas si fréquents qu'ils puissent usurper la proprieté de son œuvre, comme il nous advertit. Et ceux qui pensent avoir apprins de la bouche de son Livre mesme, qu'il est basty des depouilles de Plutarque & de Seneque, treuveroient, s'ils avoient tourné feuillet, qu'il entend que ces deux Autheurs l'assistent, non pas qu'ils le couvrent. A quoy nous devons adjouster, que les emprunts sont si dextrement adaptez, que le benefice de l'application,

ou maintefois quelque enrichissement dont il les rehausse de son creu, contrepesent ordinairement le benefice de l'invention. Et qui plus est, ce qui necessairement se fait recognoistre pour sien, ne doit rien au meilleur du reste : sur tout où la solide vigueur des conceptions & le jugement font leur jeu. Ceux qui ne cognoistroient pas d'ailleurs cette vertu de nostre Livre, d'estre entierement fils de son Pere, sentent au Genie, enfonçant sa lecture, qu'il est tout d'une main. Mais quiconque veut sçavoir ce que c'est, de sentir au Genie d'un Livre qu'il est tout d'une main, l'apprenne par contre-lustre aux Escrits de Charron, perpetuel copiste de cettuy-cy, reservé les licences où il s'emporte par fois : si bon ou mauvais copiste pourtant encore, hors de la mesme, je croy l'avoir assez exprimé. Adjoustons, que ceste esgale & plaisante beauté de ce Livre, son nouvel air, son intention & la forme incognues jusques à nos jours, expriment assez, que

quiconque l'ait escrit, l'a conceu. Nouvel air, dis-je ; car vous le voyez d'un particulier & special dessein, scrutateur universel de l'homme interieur, & de plus correcteur & fleau continu des erreurs communes. Ses compaignons enseignent la sagesse, il desenseigne la sottise ; & a bien eu raison, de vouloir vuider l'ordure du vase, avant que d'y verser l'eau de nasse. Les autres discourent sur les choses ; cettuy-cy sur le discours mesme, autant que sur elles. Ceux-là sont l'estude du Physicien, du Methaphysicien, du Dialecticien, du Mathematicien, ainsi du reste ; cettuy-cy l'estude de l'homme. Il esvente cent mines nouvelles, mais combien difficilement esventables ? Davantage, il a cela de propre à luy, que vous diriez qu'il ait espuisé les sources du jugement, & qu'il ait tant jugé qu'il ne reste plus que juger après, & me semble qu'il ait encores quelque chose de nouveau & de peculier, en delices & floridité perpetuelles. Comme aussi l'a-t'il en excel-

lence

lence & delicatesse dont il applique non seulement ses emprunts desquels je viens de parler, mais encores ses allegations & ses exemples : ensorte qu'autant d'applications, ce sont presque autant de belles inventions ; loüange au demeurant qu'on peut estendre à la pluspart des coustures, de la tissure, & du bastiment de ses discours & de son langage.

Combien nous diront heureux les grandes ames qui naistront après, de ce que la fortune nous ait produit en une saison, où nous ayons peu pratiquer la communication & la bienveillance de celuy qui nous a porté ce beau fruict ? & combien regretteront-elles, qu'elle leur ait desnié ce bien ? Les grands esprits sont desireux outre mesure de rencontrer leurs semblables, la conference & la societé leur estant plus necessaires & désirables qu'à tous autres, & ne se pouvants édifier ou rencontrer bien à poinct que de pareil à pareil. Or nous avons escrit un mot de ce sujet en autre lieu ; tant pour le merite

de la chose, que pour le respect d'un Autheur qui a parlé si noblement & si précieusement, s'il se peut dire, de ces dons celestes, sous le tiltre de l'Amitié.

AU surplus, l'opinion qu'ont eue les Imprimeurs, que la Table des matieres pourroit enrichir la vente des Essais, est cause qu'ils l'y ont plantée: contre mon advis neantmoins; parce qu'un Ouvrage si plein & si pressé n'en peut souffrir. Autant suis-je contraire à cette vie de l'Autheur, qu'ils ont logée en teste, estant complette dans le volume. Quant aux noms des Autheurs citez qui se voyent icy, ou pourront voir encore, en quelques impressions, j'ay reveu & confronté sur leur texte, tous ceux qu'un incognu y'avoit appliquez; retenu les vrais, rejetté les faux, augmentant ces veritables d'une moitié. Si bien qu'il ne reste pour ce regard, qu'environ cinquante vuides, ou noms à remplir, en ce plantureux

nombre de près de douze cent passages. C'estoit pourtant une assez espineuse difficulté, que de treuver la source d'une bonne partie des authoritez de ce Livre, l'Autheur en ayant parfois meslé deux ou trois ensemble, par fois donné tour de main de sa façon à quelqu'autre qui les rend de plus obscure recherche. Quoy que ce soit, je ne me fusse jamais demeslé de leur queste, si des personnes d'honneur & doctes que j'ay nommées autre part, ne m'eussent presté la main. Après tout, je recognois que cette recherche & ces cottes d'Autheurs, eussent esté negligées par mon Pere; & moy-mesme ne me fusse pas mis en peine de courre après : mais trois raisons m'ont forcées de les entreprendre : en premier lieu, cet advancement de près de moitié : secondement, bestise d'une part du monde, qui croit beaucoup mieux la vérité sous la barbe chenue des vieux siecles, & sous un nom d'antique & pompeuse vogue : tiercement, l'interest & priere des Imprimeurs. Leur

mesme priere expresse m'a contrainte, non pas de changer, ouy bien de rendre seulement moins frequents en ce Livre, trois ou quatre mots à travers champs, & de ranger la syntaxe d'autant de clauses : ces mots sans nulle consequence, comme adverbes ou particules, qui leur sembloient un peu revesches au goust de quelques douillets du siecle : & ces clauses sans aucune mutation de sens, mais seulement pour leur oster certaine dureté ou obscurité, qui sembloient naistre à l'adventure de quelque ancienne erreur d'impression, ou au pis aller de ce genereux mespris de telles niaiseries, que leur Ouvrier affectoit. Je ne suis pas si inconsiderée ou si sacrilege, que de toucher en plus forts termes que ceux là, ny à mot, ny à phrase d'un si precieux Ouvrage ediffiée d'ailleurs de telles sorte, que les mots & la matiere sont consubstantiels. Si quelqu'un prend la peine d'en faire une confrontation sur le vieil & bon exemplaire *in-folio* il pourra dire quelle a esté ma

religion en cela. Cependant il n'appartiendroit jamais à nul après moy, d'y mettre la main à mesme intention, d'autant que nul n'y apporteroit ny mesme reverence ou retenue, ny mesme adveu de l'Autheur, ny mesme zele, ny peut-estre une si particuliere cognoissance du Livre. En ce seul poinct ay-je esté hardie, de retrancher quelque chose d'un passage qui me regarde : à l'exemple de celuy qui mit sa belle maison par terre, afin d'y mettre avec elle l'envie qu'on luy en portoit. Joinct que je veux desmentir maintenant & pour l'advenir, par cette voye, ceux qui croyent, que si ce Livre me louoit moins, je le cherirois moins & servirois moins aussi.

Les Imprimeurs m'ont encore pressée de tourner les passages Latins des Essais, sur le desir qu'ils pretendent, que plusieurs ignorants de ce langage, ont de les entendre. Ce desir est assez cru : veu qu'un Lecteur qui cognoist ces passages-là, n'est pas plus prest de demesler bien à point

l'Ouvrage auquel ils sont enchassez, que celuy qui ne les cognoist pas, s'il n'est d'autre part ferré à glace. Neantmoins afin de servir à l'utilité des mesmes Imprimeurs ou Libraires, je me suis portée à les traduire. Si j'ay rendu la Poësie comme l'Oraison, sous le seul genre de la prose, pour estre plus belle traductrice, à l'exemple d'autres versiõns authorisées de nôstre siecle ; on peut dire, que j'ay esté soulagée du temps non de sollicitude aiguë : la moins espineuse & scabreuse circonstance d'une telle version estant de la representer en vers. Je le dis, parce que cette masse, ou plustost nuée & moisson d'Autheurs Latins, est la cresme & la fleur choisie à dessein, comme on void, de l'ouvrage des plus excellens Escrivains & plus elegants & riches de langage comme d'invention: adjoustons figurez & succincts. Or d'exprimer la conception d'un grand Ouvrier, estoffée de telles qualitez d'eslocution, & l'exprimer en une langue inferieure avec quelque grace, vigueur

& briefveté, but d'un pertinent Traducteur, ce n'est pas leger effort. Mais combien plus est-ce d'exprimer près de douze cents passages de ce qualibre, amples, médiocres ou petits? Or nonobstant ma parole generale, je n'ay pas laissé de rendre en un ou deux vers, les brefves sentences, ou autres traicts d'eslite, j'entens ceux des Poëtes : tant pour n'estre astrainte par aucune religion, à renoncer ce privilege de passer de la prose aux vers, que parce qu'ils sont plus faciles à retenir qu'elle. Et si la rythme de telles sentences est par fois diverse, n'importe à l'oreille, puis qu'elle ne passe point le nombre de deux. J'ay tourné d'autre part en vers, quelques passages d'estendue ; un à l'entrée du Livre, d'autres au chapitre, sur des vers de Virgile : tant par esbat, que pour piquer si je puis quelqu'un par exemple à faire le mesme du reste. J'ay traduit les Grecs aussi, sauf deux ou trois que l'Autheur a traduits luy-mesme, les inserant en son texte. Ny ne presente point d'excuse d'a-

voir laissé dormir les libertins, sous le voile de leur langue estrangere, ou d'avoir tors le nez à quelque mot fripon de l'un d'entr'eux : si ce mot a esté le seul qui me pust empescher d'en faire present au Lecteur. Aussi peu m'excuseray-je, d'avoir au besoing usé de locutions un peu hardies pour la prose : y estant forcée par la nature des vers qu'elle exposoit. Au surplus en deux ou trois lieux seulement, je me suis donné liberté d'un mot de paraphrase : jugeant la lumiere necessaire en cet endroit, pour lever au foible Lecteur l'occasion de supposer une batologie. Comme aux lieux, (qui sont courts de nombre pourtant) où je l'ay jugé plus en train d'ignorer & de chercher, que de supposer; je me suis restrainte dans les loix d'une austere traductrice. J'adjousteray sur le Latin des Essais ; que si par fois on trouve quelque dissonnance entre le texte originaire & luy, comme de temps, personnes, & autres legeres circonstances, on le doit attribuer non à

l'inadvertance, mais au dessein & mesnagement de l'Autheur, qui par ce tour de souplesse se l'est approprié, comme il s'est approprié certains passages, à sens tout divers & par fois opposite de leur intention natale, par une excellente application. Ça esté certes une de mes peines, me treuvant sur quelque passage contourné ou frelaté, de l'exprimer en telle sorte qu'il quadrast sortablement s'il estoit possible à la composition originaire & à l'application. Enfin s'il se treuve quelque faute en mon ouvrage, j'espere qu'elle sera faute, non de circonspection, mais bien de cognoistre les menus suffrages du Donat, ausquels je suis peu versée, pour avoir apprins cette langue, plustost afin de gouster son Genie & celuy de ses grands Autheurs, que sa Grammaire : ainsi j'espere qu'un Lecteur habile homme, prendra la peine de m'advertir plustost que de me quereller.

Excuse, Lecteur, les fautes d'impression qui nous peuvent estre eschappées :

ceux qui ſçavent ce que c'eſt d'imprimer te diront, qu'il eſt ſi difficile de s'empeſcher de broncher à ce pas, que le meilleur ouvrage de la preſſe n'eſt autre choſe que le moins defaillant de cette part, comme eſt certes cettuy-cy : duquel après tout, nous avons prins la peine de corriger la pluſpart des erreurs avec la plume, & recueillir en un Errata bien exact le reſte de celles qui peuvent importer. Au contraire pourtant du deſſein aſſez ordinaire, de ceux qui font imprimer pour autruy, leſquels fuyent d'en appliquer aux Livres : d'autant qu'ils ayment mieux que la reputation de la ſuffiſance d'un Autheur demeure fort bleſſée, que ſi celle de leur vigilance l'eſtoit un peu. Paſſe legerement les moindres fautes : comme par fois quelque ponctuation, ſoit au François ou au Latin, & par fois encores quelque manque d'ortographe, *un affaire* pour *un à faire*, *conte* pour *comte*, *cœur* pour *chœur*, & les manquements de pareil air, ou de la façon d'ortographier

du temps que le Livre fut premierement imprimé. Si ton esprit est digne de sa lecture, tu les sçauras bien r'habiller : & je pense que tu croiras bien qu'aussi eussions-nous fait, si nous les eussions apperçues avant qu'elles eschappassent. Or de peur qu'il n'en reste quelqu'une, après ma recherche precedente, je te promets de la repeter encores, & d'en mettre après un Exemplaire en la Bibliotheque du Roy, & l'autre en celle de Monseigneur le Garde des Sceaux, corrigez des derniers traits de ma plume : afin que la posterité y puisse avoir recours au besoing. J'ose dire que la cognoissance toute particuliere que j'ay de cet Ouvrage, merite que la mesme posterité s'oblige de mes soins, & s'y fie. Que si quelqu'un accusoit tant de menus soins comme pointilleux, j'estime au contraire, qu'ils ne le peuvent estre assez, sur l'Ouvrage d'un Esprit de si haute sagesse, que ses fautes pourroient servir d'exemple, si nous permettions qu'il en eschappast icy. Pour les accents

du Grec, je n'y entends rien: & cela n'importe guere à ce Livre, qui n'en couche que fort peu: ny telle ignorance à moy, si j'en suis creue. Quant aux cottes des Autheurs en marges; on ne s'est pas tousjours amusé à observer toutes les particules de la Syntaxe, un *de*, un *apud*, &c. tant pour estrecir le champ des fautes aux compositeurs, que parce que chacun entend ces choses à demy mot.

Remercie au reste de cette impression les Grands de la France, desquels ma gratitude a tellement fait sonner le Nom par tout, qu'il n'est pas besoing de le repeter icy: car sans leurs dons, mon zele de te rendre ce digne service en mourant, restoit inutile. Les Libraires & Imprimeurs, que je sollicite il y a sept ou huit ans par tout de l'entreprendre eux-mesmes, comme on sçait, estoient sourds quand je leur proposois mes precautions, quoyqu'elles ne consistassent seulement qu'à les obliger d'apporter à leur Ouvrage une juste correction. Deux raisons cau-

soient ce refus : la premiere, c'est, qu'ils veulent communement tout prendre, & ne rien mettre : la seconde, que ce Livre est en verité d'une correction très particulierement difficile, dont la briefveté du langage, & son bastiment aussi nouveau, qu'admirable, font causes ; ensorte qu'un compositeur & un correcteur ordinaires y perdent leur Ourse. Outre qu'il arrive souvent, que ces Libraires & Imprimeurs n'y mettent point de correcteur du tout, s'il n'y employent par forme les premiers ignorants, qu'ils treuvent à bon marché. En effet, la seule correction de cette impression m'a autant cousté, qu'une de leurs impressions entiere leur couste, sans compter ma propre peine & mon soin ; & si je tiens en cela, ma despense pour bien employée. Sçache donc, Lecteur amoureux de ce divin ouvrage, que les seules impressions de l'Angelier, depuis la mort de l'Autheur, t'en peuvent mettre en possession ; notamment celle *in-folio*, dont je vis toutes les espreuves ;

& celle-cy, sa sœur germaine. Si tu prends soin de confronter toutes les autres, en quelques lieux & volumes qu'elles se soyent faites, ou se facent à l'advenir, par la seule entreprinse des mesmes Imprimeurs ou Libraires, contre ces deux ; tu pourras cognoistre si je dis vray ; & en concevras autant d'horreur que moy, si la fortune ne fait un miracle pour les suivantes, qu'elle n'a jamais fait pour les precedentes. J'achevois cecy à Paris en juin mil six cent trente-cinq.





SOMMAIRE RÉCIT
SUR LA VIE
DE MICHEL
SEIGNEUR
DE MONTAIGNE.

EXTRAICT DE SES PROPRES ÉCRITS.

MICHEL DE MONTAIGNE Gentil-homme Perigourdin, qui vint au monde en 1533, nasquit à son pere, le troisieme de ses enfans.

Son pere le donna à tenir sur les fonts à des personnes de la plus abjecte fortune, pour l'obliger & attacher plustost à ceux qui pouvoient avoir besoing de luy, qu'à ceux dont il pouvoit avoir besoing. Aussi l'envoya-t-il dès le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, &

l'y tint, autant qu'il fut en nourrice, & encore au-delà, le dressant à la plus basse & commune façon de vivre. En quoy certainement il se forma si bien à la frugalité & austerité, qu'on a eu en son enfance principalement peine à corriger le refus qu'il faisoit des choses, que communement on ayme le mieux en cet aage, comme sucres, confitures, pieces de four.

C'est un bel & grand agencement sans doute, que le Grec & le Latin; mais on l'achepte trop cher aujourd'hui. Pourquoy son pere ayant fait toutes les recherches qu'homme peut faire, parmy les gens sçavans & d'entendement, d'une forme d'institution exquise; fut advisé de cet inconvenient que l'usage apportoit : & luy disoit-on, que cette longueur que nous mettions à apprendre les Langues des anciens Grecs & Romains qui ne leur coustoient rien, estoit la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame & de cognois-

ſance qui eſtoit en eux. Tant y a donc que l'expedient qu'il y treuva, ce fut qu'en nourrice, & avant le premier deſnouement de la langue de ce ſien fils, il le donna en charge à un Allemand, qui depuis eſt mort fameux Medecin en France, du tout ignorant de noſtre Langue, & très-bien verſé en la Latine. Cettuy-cy qu'il avoit fait venir exprès, qui eſtoit bien cherement gagé, l'avoit continuellement entre les bras. Il en eut auſſi avec luy deux autres moindres en ſçavoir, pour le ſuivre, & ſoulager le premier : ceux-cy ne l'entretenoient d'autre Langue que Latine. Quant au reſte de la maiſon, c'eſtoit une reigle inviolable, que ny ſon pere meſme, ny ſa mere, ny valet, ny chambriere ne parloient en ſa compaignie, qu'autant de mots de Latin que chaſcun avoit apprins pour jargonner avec luy. C'eſt merveille du fruit que chaſcun y fit ; ſon pere & ſa mere y apprinrent aſſez de Latin pour l'entendre, & en acquirent à ſuffiſance

pour s'en servir à la necessité, comme firent aussi les autres domestiques qui estoient plus attachez à son service. Somme ils se latiniserent tant, qu'il en regorgea jusques aux villages tout au tour, où il y a encores, & ont prins pied par l'usage, plusieurs appellations Latines d'artisans & d'outils. Quant à luy il avoit plus de six ans avant qu'il entendist non plus de François ou de Perigordien, que l'Arabesque : & sans art, sans Livre, sans Grammaire, ou precepte, saus foüet & sans larmes, il avoit apprins du Latin tout aussi pur que son Maistre d'Eschole le sçavoit ; car il ne le pouvoit avoir meslé ny alteré. Si par essay on luy vouloit donner un Theme, à la mode des Colleges, on le donne aux autres en François ; mais à luy, il le falloit donner en mauvais Latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a escrit, *De Comitiis Romanorum*, Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, George Bucanan, ce grand Poëte Ecossois, & M. An-

toine Muret (que la France & l'Italie recognoissent pour le meilleur Orateur du temps) ses Precepteurs domestiques, luy ont dit souvent, qu'il avoit ce langage en son enfance si prest, & si à la main qu'ils craignoient à l'accoster.

Quant au Grec, son pere desseigna de le luy faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle par forme d'esbat & d'exercice : ils pelotoient leurs Declinaisons à la maniere de ceux qui par certains jeux de tablier apprennent l'Arithmetique & la Geometrie. Car entre autres choses, il avoit esté conseillé de luy faire gouster la Science & le devoir, par une volonté non forcée, & de son propre desir, & d'élever son ame en toute douceur & liberté, sans rigueur & contrainte : Je dis jusques à telle superstition, que parce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les esveiller le matin en sursault, & de les arracher du sommeil, (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup &

par violence, il le faisoit esveiller par le son de quelque instrument, & ne fust jamais sans homme qui l'en servist.

Mais comme ceux que presse un furieux desir de guerison, se laissent aller à toute sorte de conseil, le bonhomme, ayant extresme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suit tousjours ceux qui vont devant, comme les gruës; & se rangea à la coustume, n'ayant plus autour de lui ceux qui lui avoient donné ces premieres institutions, qu'il avoit apportées d'Italie; envoyant son fils environ ses six ans au College de Guyenne, très-florissant pour lors, & le meilleur de France. Et là il n'est pas possible de rien adjouster au soin qu'il eut & à luy choisir des precepteurs de chambre suffisants; & à toutes les autres circonstances de sa nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres contre l'usage des Colleges; mais tant y a que c'estoit tousjours College. Et ne

luy servist cette sienne inaccoustumée institution, que le faire enjamber d'arrivée aux premieres classes : car à treize ans qu'il sortit du College, il avoit achevé son Cours.

Il se maria à l'âge de trente-trois ans, combien que de son dessein il eust fuy d'epouser la Sagesse mesme, si elle l'eust voulu. Mais nous avons beau dire, la coustume & l'usage de la vie commune nous emportent. La plufpart de nos actions se conduisent par exemple, non par choix. Toutefois il ne s'y convia pas proprement : on l'y mena, & y fut porté par des occasions estrangeres. Et tout licentieux qu'on le tenoit, il a en verité plus severement observé les loix de mariage, qu'il n'avoit ny promis ny esperé.

Son pere lui laissa Montaigne en charge comme à l'aisné de ses fils, prognostiquant qu'il la deust ruyner, veu son humeur si peu casaniere. Il se trompa, il y a vescu comme il estoit entré, sinon un peu mieux, sans office pourtant & sans

benefice. Au demeurant si la fortune ne luy a fait aucune offense violente & extraordinaire, aussi n'a-t'elle pas de grace. Tout ce qu'il a eu de ses dons chez luy, il y estoit avant luy, & au-delà de cent ans. Il n'a eu particulierement aucun bien essentiel & solide qu'il deust à sa liberalité. Elle luy fist quelques faveurs venteuses, honoraires, & titulaires, sans substance : Elle luy acquist le Collier de l'Ordre S. Michel, qu'il luy avoit demandé autant qu'autre chose estant jeune : Car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la Noblesse Françoise, & très-rare. Mais parmy toutes ses faveurs, il n'en eut point, dit-il, qui pleust tant à son humeur, qu'une Bulle authentique de Bourgeoisie Romaine, qui luy fut octroyée avec toute gracieuse liberalité, en un voyage qu'il fit à Rome : laquelle est transcrite en forme au troisieme Livre des Essais, Chap. IX. Tome VIII. de cette Edition.

Messieurs de Bordeaux l'esleurent Maire

de leur ville, estant esloigné de France & à Rome, & encore plus esloigné d'un tel pensement. Il s'en excusa ; mais on luy apprint qu'il avoit tort, le commandement du Roy s'y interposant aussi. Son pere avoit autrefois eu mesme dignité. C'est une charge qui doit sembler d'autant plus belle, qu'elle n'a ny loyer ny gain autre que l'honneur de son execution. Elle dure deux ans ; mais elle peut estre continuée par une seconde election, ce qui advient très-rarement. Elle le fut à luy, & ne l'avoit esté que deux fois auparavant, quelques années y avoit, à Monsieur de Lansac, & fraischement à Monsieur de Biron, Mareschal de France : en la place duquel il succeda, & laissa la sienne à Monsieur de Marignon, aussi Mareschal de France : glorieux de si noble assistance. Tous les enfants qui luy nacquirent moururent en nourrice, fors Leonore, une seule fille eschappée à cet inconvenient.

Les premieres publications de ses Essais furent l'an 1580, auquel temps la faveur

publique luy donna un peu plus de hardiesse qu'il n'espeроit. Il y a depuis adjousté ; mais il n'a pas rien corrigé : Son Livre a tousjours esté un, sauf qu'à mesure qu'on se mettoit à le renouveller, afin que l'achepteur ne s'en allast les mains du tout vuides, il se donnoit loy d'y attacher quelque chose.

Il avoit la taille forte & ramassée, le visage non pas gras, mais plein, complexion entre le jovial & le melancholique, moyennement sanguine & chaude : la santé forte & allegre, rarement troublée par les maladies, jusques bien avant en son âge : lors qu'il commença d'estre affligé de la pierre, & de la cholique. Fort opiniastre au reste en la haisne & au mespris de la Doctrine des Medecins ; antipathie à luy hereditaire. Son pere a vescu 74 ans, son ayeul 79, son bisayeul près de 80 ans, sans avoir gousté aucune sorte de medecine.

Il deceda l'an mille cinq cent quatrevingt & douze, le treiziesme de Septembre,

bre, d'une mort très-constante & philosophique estant aagé de cinquante & neuf ans, sept mois & onze jours, & fut ensevely à Bordeaux en l'Eglise d'une Commanderie de S. Antoine, maintenant donnée aux Religieux Feuillantins, où sa Femme Françoise de la Chassaigne lui a fait ériger une honorable sepulture, avec l'Epitaphe suivante en Latin & en Grec.

D. O. M. S.

MIchaeli Montano Petrocorensi Petri F. Grimundi N. Remondi Pron. Equiti torquato, Civi Romano, civitatis Biturigum Viviscorum Ex. Majori, viro ad Naturæ gloriam nato. Quojus morum suavitudo, ingenii acumen, extemporalis facundia, & incomparabile judicium supra humanam sortem æstimati sunt. Qui amicos usus Reges maximos, & terræ Galliæ primores viros ipsos etiam sequio-

rum partium præstites, tametsi partiarum legum, & sacrorum avitorum retinentissimus, sine quojusquam offensa, sine palpo, aut pipulo, universis populatim gratus, utque antidhac semper adversus omnes dolorum minacias, mœnitam sapientiam labris & libris professus, ita in procinctu fati cum morbo pertinaciter inimico diutim validissime conluctatus, tandem dicta factis exæquando, polcræ vitæ polcram pausam cum Deo volente fecit.

Vixit ann. LIX. mens. VII. dieb. XI Obiit anno salutis CIↃ IↃ VIIIC, Idib. Septemb.

Francisca Chassanea, ad luctum perpetuum heu relicta, marito dolcissimo univira unijugo, & bene merenti mœrens P. C.

Traduction d'une Epitaphe greeque de Montagne, par M. De la Monnoie.

QUISQUIS ades, nomenque rogas, lugere paratus
Montani audito nomine, parce metu.

Nil jacet hîc noſtri, nec enim tituloſque, genuſ-
que,
Faſces ; corpus, opes ; noſtra vocanda puto.
Gallorum ad terras ſuperis demiſſus ab oris
Non alter cecidi Chilo, Catove novus ;
Aſt omnes æquans unus, quoſcumque vetuſtas
Enumerat, celebres corde vel ore Sophos ;
Solius addictus jurare in dogmata Chriſti,
Cætera Pyrrhonis pendere lance ſciens.
Jam mihi de ſophia Latium, jam Græcia certent:
Ad Cœlum reducem lis nihil iſta movet.

Fin du Tome IX.

TABLE DES PIECES

Contenues dans le Tome IX.

Fin de la Table du Tome IX.